ELLE LUI APPARTIENDRA

QUOI QU'IL EN COÛTE

ELLE LUI APPARTIENDRA

QUOI QU'IL EN COÛTE

MAFIA *love*

VOL. 1

NEW ROMANDE ADULTE

ANALIA NOIR

Analia Noir

Mafia Love

Tome 1

Découvrez comment recevoir gratuitement deux livres par mois d'Analia Noir directement dans votre boîte mail ! C'est facile, rendez-vous à la toute fin de cet ebook ;)

Je ferais tout pour être avec elle.

Tout pour la séduire, tout pour la conquérir.

Anna, la femme interdite pour moi.

La fille de mon boss. La fille du plus grand des parrains de la mafia.

Elle a 15 ans de moins que moi.

Elle est innocente, tellement belle, tellement fragile.

Je la protégerai à tout prix de ce monde dont elle ignore tout.

Mais elle n'acceptera jamais mon passé de tueur.

Cela restera mon secret.

Pour cela, je dois faire disparaître son père.

Et prendre le pouvoir.

Quoi qu'il en coûte.

Mon coeur lui appartient.

Et bientôt, elle sera mienne.

Quoi qu'il en coûte.

Chapitre 1.

Il était penché au dessus de la barrière du balcon, et secouait un chiffon, d'où s'envolait un nuage de poussière et de poils blancs. Annalisa le regardait avec une petite moue séductrice. Elle se mordillait la lèvre avec appétit, mais elle ne se rendait absolument pas compte de la luxure presque angélique que son corps mince et svelte exsudait un peu plus à chaque seconde. Elle regardait le corps mâle, tanné par le soleil, souple comme un cuir épais, légèrement irisé sur toute sa surface de la fine sueur de l'effort, et d'une pilosité typiquement méditerrannéenne. S'il y avait un avantage à être élevée dans un pensionnat catholique, c'était bien la forte concentration de jolies Irlandaises rousses aux yeux verts et de beaux Siciliens aux profils d'aventuriers... Annalisa aimait dessiner les gens, et elle trouvait ainsi des modèles, même si les hommes restaient rarement. Des pères et des frères en visite, la plupart du temps. Assise sur un banc du parc ou un fauteuil du salon de réception, elle sautait alors sur l'occasion, son petit crayon à la main.

Elle rêvait de devenir journaliste, et de réaliser les portraits pleins de passions contradictoires qui restaient la seule trace picturale des procès d'assises. Mais son père avait d'autres projets pour elle, de grands projets, à l'entendre. Et tandis que la sexualité de la jeune femme commençait à éclore, dans cette bulle parfaitement protégée du monde extérieur, son regard limpide se fixait sur la beauté, sous toutes ses formes, dès qu'elle passait dans son champ de vision.

En ce moment, c'était Lisandro, son dos musclé bien visible sous son

marcel très près du corps, et ses fesses dessinées par son jean noir. Le mouvement qu'il exécutait donnait presque l'impression d'un étalon occupé à besogner la barrière. Annalisa gloussait intérieurement à cette idée hautement honteuse. Mais le bon Dieu n'en saurait rien... tant qu'elle ne le répétait pas en confession, auquel cas elle risquait de se faire tirer les oreilles.

L'homme acheva de secouer le tapis, et se redressa, accrochant le soleil dans ses boucles noires aux reflets presque bleus.

"Le chat de miss Wang a encore fait des siennes ?" demanda-t-il soudain d'une voix joyeuse, en la regardant par dessus son épaule.

"Oui, il a l'habitude de dormir dessus," expliqua-t-elle en rougissant aussitôt. "Il perd beaucoup ses poils, surtout au printemps."

Lisandro était le seul homme qui mettait les pieds dans ce pensionnat de jeunes filles. C'était l'homme à tout faire, il exécutait toutes les tâches qui exigeaient une constitution musclée. C'était un de ces jeunes vétérans rejetés trop tôt à la vie civile, sans pension confortable et sans objectifs de carrière, paumés et nerveux, les yeux pâles, vieillis avant l'âge et emplis de visions d'horreur. Mais c'est ce qui lui avait valu son poste entre ces murs sacrés. Il avait été castré par une explosion pendant la guerre, ce qui lui donnait une aura presque sainte aux yeux des bonnes soeurs qui tenaient cet institut très catholique.

On racontait, parmi les pensionnaires, que son anatomie avait été examinée de près par la mère supérieure en personne, afin de s'assurer que son histoire était vraie. Evidemment, toutes les jeunes filles recluses ici rêvaient d'en faire de même. Mais bien sûr, il n'était pas là

pour ça, le pauvre garçon ; et il en aurait sans doute été très embarrassé.

"Et ça va nous faire du bien, un peu de printemps. Pas vrai, Miss Anna ?" lança joyeusement l'intéressé en revenant placer le tapis où il l'avait pris : sous le guéridon du salon. En le voyant soulever le meuble d'une main sans effort, elle frémit légèrement. Elle l'imaginait la soulever ainsi... ou la poser assise sur ce guéridon et reprendre ses merveilleux petits mouvements du bassin, secs et rapides, contre elle... Elle sentait l'intérieur de ses cuisses chauffer d'envies encore inconnues. Jamais un homme ne l'avait approchée, c'est bien pour ça qu'elle était inscrite ici depuis ses douze ans, presque sans voir le monde extérieur.

"Tiens, j'ai toujours voulu vous poser une question, Lisandro. Je peux ?"

"Bien sûr, Miss Anna, à condition que ce soit une question correcte," répondit l'homme à tout faire avec un grand sourire candide, les yeux pétillants.

"Pourquoi vous appelez mon amie Miss Wang, et moi, Miss Anna ? Par mon petit nom ?"

"Parce que vous, vous êtes une petite fille," riposta-t-il en allant ramasser son plumeau pour continuer le ménage.

Le salon de réception du pensionnat était décoré de toutes sortes de petits bibelots sur des étagères bien ordonnées. Il fallait que les jeunes filles inscrites ici se sentent comme à la maison ; et elles venaient toutes de bonnes familles, dont la générosité faisait vivre le couvent installé tout à côté. Et il y avait toujours l'espoir que certaines restent sur place à l'âge adulte, en choisissant d'entrer dans les ordres.

C'était le cas de May Wang, la meilleure amie d'Annalisa. Et c'était pourquoi Lisandro lui parlait comme à une dame. C'était une future employeuse. Anna, elle, rentrerait chez son papa.

Tout le monde au pensionnat savait parfaitement quel serait son destin ; tout avait été arrangé de longue date. A ses vingt ans, elle quitterait les lieux et passerait directement entre les mains d'un mari qui lui aurait été choisi par son père, un de ses plus proches collaborateurs ; ces noces serviraient à cimenter cette collaboration. Et bien sûr, ce serait une manière de s'assurer qu'Anna aurait eu une vie pure d'un bout à l'autre. Si elle restait fidèle à son mari après ça, elle irait tout droit au paradis, sans une tache sur sa robe.

Chapitre 2.

Lendemain de cuite chez Massi. Je l'entends gueuler d'ici, sa voix rocailleuse sonnant sans effort par-dessus les bruits de métal qui émanent de son garage.

"Enzo ! Café !"

Je me lève péniblement. La mission d'hier soir a été un franc succès, et la prime sera à la hauteur, c'est pour ça qu'on a fait la fête avec un peu trop d'enthousiasme. Mais alors que je passe le cap fatidique des trente cinq ans, je sens bien que mon corps ne suit plus. Ni la mission, ni l'alcool. Je suis explosé. Enfin, dans mon métier, on ne part pas à la retraite.

Je suis tueur. Je travaille pour la mafia. Mon métier de couverture, c'est fossoyeur au cimetière du coin, et il m'est déjà arrivé de descendre en terre la bière de ma dernière victime... après avoir descendu pas mal d'autres bières pour fêter sa mort. La vie est comique, parfois. Je la vis au calme, sans me poser trop de questions, c'est mauvais pour la santé.

Et puis, soudain, je plante. Ça m'arrive de plus en plus souvent. C'est aussi depuis que j'ai eu trente cinq ans ; mais ça n'a rien à voiravec moi. C'est que je sais une chose... cette année, c'est aussi l'année où la fille du boss aura vingt ans.

Ça me tourmente. Je sais ce qu'il lui réserve. Et j'ai du mal à l'accepter. En fait, non, je ne l'accepte plus du tout. Mais je suis un tueur, alors ça me va bien de critiquer la moralité des autres... j'émerge de ma rêverie

morose et je me relève de la banquette en faisant craquer mes os. Oui, décidément, l'âge est là. Machinalement, je passe ma main sur mon front : tout va bien, les cheveux sont encore là, eux aussi.

C'est ce qui se passe dessous qui pique un peu.

Je récapitule rapidement les événements de la veille. La cible était un ponte de la musique, j'ai dû l'approcher dans sa villa bien gardée, au milieu de son armée de figurantes pour clip de rap, jour et nuit occupées à se trémousser en bikini autour de sa piscine king size... un autre univers. Je suis un type simple, ça m'a fait un choc de me retrouver face à face avec ce monde que je ne fréquente jamais.

Le type le plus extravagant que je fréquente, dans ma vie, c'est Massimo, et il est garagiste, donc vous voyez... Pas le summum du fun. Enfin, ce n'est pas n'importe quel garagiste. Il a failli faire des études et tout. Mais il s'est brouillé avec ses parents et s'est retrouvé sans le sou ; et depuis, il est bien content qu'on lui donne du boulot. Il a revu ses ambitions à la baisse, il ne sera pas vétérinaire de zoo ou que sais-je. Et c'est tant mieux pour nous. Je ne sais pas où on en aurait trouvé un autre comme lui.

Massimo est un gars un peu bizarre. Il travaille aussi pour la mafia, c'est en même temps un collègue ; il nous sert de chauffeur et de réparateur, il arrange et repeint les voitures qui ont fait la une des infos, il fait disparaître les plaques compromettantes, il délivre de faux permis, ce genre de choses. Il adore les animaux nains, c'est ça qui est bizarre chez lui, surtout ceux d'Amérique du Sud, et il sait leurs noms savants par coeur. Par exemple, il est fichu de me traiter de chlamydophore tronqué. C'est un petit tatou rose qui vit sous terre.

Depuis le temps, je commence à les connaître, ses bestiaux, moi aussi.

Enfin heureusement, il ne les a pas sous forme vivante. Il affiche des cartes postales qui les représentent, des trucs comme ça. Du coup, son bureau est un endroit assez coloré. Je me pose dans le vieux fauteuil de cuir usé, et je soupire en portant la tasse de café chaud à mon visage, pour inspirer le parfum reconstituant.

"Toujours la même chose ?"

"Toujours la même chose," dis-je avec un nouveau soupir. J'ai à peine traîné ma carcasse sur quinze mètres et on dirait que je viens de courir un marathon. C'est que j'ai le coeur lourd. Ça, Massimo ne peut pas comprendre. Il est bien tranquille, lui : il n'a pas de coeur. Il n'en a que pour ses bestioles bizarres. Moi, je suis fou amoureux de cette fille inaccessible. Annalisa Fiorentini, la petite Anna, la fille du boss.

Je l'ai rencontrée l'an dernier, et depuis, je ne pense plus qu'à elle. J'ai toujours mal choisi les filles dont je me suis entiché, c'est un peu mon super pouvoir. Je vaque à mes petites occupations, j'échange trois mots avec une inconnue, et tout à coup, je sens remuer quelque chose dans le fond de ma gorge : c'est mon coeur qui bat si fort qu'il s'échappe presque de ma poitrine. C'est foutu, elle m'a harponné. Et à partir de ce moment-là, je suis comme un imbécile, incapable de rêver d'autre chose.

C'est pour ça que Massimo sait exactement de quoi j'ai rêvé cette nuit. Ça m'est arrivé cinq fois dans ma vie : ma prof d'italien quand j'avais quinze ans. Elle ne m'a jamais remarqué, bien sûr. Moi, j'ai fini à l'hôpital en essayant de faire une cascade en moto devant le lycée.

Puis mon instructrice de tir, à l'armée, quand j'avais dix-huit ans.

Disons que mon service militaire s'est terminé plus vite que prévu, et pas avec les honneurs. Trois ans plus tard, son mec venait me démolir pour m'apprendre à la suivre partout dans la rue. Je ne me suis même pas défendu : je ne pouvais pas frapper un homme qu'elle aimait.

Puis ma voisine de HLM, quand j'avais vingt-deux ans. Mère célibataire, famille nombreuse, grand garçon compliqué, des descentes de flics tous les quatre matins. Je l'aidais, je faisais ses courses, je gardais les petits, je l'écoutais raconter sa vie quand elle avait trop bu. Jusqu'au jour où elle a épousé un flic et déménagé en banlieue résidentielle. J'ai revu le fils aîné, qui m'a dit que le flic battait sa mère ; je l'ai emmené avec moi pour un braquage. C'était Massimo. On ne s'est jamais quittés, et on n'a jamais revu sa mère.

Ça m'a occupé quelques années. Et un jour, Massimo a failli se faire buter. Pour la première fois je me suis dit : faut que j'arrête ce métier, ça ne mène nulle part. Et c'est là que le boss m'a dit : il n'y a qu'une manière d'arrêter, chez nous, c'est en se prenant une balle dans la tête. J'ai bien compris que, le jour où je voudrais ma liberté, ce serait un combat à mort entre lui et moi. Je n'en ai pas reparlé sur le moment, je suis allé porter des fleurs à Massimo, et c'est là que j'ai rencontré son infirmière, une fille vraiment bien. Je suis retombé amoureux.

Mais je voyais bien dans le regard de Massimo qu'il était complètement fasciné, et je la lui ai laissée, parce que ça ne se fait pas, entre mecs. Finalement il n'a jamais rien osé lui dire, et elle a cessé de venir quand il s'est senti mieux. Je suis allé à l'hôpital pour essayer de la retrouver, mais allez savoir pourquoi, personne n'a voulu me renseigner.

J'espérais vaguement la recroiser par hasard, quand un jour, le boss m'a appelé. Sa fille partait en voyage scolaire pour une semaine. Massimo et moi, on allait la conduire à l'aéroport, prendre des billets pour la suivre, et ne pas la quitter des yeux pendant qu'elle se baladerait sur les sites touristiques avec sa classe. Lui en qualité de transporteur, et moi en qualité de garde du corps. Il ne fallait pas qu'on me remarque, mais il ne fallait surtout pas que quelqu'un approche sa fille ou tente quoi que ce soit pour l'enlever.

Le boss est un peu parano, avec sa fille. C'est rien de le dire. Il est même carrément malsain. Mais vu de quoi j'avais l'air, déguisé en touriste, à la surveiller à la jumelle et à m'émerveiller de sa beauté, je ne peux pas vraiment me moquer de lui. Et elle est devenue mon cinquième amour.

Chapitre 3.

"C'était trop bien, hier, au bar," dit Massimo en jetant un demi-sucre de canne dans ma tasse. Depuis le temps, il sait exactement ce que j'aime boire ou non. On se connaît par coeur, comme un vieux couple. C'est comme ça qu'on se raconte nos rêves et qu'on ne se cache rien. Lui, il rêve toujours de trucs absurdes, sans rapport avec la vie réelle. Un peu comme des films de science fiction. C'est drôle mais ce matin, je ne suis pas d'humeur.

"Ouais... hé, tu sais ce qui se passe le mois prochain ?"

"Oui, Enzo, je sais."

La petite Anna aurait vingt ans. Et dès qu'elle aurait vingt ans, on enverrait Massimo la chercher à bord d'une jolie limousine. Les préparatifs de mariage seraient rapides mais pharaoniques. Je voyais ça d'ici. La cérémonie aurait lieu sur la colline, sous ce petit bois que possédait le boss ; il y aurait des couronnes de fleurs, des rubans noués aux arbres... C'était le genre de fête traditionnaliste qu'on donnait dans la mafia italienne, et qui donnait l'impression d'être revenu aux temps féodaux. On y vivait, avec notre code de l'honneur.

C'est pour ça qu'on n'était jamais gênés de se confesser à l'église : on ne se considérait pas comme des pécheurs, même si on passait notre vie à voler, tuer, boire, terrifier notre prochain, et traiter nos femmes comme des bêtes de somme... enfin, sur le dernier point, je dois dire que j'ai toujours été assez protecteur. Disons que sur une échelle de Robin des Bois à Ivan le Terrible, je suis au niveau du chevalier errant qui défend la veuve et l'orphelin : quand je vois une femme qui a des

problèmes, il faut que je m'en mêle, c'est plus fort que moi.

Je me suis pris des coups comme ça. Des coups de poing de la part des hommes, parfois même des gifles de la part des femmes. Mais j'ai mes principes chevillés au corps. Et Anna, par exemple, j'ai beaucoup de mal à la voir marcher à l'abattoir sans rien faire. Devenir une femme de gangster, cloîtrée à la maison comme elle l'avait été au... eh bien, au cloître, depuis ses douze ans. Faire des gosses et s'en occuper pour le compte de cet homme qui ne la mériterait pas.

"Personne dans la pègre ne la mérite," dis-je d'une voix sourde.

Massimo me passa un donut en guise de réponse, et je le regardai d'un air blasé. "Tu prépares un cosplay de flic en planque ?"

"Ouais," rigola-t-il en me collant le donut dans la main. "Allez, mange. Et ton petit frère, comment il va depuis la dernière fois ?"

"Il est chiant."

Je trempai la moitié du donut dans ma tasse. Sa chair molle s'imprégna de café, pour former la consistance idéale. J'y enfonçai les dents avec soulagement : maintenant, la journée pouvait vraiment commencer. La bonne odeur de friture sucrée se communiquait à tout mon système, et je sentais déjà mes forces me revenir.

"Chiant comment ?"

"Il voulait venir au bar avec nous hier soir. Quand est-ce qu'il comprendra que : 1, je ne l'amène pas picoler tant qu'il n'est pas majeur, et 2, je ne l'amène pas dans une repaire du gang ? Je ne veux pas qu'il tourne comme nous, il a du potentiel, un casier vierge, et j'ai promis à maman..."

"Enzo !" Massimo avait levé la main pour m'arrêter dans mon élan. "Je sais. C'est à lui qu'il faut dire tout ça, pas à moi."

Je lui fis un sourire un peu embêté. C'est vrai que je m'emportais. Mais c'était ce qui comptait le plus à mes yeux, à part le destin d'Anna. Respecter ma promesse à ma mère.

Elle, pour sa part, savait très bien quelle vie je menais, jusqu'à ce qu'elle succombe à la maladie, il y a quelques années. Et sur son lit de mort, elle m'avait fait promettre que mon frère ne suivrait pas mes traces.

C'était aussi pour ça que je ne pouvais pas laisser Anna sombrer dans ce monde de crime. Elle verrait ses fils se laisser aller à la tentation de cet argent facile, sur les traces de leur père, et elle les verrait perdre leur âme ou leur santé sur cette voie mal famée. Je savais très bien quels chagrins j'avais infligés à ma mère ; il était hors de question qu'Anna vive la même chose, si je pouvais l'empêcher.

J'ignorais qu'au même instant, elle était elle aussi en grande conversation avec sa meilleure amie, en un miroir parfait qui réunissait nos deux vies.

Elle l'avait rejointe dans sa chambre pour lui montrer ses croquis du beau Lisandro, et May rougissait légèrement en observant les lignes délicates des muscles, dessinés avec un soin virtuose. Elle ressentait presque le contact de la pointe de charbon contre les reliefs marqués de l'épiderme masculin. Elle en percevait presque le parfum musqué et caractéristique... Comme toutes les jeunes filles du pensionnat, May avait laissé traîner ses regards dans le sillage de l'homme à tout faire, plutôt avec curiosité qu'avec de réelles intentions.

Elle était décidée à entrer dans les ordres. C'était aussi une solution qui arrangerait ses parents, il ne fallait pas se mentir ; mais elle en était aussi convaincue, la douceur et l'humilité des bonnes soeurs était un havre de paix où elle se sentait en harmonie avec elle-même. La vocation l'avait saisie au bout de quelques services célébrés à la chapelle. Elle s'était laissée séduire par leur musique feutrée et leur spiritualité souriante, et elle se demandait que faire d'autre de sa vie, surtout. Elevée dans une bulle, elle manquait de rêves et d'ambitions.

Elle aurait aimé en avoir autant qu'Anna. Du peu qu'elle en savait, la jeune Sicilienne rêvait de devenir journaliste, de travailler sur de grandes affaires criminelles, et dans son temps libre, de peindre des portraits. Elle avait déjà un merveilleux coup de crayon, qui ne demandait qu'à s'épanouir avec l'exercice.

Mais malheureusement, elle aussi avait des parents qui avaient pris des décisions radicales à sa place, à part l'enfermer ici pour ses années de lycée et ses deux premières années de fac. Elle était à peine plus rebelle que May... Pas extrêmement. Elle gardait un caractère assez conciliant, et aurait aimé trouver un compromis qui aurait satisfait tout le monde.

Mais son père surtout était un homme très strict, et il ne serait pas facile de le faire changer d'avis une fois qu'il avait dit non. La bonne éducation qu'elle recevait ici ne lui servirait pas à suivre des études, mais à être une épouse cultivée et intéressante, une mère capable d'aider ses enfants à faire leurs devoirs, et une amie appréciée lors des galas de la haute société. Elle ne travaillerait pas, elle ne sortirait de la maison que pour accompagner son mari à ce genre d'occasions

huppées, et elle n'avait pas intérêt à manifester d'autres désirs. May la plaignait. C'était plus facile pour elle d'accepter d'entrer en religion, que pour Anna de se résigner à cette vie en apparence normale.

"Dans un mois, je fête mon anniversaire," dit soudain Anna en tournant les pages de son carnet de croquis. "Tu voudras venir chez moi ? Tant que tu peux encore quitter ton couvent à volonté," ajouta-t-elle avec un petit rire.

"Arrête de me taquiner," répliqua May en détournant les yeux. "Tu en parles toujours comme si j'allais terminer ma vie en prison."

"Eh bien, maintenant que tu le dis..."

Anna fixa du regard les barreaux de fer forgé, jolis et élaborés certes, mais tout de même des barreaux, qui décoraient leurs fenêtres. Elle était la première à dire du bien de cette architecture archaïque ; à visiter, c'était très bien ; mais pour y vivre... c'était une autre histoire. Elle regarda une colombe se poser sur le rebord de pierre taillée. Elle aurait voulu la saisir dans sa main... mais la colombe les remarqua et s'envola.

Les deux jeunes filles restèrent plongées dans une étrange mélancolie, comme si elles regardaient leur jeunesse paisible s'envoler devant leurs yeux.

"Alors, tu viendras ?"

"J'aimerais bien. Je demanderai si je peux," sourit May en toute sincérité.

Elles ne savaient pas que je faisais des plans qui mettaient en péril leurs innocents projets. Des plans aussi sanglants que mes mains de

tueur, mais c'était pour la bonne cause. Je ne laisserais pas Anna passer d'une prison dans une autre. J'allais lui offrir l'opportunité d'ouvrir ses ailes.

Chapitre 4.

Je venais de tout planifier avec Massimo, j'allais avoir besoin de son aide. Il était le seul parmi mes connaissances qui avait la capacité de me transporter d'un bout à l'autre de la ville, pour placer à la même heure le meurtre et mon alibi. Et il était le seul en qui j'avais assez confiance pour lui parler de ces objectifs, qui allaient à l'encontre de tout notre système de loyauté.

J'allais assassiner le boss, Fiorentini, le père d'Annalisa. Ma résolution était prise, et tout était réglé ; il ne se méfiait pas de moi, pour commencer. Il me prenait pour un imbécile. Enfin, je ne prétends pas être une flèche, mais il me prenait pour une vraie brute sans cervelle, et là, il se trompait. Il était au sommet de sa gloire et au fond, il ne se méfiait de personne ; il pensait être intouchable. Ce serait sa perte.

"Oh, au fait," dis-je alors que je me préparais à quitter le garage. "Dans ce bar, ils font des spectacles assez hauts en couloir, les lundis soirs. C'est une drôle d'idée parce qu'il n'y a personne, mais si tu veux qu'on y passe un jour... J'y étais lundi dernier, et..."

Il secoua la tête avant même que je lui aie raconté ce que j'avais à l'esprit. Ce bon vieux Massimo ! Lui aussi, il était très famille. Les lundis soirs, il ne fallait rien lui réclamer, tout le monde le savait dans le gang. Il allait dîner chez sa vieille tante et ils jouaient à la belote toute la soirée. C'était une tradition, et même sa brouille avec ses parents, son abandon d'une carrière honnête, son entrée dans le gang et son implication dans mes meurtres n'avaient rien pu y changer.

Je l'admirais un peu pour ça. Mais bon, je supportais mon petit frère et

ses velléités de devenir un grand aventurier, c'était aussi quelque chose.

"Pas le lundi soir," dit-il en enfournant un autre donut, rendant sa voix un peu inaudible.

"Je sais, mais juste pour une fois. Ecoute, j'étais devant la vitre et j'ai aperçu un peu de spectacle, il y avait une nana sur scène en costume d'infirmière..."

Il s'étrangla un peu, et je me levai pour lui taper dans le dos. "Meurs pas ! Oui bon, j'avoue, je repensais un peu à NOTRE infirmière, tu sais ce que j'en pensais, elle me tourne en tête parfois un peu... Mais ce n'était pas elle, hein, j'ai vérifié. Juste un costume de scène, tu vois ? L'infirmière sexy du magasin de déguisements."

"Ouais, je vois le style."

Massimo me regarda bizarrement. On venait de faire le tour d'une stratégie pour buter notre propre patron, sachant que j'allais probablement être choisi pour prendre sa place, une fois que sa mort aurait été constatée. Tout ça pour une fille que je n'arrivais pas à oublier. Et voilà que je lui reparlais d'une autre. Une autre qui me faisait penser à une troisième. Lui qui ne tombait pas amoureux facilement, et tournait la page sans aucun problème, il avait du mal à comprendre.

"Pourquoi tu ne te tapes pas simplement cette nana au bar ? Je suis sûr quetu aurais tes chances," dit-il enfin, d'un air détaché. Je sentais dans son regard qu'il n'y croyait pas une seconde, mais il proposait en scientifique, juste pour l'amour de la logique.

"Parce que. Ça ne se compare pas."

Il réalisa que j'étais encore parti pour dire "des conneries", c'est à dire des choses qu'il ne comprendrait jamais ; et il leva les yeux au ciel. Je détestais quand il faisait ça. C'était un truc de petite peste, pas de grand gaillard dans son genre.

"Qu'est-ce qui ne se compare pas ?"

"Les femmes que tu veux et celles que tu pourrais avoir. Pour moi en tout cas. C'est deux choses différentes. Les femmes de notre monde, celles qui dansent dans les bar, bien sûr que je peux les draguer et coucher avec, mais où ça me mènerait ? Deux jours plus tard, elles sont dans le lit de quelqu'un d'autre, et moi je suis cocu."

"T'en sais rien," répliqua Massimo avec un clin d'oeil, "t'as jamais essayé."

Mes hauts standards m'avaient effectivement laissé vierge, et il ne manquait pas une occasion de me chercher à ce sujet. Comme si monsieur avait plus d'expérience que moi ! Il aurait pu en avoir avec la petite infirmière, mais il faut croire qu'il préférait se moquer de son vieux pote... Enfin.

"Bon, bref. Merci pour l'accueil et le petit dej."

Je me levai de mon siège en terminant ma tasse de café. La femme du bar dansait dans un coin de ma tête, refusant obstinément de s'effacer. La musique était langoureuse et entêtante, et ses mouvements de hanche suggestifs faisaient sautiller le rebord de la blouse courte qui, seule, couvrait ses cuisses nues. Elle dardait sur moi un regard lourd de maquillage, et plus lourd encore de sous entendus.

Oui, ça aurait été si facile, avec une telle créature… Mais j'étais né pour vivre davantage. En ce moment, tout me répétait que j'étais né pour Anna. Une femme comme la danseuse, c'était juste fait pour se rincer l'oeil. Et pourquoi pas se soulagerun peu, éliminer la tension entre deux missions. Mais elle n'en saurait jamais rien.

Je rentrai chez moi pour m'affaler dans mon vieux lit aux ressorts criards. J'allais leur donner une bonne raison de crier. Mes yeux se fermèrent et je débouclai ma ceinture. Je n'aurais même pas osé souiller Annalisa par de tels fantasmes ; mais la femme du bar, je n'allais pas me gêner.

Sur la table de chevet, un gros livre de science fiction que m'avait prêté Massimo dardait sur moi un regard sévère. Le type sur la couverture ne passait pas un très bon moment. Bah, sinon il n'y aurait pas eu d'histoire, pas vrai ? C'est ce que je me dirais le jour où, inévitablement, je finirais par me faire tuer.

Mais ce jour n'était pas encore venu, heureusement, et j'allais mettre Anna à l'abri une bonne fois pour toutes, au moins ça avant de disparaître. Et en attendant, j'allais prendre mon pied.

Chapitre 5.

Dans ma tête, la danseuse du bar se trémoussait toujours, en équilibre précaire sur ses talons hauts, perchée sur le bord de la scène où brillait une rangée de projecteurs criards. Elle était éclairée par dessous, ce qui redessinait étrangement son profil et les reliefs de son corps. Elle avait un côté un peu sculptural. La lumière était trop colorée pour avoir l'air réelle, de toute façon. Je la regardais avec intérêt, la tête penchée... Je me projetais à une place beaucoup plus proche de la scène, un des premiers rangs, là où s'asseyaient les types qui jetaient des billets.

Elle en avait déjà quelques uns à ses pieds, et par moments, elle s'inclinait profondément en avant pour en ramasser. Par le décolleté plongeant de sa blouse, on pouvait voir apparaître ses seins rebondis qui cherchaient à s'échapper. La ligne de ses clavicules était marquée par un léger changement de couleur, une marque de bronzage.

J'aimais bien ces petits détails sur une femme, ces petites imperfections qui ne la rendaient que plus réelle et plus palpable. C'était un peu comme pour les logements. Je préférais de loin m'installer dans une baraque qui avait du vécu, qui portait la traces des présences d'autrefois, une petite encoche dans le coin d'un mur, le bois d'une poutre un peu arqué, une trace de brûlé au plafond, une rayure sur une vitre... que dans un logement aseptisé et plastique, à peine conçu la semaine précédente et sans âme.

C'était un peu compliqué à expliquer, mais tout ça pour dire que j'aimais les femmes qui avaient quelque chose d'humain. Je voulais

pouvoir déconner avec elles, m'identifier un peu. Et celle-là, je pouvais lire sa vie sur sa façade. Elle m'était sympathique. J'avais envie de la montrer à Massimo, comme on a envie de présenter une vieille copine ; je savais qu'il serait aussi sensible à cet air chaleureux.

Elle avait l'air d'une de ces prostituées des ports d'autrefois, plantureuses filles à marins avec leurs mammelles débordantes de leur corset fleuri, et leurs grands rires aux lèvres peintes de couleurs vives, comme des enseignes rouges.

Je lui imaginais un goût fruité et gourmand sous la langue, un peu alcoolisé peut-être.

Mes yeux fermés sur la chambre vide et silencieuse, je sentis ma main se frayer un chemin lentement sous mon haut, puis sous mon sous vêtement. Je m'imaginais cette femme radieuse et sensuelle me faire ces avances sans gêne.

Elle me voulait, elle voulait mon corps en tout cas, et comme je n'avais que ça à lui offrir, ça faisait bien mon affaire. Je me tendis légèrement. J'essayais de me concentrer sur cette inconnue et de ne pas imaginer Anna.

Je lui donnai un nom : Maxuella. Un nom fabriqué, comme en portaient les filles qui avaient plusieurs vies. Je frissonnai, sa voix susurrant à mon oreille : "Mais tu peux m'appeler Maxie." Je la contemplais de tout près, le grain de sa peau, les fausses pierres de ses boucles d'oreilles, et je refermais à mon tour mes mains sur elle.

Non, pas Anna. Maxie. Il fallait que je me concentre.

J'étais collé contre elle, mais le bar autour de nous était une

distraction. Je la ramenai dans ma chambre. Elle était toujours habillée de sa simple blouse trop courte, largement ouverte sur ses seins généreux. Je retirai encore un bouton et ils surgirent devant moi, offerts à mes regards avides, un peu asymétriques mais magnifiques et décorés d'un petit tatouage central, une sorte de schéma géométrique avec des triangles et des cercles... Ce genre de dessin m'apparaissait souvent dans mes fantasmes, sans que je sache pourquoi.

Je saisis l'un de ces seins magnifiques. Pas du tout ceux d'Anna. Sans chercher à les imaginer trop précisément, je les voyais plutôt petits et virginaux, à la fois parfaits et presque sans intérêt tant ils étaient bien dessinés, comme ceux d'une statue grecque de nymphe.

Ceux de Maxie étaient à l'image de toute sa personne, plus grands que nature, les mamelons insolents et fermes entre mes lèvres, la chair pleine sous mes doigts. Sa bouche aussi était grande, elle se fendait d'un large sourire et ses lèvres généreuses s'ouvraient comme les quartiers d'un fruit. Couleur de grenade, sur des dents perlées. Un petit espace charmant entre les dents de devant.

Je me redressai pour lui voler un baiser profond et un peu brutal, pour voir à quel point elle acceptait que je me lâche avec elle. Apparemment, elle adorait.

Je lui ouvris un peu plus la bouche avec mon pouce, et elle le suça en levant vers moi des yeux pleins de promesses. Sa langue s'y enroulait pour me faire miroiter monts et merveilles. Je sortis mon sexe pour le placer entre ses seins, et elle les pressa contre la tige dure, en l'emprisonnant dans un cocon de chaleur ferme, tandis que sa bouche faisait une véritable fellation à mon pouce.

Je commençai à remuer les hanches. Mon membre glissait de haut en bas et la tête bombée apparaissait entre les seins énormes, déjà luisante de pré sperme.

Je m'excitais très vite. Elle offrait une vision divine, ainsi cambrée sur le matelas où s'enfonçaient ses courbes larges, comme un coussin humain où j'allais pouvoir m'enfouir encore et encore jusqu'à atteindre le confort le plus extrême. J'ai toujours été très sensible aux stimulations visuelles. Et les sons mouillés qui s'échappaient de sa bouche étaient encore plus indécents. J'écartai de nouveau ses mâchoires avec mon pouce, et retirai mon sexe de son tendre étau, pour le remonter jusqu'à son visage accueillant.

Elle émit un petit gloussement avant de me happer dans sa bouche. En me sentant disparaître dans cette entrée humide, je renversai la tête en arrière et je gémis d'une voix rauque. Un premier éclair venait de traverser mon échine. La bête était en plein éveil, et je ne savais pas si je saurais me contrôler encore longtemps avant de la baiser comme un fauve, jusqu'à satiété. Pour le moment, je me contentais de tout petits coups de reins, en réponse à ses mouvements de tête. Elle suçait comme une vraie professionnelle ; je n'en aurais pas douté.

Appréciateur et paresseux, je caressais ses cheveux en mouvements circulaires, presque un massage relaxant sur son crâne, et soudain je la saisis solidement pour imprimer des mouvements plus vifs. Ma queue était raide comme une trique, et se plantait dans sa gorge avec une rage grandissante. Je sentais venir l'explosion. J'allais lui remplir la bouche. Elle se resserrait sur moi, ses petits cris étouffés devenaient moins salaces et plus affolés. Je crispais mes doigts, mes bras, tout

mon corps, mes reins puissants. J'allais la faire déborder.

Elle griffait mes hanches, essayait de me repousser. J'étais en train de l'étouffer, rien qu'avec l'épaisseur de ma bite. Qu'est-ce que ce serait quand je relâcherais enfin mon sperme... Soudain, les flots chauds jaillissaient et elle fermait les yeux, avalant de son mieux. Je giclais encore et encore, dans des cris sourds, comme si je donnais des coups de poing dans un sac de sable. Et elle gobait tout, redevenue tendre et gourmande, soulagée de savoir que j'en avais fini.

C'est ce qu'elle croyait.

Je me retirais alors, et je lui tapotais la joue d'un air satisfait. Ses petits mouvements de succion m'avaient excité à nouveau. J'avais les joues en feu, et mon érection bien droite devant son nez la faisait légèrement loucher.

"Infatigable, hein ?" disait-elle avec un sourire. C'était toujours ainsi dans mes fantasmes, je devais me branler deux fois pour vraiment me soulager. Alors je la retournais, impatient, et je remontais la blouse pour faire apparaître ses fesses bombées, nues mais marquées elles aussi d'une ligne de bronzage. Elle était douce sous mes mains, tendre et à croquer, prête à être transpercée par mes coups de sabre. Je m'y enfoncerais comme dans du beurre.

"Je vais aussi te donner du plaisir," dis-je en m'inclinant pour poser mon torse contre son dos. Elle était à quatre pattes, une main accrochée à la barre du lit, l'autre posée sur l'oreiller et prête à le tordre pour résister à mes assauts. Je glissai ma main sous son ventre. Un peu pour la maintenir, un peu pour la caresser.

"Donne moi tout," roucoula-t-elle en me jetant un regard sulfureux par

dessus son épaule. Il y avait une lueur de défi dans ce regard malicieux. Elle avait déjà vu du pays, j'allais devoir rivaliser avec tous les autres étalons qui lui étaient passés dessus. Mais je relevais le gant. Elle ne pourrait pas dire qu'elle avait perdu sa soirée.

"Je vais t'en donner plus que tu ne peux endurer," dis-je d'une voix dangereuse à son oreille. "Dis moi simplement quand tu voudras crier grâce."

Elle remua son fessier nu contre mon membre brûlant, luisant de sperme et de salive, qui commença instantanément à se redresser contre sa fente pour s'y enfoncer. Je n'avais fait aucun mouvement, mon corps se logeait de lui même à sa place, comme celui d'une bête en chaleur. Je soufflais contre son épaule et soudain, je la mordis. Elle se cambra dans un cri et son corps, de même, s'empala légèrement sur le bout de mon érection. C'était délicieux... mais je m'amusais à la faire un peu languir. Je voulais voir si elle allait me supplier.

C'était ce qu'il y avait de bon avec une femme expérimentée. Ce n'était pas facile de lui faire peur, elle savait pourquoi j'agissais ainsi et quel plaisir il y avait à en tirer. Je me demandai soudain, hanté par la fille de mon boss, si Anna aurait peur de moi en m'offrant sa première fois. Car elle était vierge, j'en étais absolument sûr, et j'espérais bien qu'une fois libre de ses faits et gestes, elle aurait envie de découvrir les plaisirs de la chair... et j'espérais vraiment que ce serait en ma compagnie. Il fallait juste éviter que je la broie sous la puissance de mon désir.

Alors que je me plantais dans le corps chaud sous moi, je sentis que mon fantasme se transformait. J'étais en train de prendre Anna. Je me

retins aussitôt, et je me retirai, mais c'était trop tard, j'avais éprouvé cette sensation incomparable et mon éjaculation avait repris, plus violente encore que la première fois. Je serrais mon membre dans ma main pour essayer de me contrôler, et le sperme giclait entre mes doigts. Un cri m'échappa, entre frustration et colère.

Non ! Pas Anna. Maxie.

Je me jetai sur la femme du bar en l'écrasant entre mes bras. Mon sexe pressé entre ses parois allait et venait sur un rythme déchaîné. Maxie criait de toutes ses forces en se raidissant pour recevoir mes coups de boutoir. Elle en tremblait, son corps se couvrait de sueur, elle mouillait sur ma verge en s'agitant de petits spasmes involontaires. Elle se laissait complètement aller. Je la défonçais encore et encore, mais je n'arrivais pas à éprouver la même jouissance qu'au moment où je m'étais imaginé planter ma virilité dans les charmes vierges de ma protégée. La notion d'interdit avait fait bondir le démon de luxure qui m'agitait ; cette notion n'était plus là.

Je me retirai d'un coup et mes doigts humides de sa mouille commencèrent à préparer rudement la porte arrière de ma jolie partenaire.

De cette façon, je l'aurais, mon étroitesse enivrante, ma notion d'interdit. C'était souvent ainsi que se terminaient mes scénarios de fantasme, j'en avais besoin pour me délivrer vraiment. On me répétait à la messe que cette pratique n'était pas autorisée, aussi il me la fallait pour échapper à l'envie d'Anna qui me torturait dans ces moments là.

"Je te veux par tous les trous," dis-je à Maxie d'une voix précipitée, presque la voix d'un fou. Elle me laissait faire, tâchant de se détendre :

elle pouvait sentir que j'allais la besogner avec furie, de ce côté-là aussi.

Je redressai mon sexe et le fourrai dans le petit trou délicat, en donnant une grande poussée pour franchir la barrière initiale. Elle geignait et ne bougeait plus. J'espérais ne pas lui faire trop mal, mais il me fallait cette expérience, tout de suite. Je me sentais prêt à exploser et je n'arrivais pas à jouir, mon obsession approchait de la folie.

"Tu es trop bonne," dis-je en commençant à la ravager sur un rythme de plus en plus déchaîné. Ses doigts griffaient l'oreiller et son visage se tordait, tous ses muscles étaient raidis et je pouvais sentir son cul magnifique se refermer sur ma queue avec force. Je frappais encore et encore, mes hanches sonnant contre les siennes. Ma respiration rauque laissait filtrer des gémissements de bien être ; c'était vraiment bon, cette fois.

J'y étais presque. J'allais jouir pleinement. Je ressentis une vague de gratitude monter d'un coup, et j'emprisonnai fermement Maxie contre moi en malaxant ses seins délicieux, tandis que j'atteignais le moment parfait, où la friction enragée laissait place aux va et vient sensuels. Je commençai à éjaculer en elle, puis je me retirai une dernière fois.

J'avais envie d'assister à ce glorieux moment, où ma semence se répandait sur son corps. J'inondai sa chute de reins et je regardai mon sperme couler dans les replis de son dos cambré. C'était une vision de paradis. Ma main souillée remonta au long de sa nuque et saisit ses cheveux ; je la relevai en arrière pour lui voler un baiser un peu brusque, et elle ronronna contre moi, épuisée et satisfaite elle aussi.

"Tu restes prendre une douche avec moi ?" demandai-je en lui caressant la poitrine, possessif. Avec la façon dont je l'avais souillée, je ne lui avais pas laissé le choix.

Mes yeux se rouvrirent.

J'étais couché sur mon lit. Seul, dans une chambre vide. Le bruit du ventilateur au plafond rythmait le temps, avec les battements de mon coeur, un peu secoué par ce que je venais de lui infliger. Ma main massait lentement mon sexe encore un peu durci, et j'étais couvert de sperme, collant et fatigué. Je respirai profondément et je me levai.

"Une douche, donc."

Ce n'était pas toujours facile de vivre ainsi seul. Mais si je voulais avoir Anna un jour, il fallait que je me surveille. Il fallait que je sois digne d'elle, au moins dans un domaine. Puisque je ne pouvais pas m'empêcher d'être un tueur, un monstre à ses yeux, si elle l'apprenait un jour.

Non, elle ne l'apprendrait pas. Elle avait toujours vu son père comme un chef d'entreprise ; elle me verrait sous le même jour. Parfait.

Le temps reprit son cours, comme si tout était normal. Mais j'étais sur les rails de l'acte terrible que j'allais accomplir. J'allais détruire le boss. J'allais lui faire manger du plomb à bout portant. Je me sentais comme un héros, le héros de ma propre histoire. Et arriva le moment où je devais retrouver Massimo pour, avant toute chose, mettre en place notre alibi. Puis, sans perdre de temps, je devrais me rendre sur les lieux du crime.

J'espérais juste que le patron ne nous verrait pas arriver. S'il prévenait

quelqu'un avant que je puisse le mettre à mort, alors tout mon plan tomberait à l'eau. Je ne le saurais pas forcément sur le moment et il faudrait que je gère les conséquences après l'avoir tué. Quelqu'un d'autre prendrait Annalisa sous son aile, et je tremblais d'en imaginer les suites. Moi, j'aurais quitté les lieux ou je serais mort, en tout cas je ne pourrais plus rien pour elle.

Mais mieux valait ne pas réfléchir à tout ça alors que j'allais accomplir un acte des plus risqués ; il fallait que je reste focalisé sur ma proie. J'étais un vrai professionnel et je n'avais pas besoin qu'on m'explique les ficelles du métier. Il me manquait une chose : une punchline, une phrase à balancer avant de donner le coup de grâce. Je ne faisais pas souvent ça, mais quand j'exécutais ma cible à bout portant en la regardant droit dans les yeux, je considérais ça comme une politesse. Par chance, j'en avais trouvé une bonne avant de sortir de chez moi, et je l'avais apprise par coeur. Je me la répétais pour me relaxer, en approchant de la grande maison où j'allais appuyer sur la gâchette, et changer tout le cours de ma vie.

"Sûr ?" me demanda soudain Massimo, me sortant de ma torpeur de reptile.

"Sûr."

Il n'insista pas davantage. C'était mon meilleur pote, il serait avec moi jusqu'au bout, même si ce que je faisais lui paraissait complètement con.

Je sautai de la voiture derrière le haut mur de protection qui entourait la villa du boss. J'avais repéré les lieux lors de précédentes missions et je les connaissais par coeur. En quelques minutes, j'entrai en évitant

toutes les caméras situées à l'avant de la maison ; et je le trouvai dans son garage, en train de briquer une de ses voitures de collection.

Etre trop prévisible, ça pouvait coûter la vie.

"Tous les gouvernements souffrent d'un problème récurrent," dis-je en m'approchant de lui, pas à pas, comme un tigre. Mes pas silencieux, soulevant un léger nuagede poussière. "Le pouvoir attire des personnalités malades."

"Enzo ?" s'étonna-t-il en se tournant vers moi. Je lus dans son regard qu'il me faisait confiance, ce qui aurait pu me donner un pincement au coeur ; mais comme à un bon chien de travail, ce qui m'évita tout état d'âme.

"Ce n'est pas le pouvoir qui corrompt." Je tirai mon arme de ma poche et la braquai droit sur son coeur.

Pas le cerveau : je voulais qu'il fasse un cadavre présentable, pour qu'Annalisa n'ait pas à souffrir davantage que nécessaire.

"C'est juste qu'il aimante les êtres corruptibles."

Merci Massimo, et son bouquin bizarre. C'est de là que sortait cette fantastique citation. Je n'étais pas mécontent d'avoir trouvé quelque chose à placer avant de donner le coup de grâce.

Tous les échos de la salle résonnèrent du coup de feu, puis il n'y eut plus un bruit. J'avais quitté le hangar, laissant la porte ouverte. Le voisinage ne s'inquièterait pas tout de suite. Au bout de la rue, les gamins à qui j'avais offert la poignée de pétards en faisaient exploser joyeusement, et ils continueraient tant que personne ne viendrait les disperser.

C'était tout de même beau, la jeunesse et l'insouciance. Et je venais de sauver celles d'Anna.

Mis à part un petit détail. J'allais devoir lui annoncer que son père était mort.

Elle avait terminé un cours de harpe particulièrement difficile, avec une prof particulièrement hostile, et elle s'était retranchée avec son amie May dans un coin de couloir pour bavarder à voix basse. En contrebas, leur bel homme à tout faire était en train de tailler les rosiers, et les deux jeunes filles blotties dans l'ombre des rideaux le dévoraient des yeux avec gourmandise, comme une friandise dans la vitrine d'une pâtisserie.

"Toi, ça ne te manque pas de ne jamais voir d'hommes ?" demanda soudain Anna.

"Non," sourit May avec une sincérité absolue. "On les voit de loin, comme ça. C'est déjà très bien. Ce sont nos frères en Christ, on n'a pas besoin de ressentir autre chose pour eux."

Anna eut un petit rire cristallin à ces mots, et sa tête s'inclina sur l'épaule de son amie. Elle ferma les yeux et murmura, sans trop savoir pourquoi : "Tu vas me manquer."

May lui passa la main dans les cheveux et caressa sa tête doucement, pensive, le regard perdu dans le vide. Elles pressentaient toutes deux que quelque chose d'important était sur le point de se produire ; mais elles ne pouvaient pas imaginer que la machine était déjà mise en route, et de la manière la plus sanglante qui soit.

Chapitre 6.

Je remontai dans la voiture de Massimo et je dis simplement : "Fait."

Il démarra au quart de tour. Il était temps de faire une grosse pointe de vitesse. S'il y avait des bouchons par accident, adieu l'alibi, et il serait accusé avec moi ; autant dire que notre vie se jouait à l'esprit de coopération que montrerait le trafic urbain. Mais il connaissait la ville comme sa poche, et il louvoyait entre les pâtés de maisons, empruntait les petites voies privées entre les immeubles et autres ruses de Sioux. J'avais confiance : on allait s'en tirer.

"A ton avis, quand est-ce qu'on aura la nouvelle ?" demanda-t-il soudain.

La nouvelle de la mort du boss. Fiorentini avait peu de contacts hors de ses affaires avec le gang, qui nécessitaient toute sa concentration.

Officiellement, il était un vieux rentier qui recevait toute sa fortune de divers héritages prestigieux. Si le fisc était venu mettre le nez dans ses comptes, c'est ce qu'il aurait découvert... Car l'argent du crime ne lui servait scrupuleusement qu'à manger, se vêtir, payer ses employés de l'ombre, parfois en toute confidentialité ses avocats, et corrompre les différents officiels et policiers qui risquaient de creuser un peu trop son dossier.

Il avait une réunion avec quelques associés proches dans la nuit ; il était probable que sa disparition ne devienne évidente qu'à ce moment-là.

Quelqu'un finirait par contacter prudemment le service de sécurité qui

se tenait à disposition du boss, non loin de chez lui, prêt à intervenir s'il appuyait sur le petit bipeur dissimulé dans le revers de sa veste. Le service de sécurité irait faire un tour... et trouverait le corps.

A ce moment-là, la nouvelle commencerait à se répandre dans le gang comme une traînée de poudre, et je me rendrais au pensionnat pour la porter à la fille éplorée. J'espérais juste qu'elle ne viendrait pas pleurer dans mes bras. Ce serait très embarrassant. J'aurais espéré qu'elle se jette dans mes bras pour d'autres raisons, et dans d'autres circonstances.

Enfin, bref. Je devais prendre la faute jusqu'au bout. Je commettais le crime ultime, celui qui était un crime même aux yeux des autres criminels : le parricide impardonnable du grand patron, dont dépendait toute notre économie souterraine. C'était mon châtiment, je devais vivre toutes les conséquences jusqu'au bout, même les larmes d'Anna.

Allait-elle pleurer ? Oui, sans doute. Elle ne savait rien des intentions sinistres du vieil homme, ni de son mode de vie, ni de ma mission sacrée pour la protéger. Elle serait sans doute horrifiée, et elle en ferait des cauchemars. Mais ça ne durerait qu'un temps. Au bout d'un moment, elle vivrait librement et à l'abri du besoin pour toujours, à l'écart de la mafia. Elle n'aurait qu'à se préserver des vieux amis de son père qui viendraient lui tourner autour... Et je serais là pour y veiller.

Jamais elle ne se douterait qu'elle ou sa fortune étaient issues d'un univers immoral. Elle aurait droit à un bonheur paisible et sans histoires, que je lui orchestrerais, de près ou de loin. Si elle voulait bien devenir ma femme, j'aurais le plaisir d'y consacrer ma vie ; sinon,

je resterais comme une ombre dans un coin de sa vie, sans me faire remarquer. Un magicien inquiétant, mais bienveillant, qui prendrait garde à ce que rien ne vienne la tourmenter.

C'était une affaire personnelle. Maintenant que j'avais le sang de son père sur mes mains, je le leur devais, à tous les deux.

"On aura la nouvelle ce soir à dix heures," dis-je, un peu pour lancer un pari.

"Tu veux que je te dépose au pensionnat à ce moment-là ?"

"On attendra que la nouvelle t'arrive, comme ça on pourra dire que c'est toi qui m'as averti."

Je ne serais pas parmi les premiers prévenus, car les autres allaient déjà réévaluer si je devais succéder au boss, étant celui qui avait le plus de morts à mon actif, le plus de contrats exécutés en toute discrétion et sans bavure... mais tout le monde dans le gang savait que Massimo ne me l'aurait pas caché.

C'était aussi lui qui allait me servir d'alibi. Il se gara à une rue de chez lui, et on regagna son bureau en escaladant un muret, puis la corniche de la maison voisine, et en passant par la fenêtre sans se faire voir. Pour ses employés, on était restés enfermés une demi-heure avec la pancarte "ne pas déranger" sur la porte ; ça arrivait souvent, ça ne surprenait personne. J'ouvris la porte dès notre arrivée pour enlever la pancarte, et faire signe du haut de la galerie en mezzanine qui donnait sur la salle principale.

"C'est bon, je vous rends votre patron !"

"Alors ça tombe bien," répliqua un de ses gars, penché sur une voiture,

"parce que j'ai une question. Les pièces pour Mercedes, on les trouve où ?"

"Uniquement dans un garage Mercedes," lança Massimo en sortant à son tour.

Il me serra la main et s'éloigna pour aller montrer à son apprenti comment se passer de ces articles de luxe, avec un peu de bricolage. Je me rendis au distributeur de boissons devant la porte. Le soleil tapait. Je pris un soda glacé, sans regarder la marque, essayant d'agir naturellement, et je portai la cannette à mon front pour me rafraîchir. Il était temps de rentrer chez moi.

La journée passa comme un courant d'air. Soudain, il était dix heures et Massimo me téléphonait, me faisant sursauter.

J'éteignis la télé que j'avais laissé causer toute seule dans un coin du salon, pour me faire de la compagnie, et je passai rapidement la tenue correcte que j'avais prévue pour cette occasion.

Je le rejoignis en bas de chez moi, et il siffla en me voyant. "Tu as l'air d'aller à ton mariage," dit-il avec un petit rire, impressionné. "Dis-moi que tu m'inviterais."

"Pas si tu débarques en salopette pleine de cambouis," dis-je en lui tapant sur le bras. J'étais ému et j'avais envie de rire aux éclats. Oui, on aurait dit mon mariage.

En voyant approcher la haute architecture sévère du pensionnat au bout de la rue, j'avais presque des frissons au bout des doigts. Je serrai les poings pour me contenir. Il fallait que j'apparaisse sobre, triste, en deuil. Pas frétillant comme un jeune premier qui s'apprête à inviter sa

promise au bal, ce serait complètement inconvenant.

Je m'arrêtai à la grille, comme il convenait pour tous les hommes qui venaient en visite, et j'attendis qu'une bonne soeur vienne me demander à qui je souhaitais parler. Je lui communiquai en toute discrétion la sinistre nouvelle. Elle pâlit, porta sa main à sa bouche, puis dessina un rapide signe de croix. Elle partit à petits pas rapides chercher Annalisa – je me dis en la regardant que sans doute, la dignité de leur ordre leur interdisait de courir. Parfois, avec la religion, il ne fallait pas chercher à comprendre.

Comme disait monsieur le curé : les voies du Seigneur sont impénétrables. J'attendis donc sagement à la grille, et enfin, la demoiselle de mon destin apparut au sommet des marches. Elle avait déjà une idée de la gravité de ce que j'avais à lui annoncer. Sans doute la bonne soeur le lui avait-elle laissé deviner, sans rien dire directement, pour qu'elle puisse s'y préparer un peu.

Elle me regarda gravement et mit quelques secondes à me reconnaître, à travers les barreaux de la grille, tandis que la bonne soeur ouvrait la porte. La clé était lourde, le fer noir, et j'avais l'impression qu'on me laissait enfin sortir de prison pour rejoindre ma bien aimée. Anna fit un pas en arrière, et quand mon visage apparut sous mon chapeau que je retirais, elle eut un léger sourire, les lèvres un peu tremblantes, mais le regard confiant.

"Oh, c'est toi, Enzo ? Qu'est-ce qui se passe ? Rien de trop sérieux, j'espère ?"

Mon courage manqua soudain disparaître dans un nuage de sympathie, et je regrettai presque mon acte, mais je me rappelai que

cette prison, nous la quittions ensemble. Et comme je le craignais, dès qu'elle sut, elle s'effondra dans mes bras.

Elle réclama de rester seule quelques minutes avec sa meilleure amie, et je m'installai dans le jardin, sur un petit banc de bois blanc au milieu des fleurs, tandis qu'elle montait à l'étage en essuyant ses larmes.

Quand elle redescendit, j'étais en grande conversation avec un homme à tout faire qui s'occupait du jardin, et qui était venu me demander qui j'étais ; c'était la première fois qu'il me voyait ici. D'une certaine façon, j'appréciais son attitude protectrice envers les jeunes filles du lieu, mais d'un autre côté, je n'aurais pas aimé qu'il se montre trop proche d'Annalisa. Il était très mignon, et taillé comme un acteur porno. Je me sentais un peu en insécurité à côté de sa beauté radieuse et de sa jeunesse éclatante. J'avais l'air d'un vieux corbeau, d'un croque mort venu porter la mauvaise nouvelle. Si elle avait eu le choix entre ses bras et les miens...

A cet instant, je la vis apparaître, tenant par la main une petite demoiselle d'origine asiatique, encore plus modeste et discrète que la bonne soeur qui m'avait ouvert la porte.

"Je te présente May," dit-elle en me faisant signe timidement. "Je lui ai demandé, et... Elle veut bien rester avec moi, le temps que je me remette de cette histoire. Je devais quitter le pensionnat pour mes vingt ans, c'est ce que je vais faire, et May restera auprès de moi. J'ai vraiment de la chance d'avoir une telle amie, n'est-ce pas ?"

Je fis malgré moi une moue dépitée : je n'imaginais pas du tout qu'une telle situation se mettrait en place.

Je la voyais déjà discuter tard avec cette fille qui avait tout l'air d'un chaperon, aussi détachée des questions de l'amour et du sexe qu'il est possible à un être humain. Enfin, j'avais voulu préserver son innocence, on pouvait dire que c'était une réussite. Bien plus que je ne l'avais prévu.

Pourvu qu'elle ne décide pas de rentrer dans les ordres, c'était tout ce que j'espérais.

Le jardinier vint l'embrasser sur la joue :

"Vous allez me manquer, Miss Anna."

Elle sourit et le fixa bravement, droit dans les yeux. "Vous pouvez m'appeler Miss Fiorentini, à présent. Je ne suis plus une petite fille."

Elle était différente, en effet. Elle était redescendue toute habillée de noir, pâle et digne, et je lui trouvais une beauté mélancolique qui surpassait presque les charmes juvéniles et rieurs d'autrefois. Elle ne jetait plus des étincelles : elle était flamboyante. Une vraie femme, en effet. J'avais vu entrer dans son cocon une petite chenille colorée, et ce qui en sortait était un sublime papillon de nuit. Et j'avais fait en sorte que jamais, il n'ait à se brûler les ailes aux flammes de notre enfer.

En la reconduisant à la voiture, je ressentais une profonde fierté.

Chapitre 7.

En silence, Massimo nous conduisit à la villa du boss. Tout un groupe d'hommes en costards était réuni devant la maison, et s'affairait en tous sens. La jeune fille fronça un sourcil. Elle devait être surprise. C'est vrai que, comme elle ne savait pas que son père était un gangster, elle ne pouvait pas deviner que ces gens étaient ses subalternes, qui venaient tourner autour de la maison et du corps pour s'assurer de sauver une chose : la réputation de leur chef.

La seule chose qui pouvait encore être sauvée.

Il fallait vérifier que rien de compromettant ne traînait ici ou là, mais le vieux Fiorentini n'était pas arrivé à ce poste sans être exceptionnellement prudent – et audacieux quand il en avait besoin, mais prudent la plupart du temps – donc on ne s'inquiétait pas trop.

Quand on préviendrait la police, la scène de crime aurait été parfaitement nettoyée, et même une enquête criminelle ne découvrirait rien sur les activités du gang.

La jeune fille s'avança

"Vous avez prévenu ma mère ?" demanda-t-elle d'un ton froid. "Ou faut-il que je m'en charge ?"

"Ne vous en faites pas, Anna, tout a été fait dans l'ordre," assura l'un des avocats en refermant rapidement un dossier, qui contenait des informations qu'elle ne devait pas voir. Un autre lui tapota le bras pour attirer son attention sur un autre document, et il se détourna de la gamine en deuil, comme s'il avait oublié son existence.

Annalisa recula légèrement, et s'appuya doucement contre son amie May, qui restait à ses côtés, silencieuse et intimidée par toute cette agitation.

La mère d'Anna avait coupé tout contact avec son père alors que leur fille était encore toute petite, et elle s'en rappelait à peine ; c'était ce qui se disait, mais je n'étais pas certain que mon prédécesseur ne l'avait pas simplement fait disparaître. Des cartes postales arrivaient à dates fixes, pour les anniversaires et les fêtes de fin d'année, mais jamais aucune proposition de la rejoindre, jamais aucune visite. La jeune fille se considérait abandonnée.

Elle était seule au monde maintenant. Du moins, à part quelques amis en qui elle avait pleine confiance. Et j'étais impressionné de constater qu'elle me comptait du nombre, presque au même titre que May.

"Enzo, je peux vous parler en privé ?" dit-elle en me faisant signe. "May, viens. Tu peux entendre tout ce que j'ai à dire."

Elle nous conduisit dans la cuisine, où personne ne circulait, et ferma la porte avec un soupir de soulagement. Par la fenêtre, on voyait toujours marcher de long en large les silhouettes noires des gangsters, comme une armée en uniforme, leurs mouvements bien réglés en un ballet incessant, aussi infatigable qu'une grande machine. Pour elle, qui sortait de ce havre de paix environné de fleurs, ce devait être un spectacle étourdissant.

"Maître Ettore Malfi viendra bientôt me dire un mot," sourit-elle en prenant la main de May dans la sienne. "Je sais déjà ce qu'il va me dire. Mon père me lègue tout."

"Pauvre chérie," dit May.

Elle voulait probablement dire que ça ne changeait pas grand chose à son chagrin, et je comprenais ce sentiment. Mais j'allais avoir une surprise.

Anna se tourna vers elle, posa la main sur sa nuque en la dévisageant avec beaucoup de sentiment, et lui déposa un doux baiser au coin des lèvres. Leurs bouches s'inclinèrent, se rejoignirent et s'entrouvrirent ; j'entrevis deux langues délicates qui s'enroulaient l'une contre l'autre, et un léger soupir presque gémissant leur échappa, tandis qu'Anna repoussait doucement le corps de son amie contre la table. Elle y prit appui, défaillant presque tandis que le baiser se faisait de plus en plus langoureux. Je vis la main de May se refermer sur le creux des reins d'Anna, en froissant un peu sa robe noire. J'étais perdu.

Je ressentais à la fois une sorte d'horreur religieuse, à les voir pratiquer un geste si sulfureux et interdit dans cette maison où quelqu'un venait de mourir ; et une excitation incroyable, au point que mon membre avait fait un bond dans mon pantalon et se heurtait douloureusement à sa prison de tissu. C'était la plus grosse érection que j'avais eue depuis mon adolescence. La peau fine se rétractait sur le bout de mon sexe, et mon gland sensible frottait à chaque pas contre mon boxer, cherchant désespérément la tendre peau féminine qui s'agitait ainsi devant moi.

"Je peux... vous laisser," dis-je d'une voix sourde.

"Pas question."

La voix d'Anna avait claqué comme un coup de cravache. Je connaissais ce ton. C'était celui que prenait son père pour nous contrôler. Je frémis. Elle avait vraiment beaucoup changé... Mais je

commençais sérieusement à me demander si c'était en bien. Je découvrais une Annalisa que je ne connaissais pas ; et je réfléchissais que cette surprise n'aurait pas dû en être une. Non, je ne la connaissais pas. Je l'avais à peine croisée. C'est ce qui avait fait d'elle presque une licorne à mes yeux, une créature légendaire.

C'est aussi ce qui avait fait que je m'étais complètement trompé sur son compte.

"J'ai toujours été destinée à reprendre les rênes du gang, à la mort de mon père," dit-elle en me fixant avec attention, comme si elle cherchait à lire dans mon âme. "Pas toute seule, bien sûr. Les hommes ont élu leur choix. Ce sera le chef officiel, celui qui conduira les opérations sur le terrain. Moi, je déciderai des dépenses. C'est la fortune de ma famille, et je ne la laisserai pas se dilapider. Enzo, nous savons tous les deux qui sera le successeur de mon père..."

Je hochai la tête, livide.

Elle était au courant de tout.

"Voilà pourquoi j'étudiais de près toutes les affaires criminelles qui me tombaient sous la main," sourit-elle de son faux air ingénu. "Je me préparais pour mon règne. Ecoute, j'étais censée régner avec un homme à mes côtés, un mari issu du gang, pour me servir de façade devant tous ces machos. Tu veux bien jouer ce rôle ?"

J'allais de choc en choc.

Je restai silencieux quelques secondes, puis je me raidis dans un salut qui était presque un garde à vous.

"Ce sera un honneur de te servir de toutes les façons, Anna."

"Bien. Alors tu vas le gagner, cet honneur."

Elle se rapprocha de moi, tenant toujours par la taille la jeune quasi nonne qu'elle avait débauchée. Ses beaux yeux brillants me dévoraient avec une sorte de fascination, quand elle me dit : "Je vais te confier une mission. Tu vas retrouver le meurtrier de mon père. Tu vas l'amener devant moi. Tu vas lui faire regretter d'être né. Et tu vas lui mettre une balle dans la tête."

Sa légéreté lui revint aussitôt après, tandis qu'elle se détournait vers un calendrier fixé au mur. Le planning de son père y était inscrit à l'encre noir. Elle actionna le stylo quatre couleurs pour corriger à l'encre rouge : inscription en fac de journalisme.

"Moi aussi, il faudra bien que j'aie une couverture," dit-elle joyeusement. "Maintenant que je n'ai plus personne pour m'en empêcher, je compte bien devenir journaliste."

Cette fois, j'allais répondre aux appels incessants de mon petit frère, que j'évitais depuis ce matin. Il allait me servir d'excuse pour m'échapper de cette pièce. Je ne savais plus où me mettre. Et le message étant passé, les deux demoiselles n'avaient effectivement plus besoin de moi. En sortant de la cuisine, je croisai en effet l'avocat Malfi qui demandait à voir Anna. Il avait complètement changé d'attitude : lui aussi, il l'appelait "Miss Fiorentini".

Epilogue

Je croyais vraiment que cette journée ne pouvait pas devenir plus étrange. Mais en portant le téléphone à mon oreille, tandis que je franchissais la grille de la propriété, je fronçai les sourcils : ce n'était pas la voix de mon frère. Quelqu'un avait son téléphone, et essayait de me joindre sans arrêt. Ce petit con avait fait quelque chose de grave. Je me raidis. Ce n'était pas le moment de commettre une erreur, juste parce que j'avais maintenant UNE boss et que j'en étais fou amoureux... et qu'elle venait coup sur coup de me proposer d'entrer dans son lit... et de me faire comprendre que sa meilleure copine y serait aussi.

"Allo ?"

"Qui est à l'appareil ?" demanda la voix. "Monsieur Delgado ?"

C'était le faux nom sous lequel j'étais inscrit sur le téléphone de mon petit frère. Ainsi, les gens qui appelaient sans son autorisation me l'indiquaient en me désignant comme ça.

"Oui, c'est lui-même."

"Je vous appelle de la part d'Enzo Maccia," dit l'inconnu. Hé, mais c'était moi Enzo. Pourquoi mon frère avait-il emprunté mon nom ? "Vous êtes inscrit comme personne de référence dans son répertoire. Quel est votre lien avec lui ?"

"Ami de la famille. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? D'où m'appelez-vous ?"

Je commençais à être sérieusement inquiet, et sérieusement en rogne. Je n'ai jamais aimé les gens qui tournent autour du pot, ni ceux qui

entament une conversation sans se présenter. Ça fait vendeur de voitures volées. Mais je ne voulais pas m'énerver tout de suite. L'autre venait peut être d'assister à un accident, et n'avait pas tous ses moyens à sa disposition.

"Police," dit la voix.

J'avalai ma salive. J'avais bien fait de ne pas m'énerver... Mais j'avais aussi bien fait de paniquer.

"Il lui est arrivé quelque chose," confirmai-je à voix haute.

"Pas vraiment, c'est à sa victime qu'il est arrivé quelque chose. Monsieur Maccia a été arrêté pour meurtre. Il a demandé à ce que vous soyez prévenu. Il est en communication avec un avocat commis d'office. Le mieux serait que vous passiez rapidement au poste, tout vous sera expliqué sur place et vous aurez droit à une visite."

Il essayait de m'attirer dans la toile d'araignée. Par réflexe, je gagnai du temps.

"Vous pouvez me dire de quel genre d'affaire il s'agit ? Je suis à l'autre bout de la ville," plaidai-je en me composant une voix bouleversée. "Donnez-moi au moins un peu de grain à moudre sur le trajet. Il n'aurait pas tué quelqu'un comme ça, quand même ! Dites-moi au moins que c'était de la légitime défense !"

Et j'étais sincère.

L'agent laissa passer quelques secondes à son tour, réfléchissant à ce qu'il pouvait dire ou pas. Puis il égréna soigneusement quelques parcelles d'informations. J'avais couru à la voiture, où Massimo était resté assis, avec sa cannette de soda et son comic book, en bon taxi

qu'il était. Je lui fis signe de ne faire aucun bruit, tandis que je m'installais sur le siège du passager.

"Il était au Kreatin, le bar en face de la salle de sport du même nom... Vous connaissez ? Il était en état d'ébriété, et apparemment une bagarre a éclaté, au cours de laquelle il a poignardé son adversaire. Personne ne s'est rendu compte de la gravité de la blessure dans un premier temps. L'homme a commencé à se vider de son sang. Le temps que les secours arrivent, il était déjà dans un état désespéré. Monsieur Maccia n'a pas cherché à fuir, et a été appréhendé sur les lieux. Il n'a pas cherché à nier non plus."

C'était le bar de l'infirmière.

Mais comment était-il entré là ? Il n'était pas majeur ! Soudain, je compris. Ma carte d'identité que je ne retrouvais pas depuis ce matin. Et le flic qui l'appelait "Enzo". Il avait été arrêté sous mon nom, ce petit imbécile. Et il n'avait sans doute pas osé rétablir la réalité, de peur de s'attirer davantage d'ennuis.

Ils étaient vraiment idiots, ces flics ! On ne lui donnait quand même pas trente cinq ans ! Enfin... Je fouillai dans la boîte à gants, et dans le double fond, je trouvai la carte d'identité falsifiée de monsieur Delgado. C'était la première fois que j'allais en avoir besoin. Il fallait que je le sorte de là et qu'on disparaisse dans la nature. Ah, le petit con... Il avait bien choisi son moment.

Mais j'avais promis à ma mère. Et la famille, ça passe avant tout.

Je vis Anna sortir de la maison en me cherchant des yeux, petite robe noire perdue au milieu des allées et venues des gangsters ; et je dus me mordre l'intérieur de la joue pour ne pas appeler son nom. Je fis

signe à Massimo :

"Démarre. Avant que je change d'avis."

Analia Noir

Mafia Love

Tome 2

Découvrez comment recevoir gratuitement deux livres par mois d'Analia Noir directement dans votre boîte mail ! C'est facile, rendez-vous à la toute fin de cet ebook ;)

Je l'ai fait. Je n'aurais jamais imaginé que ça irait si loin, mais il n'y a plus de retour possible. J'ai tué pour elle, j'ai trahi mon honneur de mafieux. Elle est toute ma vie à présent… Et elle a accepté de m'épouser.

Elle est aussi mon nouveau boss. Je serai le seul à le savoir, mais je ne serai pas réellement aux commandes du gang. C'est elle l'héritière. Et elle tient à son titre. Le petit ange que j'imaginais s'avère être un démon machiavélique.

Je me demande ce que donnera ce démon, au lit…

Non. Il ne faut pas que j'y pense. Mais c'est plus fort que moi : son corps habite mes pensées, jour et nuit. La servir sera un exercice de discipline de tous les instants… jusqu'à ce que je craque. Je ne tiendrai jamais jusqu'à la nuit de noces.

Chapitre 1.

Alors que je m'éloigne rapidement de la villa Fiorentini, je croise une voiture de police. Ils viennent enquêter sur la mort du boss. Ils ne se doutent pas qu'ils viennent de croiser son assassin. Ils vont interroger sa fille ; elle non plus n'en a pas idée. Elle les accueille en toute bonne foi.. bien qu'elle ait beaucoup à leur cacher. Son père était le chef d'une des mafias les plus puissantes de la côte, et elle doit jouer la petite ingénue.

Dans un coin, une jeune femme timide est laissée de côté. La police a bien vu qu'elle n'était là qu'en qualité d'amie, et qu'elle n'avait rien à voir avec toute cette agitation. May Wang comptait devenir bonne soeur, mais sa rencontre d'Anna a tout changé. Du coin de l'oeil, elle l'observe discrètement, silhouette fluide en grand deuil qui répond calmement aux questions, et essuie par moments une larme de bon ton au coin de ses paupières.

Anna Fiorentini est une jeune femme incroyable, et May est en admiration devant elle. Mais elle la sent soucieuse, depuis que cet Enzo Massia – moi – a disparu sans écouter les ordres d'Anna, la laissant gérer seule cette situation complexe. Cet Enzo qu'Anna va bientôt épouser.

C'est tellement étrange... May ne pensait pas la voir se marier de sitôt. Et surtout pas avec un type pareil, brut de décoffrage, un peu inquiétant, tout le contraire de la subtilité d'Anna.

Quand elles se sont rencontrées, c'est ce que May a remarqué en tout premier lieu : cette intelligence vive et patiente, celle des grands

stratèges qui cachent bien leur jeu. Un joli petit chat, mignon et sournois. Et la grâce avec laquelle elle tenait son crayon en dessinant ne gâchait rien à l'affaire. Maintenant, en y repensant avec le recul, c'était même le meilleur indice. Une main sûre et ferme, souple mais décidée. Une main de dirigeante, des doigts de fer dans un gant de velours. May aurait dû se douter de quelque chose.

Mais tout ce qu'elle avait fait, c'était tomber en contemplation devant cette main. Elle aurait dû se sentir en danger, mais au contraire, elle avait été fascinée comme par un bel animal sauvage, en oubliant complètement ses dents pointues.

Elle venait d'une famille qui l'avait toujours protégée des effrayantes réalités du monde. Les Wang avaient trois enfants et elle était la plus jeune. Elle avait pris son parti : son frère et sa soeur avaient déjà de quoi satisfaire ses parents. Ils étaient déjà mariés. Ils avaient reçu une dot, et ses parents n'avaient pas de quoi la doter elle aussi dignement. Elle leur ferait plaisir en devenant bonne soeur, la réputation de la famille en serait améliorée et ça ne leur coûterait pas un sou, à part les quelques donations qu'ils feraient au couvent de temps en temps.

Elle ne désirait rien de plus de la vie, de toute façon. Elle était déjà heureuse de bien s'entendre avec ses voisines de chambres. Et Anna en particulier était très vite devenue sa meilleure amie. Elle était si belle et si douce...

Sans s'en rendre compte, May devenait de plus en plus amoureuse de la jolie Sicilienne, de ses humeurs pétillantes, de son sourire malin et de ses yeux iridescents. Elle adorait sa compagnie, et elle se sentait incroyablement valorisée en constatant qu'Anna voulait lui montrer

ses dessins... voulait la dessiner, elle, en particulier.

Heureuse et épanouie comme elle ne l'avait jamais été, elle ne réalisait pas qu'elle s'éveillait à une sensualité dont elle n'avait jamais profité auparavant. Elle était séduite par Anna, et elle sentait naître des envies étranges, comme celle de l'embrasser. Mais elle n'agissait pas, elle se sentait juste changer, sans oser creuser ce qui pouvait se passer sous la surface de ses pensées. Elle sentait ses rêves lui échapper, mais elle évitait d'y repenser le matin.

Les séances de pose devenaient aussi différentes. Elles évoluaient vers un jeu de couple. May se dévoilait de plus en plus, sans penser à mal. Elle montrait des choses qu'elle n'aurait jamais montré dans sa famille. L'arrondi d'une épaule ; une pose un peu plus séductrice ; le galbe d'un mollet ; les lignes minces de son ventre... Un jour, elle accepta de poser nue. Anna était fière d'elle, comme une succube est fière d'un ange qu'elle a convaincu de déposer ses ailes et son auréole au vestiaire, juste pour ses beaux yeux.

Et en sentant le regard d'Anna sur son corps frissonnant, May avait réalisé soudain. Elle avait rougi et s'était demandé si c'était si innocent qu'elle le croyait.

Puis les mains s'étaient substituées aux regards. Elle avait fermé les yeux en sentant Anna caresser son épaule, puis le côté de son sein, en la complimentant sur la douceur de sa peau. Elle ne savait pas ce qui lui arrivait, mais elle adorait cette tendresse, cette familiarité. Leur premier baiser avait eu un goût de miel de fleurs. Elles s'étaient étreintes en silence, corps nu de la modèle contre corps vêtu de l'artiste, et un petit gémissement leur avait échappé, dans la plénitude

de cet instant, les faisant éclater de rire.

Elles ignoraient toutes les deux quel était cet instinct qui s'emparait de leurs corps, et leur donnait des frissons. Leurs mains se faisaient caressantes, sans même qu'elles y songent. Elles s'embrassèrent encore et encore, laissant monter la chaleur entre leurs jambes entremêlées, et tout à coup Anna déclara qu'elle devait aussi se déshabiller, que ce serait plus agréable. May réalisa tout à coup ce qu'elle voulait dire, et devint aussitôt cramoisie.

"On ne peut pas faire ça," dit-elle d'une voix craintive.

"Pourquoi ?"

Anna commençait à dénuder sa beauté frêle et sensible, un peu délicatement colorée qui s'animait sous l'échauffement du plaisir, des membres fins et énergiques, une jolie poitrine bien dessinée qui contrebalançait l'arc de ses hanches, de petits pieds à l'arrondi délicat. Elle secoua ses cheveux noirs, et May resta fascinée, comme si elle venait de voir une sirène sortir des eaux. Le temps qu'elle reprenne ses esprits, son amie l'avait déjà escaladée, croisant leurs jambes pour enfourcher une de ses cuisses, et lui permettre de chevaucher une des siennes.

Leurs sexes étaient tout chauds et humides. C'était étrange... mais très valorisant, et grisant comme aucun moment mystique à la chapelle ne l'avait jamais été.

En se frottant lascivement l'une contre l'autre, leurs yeux mi clos cherchant leurs regards brumeux, elles avaient longtemps couru après l'orgasme, maladroites et incertaines, avec l'insistance du désespoir. Et soudain, cela s'était déclenché. Un éclair violent et magnifique qui les

avait blotties l'une contre l'autre comme deux petits animaux effarouchés.

"Qu'est-ce qui s'est passé ?" demanda May, en toute candeur.

"On a pris du plaisir ensemble," sourit Anna en lui embrassant le lobe de l'oreille. "Je t'ai donné mon corps, et tu m'as donné le mien. Du moins, prêté. Mais on peut recommencer quand tu voudras. Je suis ta petite amie."

May était restée confuse et incertaine. Elle n'était pas sûre de vouloir avoir une petite amie, mais d'un autre côté, elle avait adoré et elle voulait que ça recommence. Elle n'osait pas l'avouer, mais dès que la nuit arriva, elle se glissa dans la chambre de son amie, et dans son lit. En se serrant dans ses bras, elle donna une pauvre excuse :

"Je n'arrive pas à dormir."

Ce n'était pas un mensonge, cependant. Et ainsi, en toute discrétion, elles étaient devenues amantes. Elles avaient apprivoisé et exploré les régions les plus secrètes de leurs corps, et appris à en jouir de toutes les façons, des plus douces aux plus débridées.

Et maintenant, alors que May s'apprêtait à prononcer ses voeux, Anna venait d'hériter de la fortune familiale et de la convier à s'installer avec elle. May avait dit oui, sur un coup de tête, ou plutôt un coup de coeur. Elle s'était dit que, si un jour elle changeait d'avis, elle pourrait toujours revenir au couvent.

Au moins, elle aurait goûté aux plaisirs de la vie, et pourrait leur tourner le dos sans regrets. Elle était sûre que son amie ne pourrait pas désirer sa compagnie bien longtemps. Dès qu'elle serait mariée,

elle n'en aurait plus que pour son époux, c'était certain.

May ne savait pas encore si elle vivrait ce moment comme un soulagement, ou comme un déchirement. Elle se laissait porter par son destin, comme elle l'avait toujours fait, docilement et avec confiance. Anna était devenue sa nouvelle foi.

Chapitre 2.

Moi qui partageais cette foi, je pensais sans cesse à Anna tandis que je négociais la libération de mon frère au poste de police. Ce petit con s'était fait attraper la main dans le sac, après avoir tué un homme en légitime défense lors d'une bagarre de bar. Et avec le crétin d'avocat commis d'office qu'il avait récolté, la légitime défense était loin d'être prouvée.

Mon frère s'était fait passer pour moi, pour pouvoir entrer au bar. On avait presque dix-huit ans d'écart, et cet idiot n'était pas majeur. C'était un peu pour ça que je le couvais comme un père.

C'était aussi parce que je l'avais promis à ma mère sur son lit de mort. Et je savais qu'elle me regardait de là-haut. Mais je suis un pro ; je sais comment réagir face à la justice. Je me suis dépêché de décommander l'avocat, et de mettre mon frère en relation avec maître Ettore Malfi, l'avocat de feu notre boss. Désormais, celui d'Anna.

Il a protesté, Malfi. Si ça allait jusqu'au procès, son nom allait se retrouver officiellement lié avec le mien, et ça, c'était mauvais pour les affaires. Mais je lui ai fermement rappelé que ça n'irait pas jusqu'au procès si il faisait bien son job.

Si je ne l'avais pas menacé un peu, il aurait laissé couler mon frère. Ce gamin n'avait aucune importance pour lui. C'était vraiment un univers de requins. Vivement que je me sorte de là. Mais quand on a été tueur toute sa vie, c'est compliqué de raccrocher.

En attendant, le petit se faisait donc passer pour moi – bravo les

vieilles photos d'identité, mais les empreintes digitales allaient finir par nous trahir, dès que quelqu'un y ferait un peu attention – et j'étais donc forcé de me faire passer pour un autre. J'avais pris mon identité de secours, Marino Delgado, un pilote de navettes touristiques sur le fleuve, un peu alcoolique, jamais au boulot. Un patron là-bas me couvrirait si on lui téléphonait pour parler de moi, en me traitant de tous les noms, mais en affirmant que j'étais bien l'un de ses gars.

Jusqu'à maintenant, personne ne se doutait de rien. J'allais bientôt pouvoir revenir avec une caution bien grasse, et faire sortir le gamin de là.

Je résumai tout ça en sortant de la baraque, soulagé de quitter cet endroit plein d'uniformes, mais agacé de laisser le petit là au milieu. Il n'était pas solide, il finirait par dire une connerie, et puis maman me regardait depuis les nuages, et comme toujours, me reprochait de ne pas en faire assez. Je commençais à fatiguer un peu.

Dans la voiture, Massimo me tapa sur le bras.

"Alors ?"

Je lui résumai le tournant que prenait l'affaire : si tout allait bien

Si tout allait bien.

Sinon, on était vraiment dans la panade.

Massimo sourit : "Souviens toi, Enzo. Tu vas être le chef. Fiorentini, il est mort, c'est toi maintenant qui dis à Malfi ce qu'il doit faire ou pas. Tu peux te permettre d'exiger."

Je devais bien avouer que je n'avais pas vu les choses sous cet angle. Malfi et moi, on allait devoir faire notre deuil de l'ancien

fonctionnement du gang. Et on allait devoir s'habituer à se parler autrement. Mais j'étais encore sous le choc de tous ces bouleversements, et pourtant c'est moi qui les avais mis en branle ; et je savais parfaitement que l'assassinat de Fiorentini me propulserait en haut de la pyramide. Mon ancienneté, mon aura inquiétante, les superstitions du gang autour de mon mode de vie, tout ça allait faire de moi au moins un conseiller proche du nouveau chef ; mais ils avaient décidé qu'il serait plus simple de me nommer le chef directement.

"Quand je serai marié," dis-je. "Quand je serai marié, je serai le chef."

Massimo démarra en éclatant de rire. Il avait encore du mal à y croire, lui aussi, et il y avait dans son rire les accents de quelqu'un qui hésite entre plusieurs états d'esprit. Finalement il répondit, l'air un peu penaud, comme s'il s'attendait à récolter une taloche :

"Nos soirées entre célibataires vont me manquer."

"T'as qu'à te trouver une copine," dis-je en lui tapant sur l'épaule. Quand Massimo attendait une taloche, je ne le décevais jamais, même s'il était au volant. Puis plus sérieusement, je repris :

"Je ne pense pas que ma vie va vraiment changer. Elle veut m'épouser pour la galerie, pour être une dame respectable aux yeux du gang. Mais elle n'en a que pour sa copine de pensionnat."

Chapitre 3.

De retour à la villa, je demandai à Massimo de rester garé un peu à distance ; ce ne serait pas une bonne idée de retomber sur la police, maintenant qu'ils venaient de me voir au poste. Si quelqu'un recoupait ma présence sur deux affaires de meurtre à la fois, j'allais avoir des ennuis, et peu importait que ce soit sous le nom de Delgado. J'attendis donc d'être sûr que les flics soient partis, et Massimo me rapprocha de la grille.

J'aperçus Anna qui sortait, éplorée, de la maison où elle avait sans doute passé tout ce temps à répondre à des questions bouleversantes. La pitié m'envahit aussitôt. J'avais envie de la prendre dans mes bras pour la consoler. Après tout, nous étions fiancés à présent...

Mais en nous apercevant, elle rentra dans la maison brusquement. Je me demandai pourquoi elle fuyait ainsi ; elle ressortit aussitôt en entraînant May par la main. Je fis la grimace. C'est bien ce que je pensais. Nous allions avoir ce chaperon échappé du couvent dans nos pattes, quoi que nous fassions. Je la regardai approcher avec une petite moue que je ne cherchais même pas à cacher, et Anna me toisa d'un regard fier, en séchant ses larmes.

"Nous aimerions faire un tour au parc. Massimo, tu seras notre chauffeur. Et toi, Enzo, notre garde du corps. Tu es armé ?"

"Toujours," dis-je en dévoilant mon holster.

Et aussi facilement que ça, nous avions repris nos rôles. Elle était le nouveau boss, et moi, je lui obéissais sans discuter. Massimo me

décocha une oeillade, et je pris mon courage à deux mains pour tenter tout de même de discuter un peu.

"Je me demandais... Le mariage aura lieu bientôt ?"

"Où étiez-vous passés ?" répliqua Anna, sans cesser de me foudroyer du regard.

"Affaires personnelles."

"Il n'y a pas d'affaires personnelles entre fiancés," coupa-t-elle sévèrement, en s'installant sur la banquette arrière, May blottie contre elle. "Je dois savoir où tu es à tout moment. Et si j'avais eu besoin de toi ?"

Alors que je m'apprêtais à répondre sur le même ton, j'entendis Massimo glousser. J'étais passé à l'avant et il avait pris le volant, comme à son habitude ; et je lui donnai une nouvelle taloche sur le bras, en protestant :

"Arrête de te foutre de ma gueule, toi !"

"Mais c'est émouvant !" répondit-il en quittant le quartier, laissant son rire éclater à pleine puissance, "c'est votre première scène de ménage !"

Quel idiot, celui-là. En tout cas, il n'était pas arrivé à détendre l'atmosphère. Anna insista pour que je lui donne le détail de mon absence, et je balançai avec mauvaise humeur :

"Mon frère a tué un mec, il est en cellule, il faut que je le sorte de là mais ça ne sera pas facile. En plus il s'est fait passer pour moi, avec ma carte d'identité et tout ! Et il maintient cette version parce que... je ne sais pas, parce qu'il ne veut pas avouer qu'il a menti."

Anna réfléchit quelques secondes.

"Il faut que je consulte maître Malfi."

"Oh, il est déjà sur le coup," dis-je un peu touché qu'elle me propose son propre avocat aussi spontanément. "Il n'est pas ravi, mais il va le faire sortir de là, et on va devoir payer une sacrée somme à la famille du mort, probablement. Mais ça peut se régler à l'amiable."

Elle regarda son amie, lui caressa les cheveux comme pour la rassurer, et dit lentement, d'une voix posée de stratège qui réfléchit à chacun de ses mots :

"C'est une bonne chose, que la police te pense en cellule pour quelques temps."

"Pardon ?"

Je lançai un coup d'oeil à Massimo, pour savoir si il avait une idée de ce qu'elle racontait ; mais il avait les yeux fixés sur la route. Anna continua :

"Oui, tu es libre de faire du bon travail pendant ce temps-là. Ils te donnent un alibi. Si un jour tu es soupçonné, tu pourras faire valoir que tu étais enfermé et que donc, tu n'as pas pu être sur les lieux du crime."

Elle me parlait de faire un massacre.

J'avais toujours une liste de personnes à abattre, et j'attendais que la bonne occasion se présente ; son père m'avait "recommandé" quelques vieux amis à lui, des associés devenus menaçants ou inutiles, des rivaux de gangs adverses, des politiciens un peu trop acharnés à purger la ville de sa criminalité... Je ne manquerais pas de besogne.

Et elle avait raison : tant que mon frère restait enfermé, il me servait d'alibi. Je pouvais faire le tour de mes "rendez-vous" et le faire sortir après. Malfi s'arrangerait pour que les négociations durent précisément le temps dont j'aurais besoin. C'était parfait... et machiavélique.

"Mais je veux le faire sortir le plus vite possible," dis-je en faisant la grimace.

"Eh bien tu vas revoir tes exigences à la baisse."

Anna se mit à m'ignorer, et se tourna vers May pour l'embrasser. Massimo vit que je m'apprêtais à dire quelque chose, et me tapa sur le bras à son tour. Il avait raison. Il valait mieux que je mette ma main dans ma poche. Mais je lançai tout de même une dernière objection.

"J'ai déjà une mission en cours."

"Eh bien, mets-la de côté pour un temps," dit Anna distraitement.

Il s'agissait de retrouver le meurtrier de son père. Honnêtement, je n'étais pas mécontent de la mettre de côté. Tant pis pour mon frère. Ça lui ferait les pattes de patienter un peu. J'espérais juste qu'il n'allait pas craquer autour d'un interrogatoire, et révéler sa véritable identité.

Chapitre 4.

Les deux jeunes filles se promenaient au parc, comme deux petites amoureuses, et Massimo et moi, calés sur un banc au bord de l'eau, on avait l'air de deux vieux pervers qui les suivaient des yeux en se faisant des films. Massimo était sympa de me tenir compagnie, il avait l'habitude d'attendre dans sa voiture en bouquinant. Décidément, entre son amour des animaux bizarres et son habitude de tourner des pages, ce type aurait pu faire une carrière brillante. Un de ces types qu'on voit parler dans les documentaires, ceux qui utilisent plus de mots latins que de langage compréhensible, et qui ont toujours l'air euphoriques de ce qu'ils font.

Il gâchait sa vie avec nous. Mais bon, ça m'arrangeait bien. Je me serais senti seul, sinon. Surtout dans un moment pareil. J'avais vraiment l'impression qu'Anna me faisait mariner, en flirtant avec sa copine sous mes yeux, devant des buissons de roses. C'était un spectacle incroyablement romantique et elle mettait un point d'honneur à le partager avec quelqu'un qui n'était pas moi. Elle me punissait de mon absence.

D'une certaine façon, c'était flatteur.

"Elles sont mignonnes," dit Massimo en les regardant échanger un furtif baiser. "Non ?"

"Elles nous narguent," dis-je en faisant la gueule, les bras croisés.

"Manquerait plus qu'on s'embrasse aussi, et ça serait le parc de l'amour," rigola-t-il en jetant une miette de son sandwich à un canard

qui le regardait fixement.

"Tu mériterais que je te prenne au mot."

Il m'avait donné la moitié du sandwich, mais je n'arrivais pas à me convaincre d'avoir faim. Je repensais à la fille du bar. Pourquoi je ne pouvais pas tomber amoureux d'une fille comme ça, toute simple et gentille, qui saurait s'attacher à moi ? Pourquoi il me fallait une princesse, un ange céleste qui me regardait de haut ? Enfin... Elle voulait vraiment m'épouser. C'était davantage que je n'en aurais jamais espéré, et pour obtenir cette récompense, j'étais prêt à subir pas mal d'humiliations sur le chemin de l'autel.

C'était comme un pélerinage qui me conduisait au paradis. Au moins, j'aurais le sentiment de l'avoir vraiment gagné. Je n'écoutais déjà plus les bêtises de Massimo. Je finis par marmonner :

"Lundi soir, je retourne au bar, voir danser la nana qui se déguise en infirmière. Sois cool, viens avec moi. Ta vieille tante jouera à la belote avec une voisine."

"Elle a pas de voisines," soupira Massimo. "J'ai promis, désolé. La famille avant tout."

Le silence s'installa entre nous, seulement troublé par le chant des petits oiseaux qui se traitaient de tous les noms à la cime des arbres. Je pensais à mon frère. C'était vache, ce que je faisais, et il allait m'en vouloir toute sa vie, ce sale petit rancunier. Je ne savais pas si je pourrais vivre vraiment heureux, avec Anna mais sans mon frère.

"Elle n'y sera peut-être plus, cette nana, lundi," finit par supposer Massimo. "Tu crois qu'elle est là tous les lundis en attendant que tu

reviennes ?"

"Ta gueule, tu vas me porter malheur."

Il sourit d'un air malicieux, et enfourna le reste de son sandwich dans sa grande bouche. Je l'enviais parfois. Lui au moins, il ne se prenait pas la tête. Il était heureux exactement comme il était. C'est vrai qu'il gâchait ses talents, à bosser avec la mafia, mais au fond, ça ne le dérangeait pas parce qu'il n'avait pas d'ambitions.

Je reportai mon regard sur Anna, la plus grande ambition que j'avais poursuivie à ce jour, l'étoile que j'avais suivie jusqu'au sommet de la hiérarchie du gang. J'allais obtenir tout ce que je pouvais souhaiter. Alors pourquoi j'avais l'impression de faire une terrible connerie ?

Je finis par me dire, en regardant les deux tourterelles – le féminin de tourtereaux, c'est bien tourterelles ? – que j'avais simplement perdu la capacité d'être heureux, et de profiter de mon bonheur. Je les enviais aussi, j'enviais tout le monde, et je ne me rendais plus compte des bons côtés de ma propre situation. Bon Dieu, j'étais en train de devenir un vieux con. Et j'allais être marié à une femme de vingt ans, il fallait vraiment que je me reprenne en mains.

C'est aussi pour ça que je voulais aller au bar.

Cette danseuse était la seule figure positive dans ma vie sur le moment, et elle allait me rendre un peu le sourire. Je comptais sur elle pour ça, en tout cas. Et si les choses dégénéraient en une aventure sexuelle, eh bien... Disons qu'Anna ne pourrait s'en prendre qu'à elle même. J'étais à sa disposition et elle me snobait ; pire, elle attisait mes sens en offrant toutes sortes de caresses et de baisers à sa jolie compagne, et j'avais même l'impression qu'elle s'assurait de temps en

temps que je la regardais faire.

C'était vil. Ou est-ce qu'elle voulait faire grimper le mercure pour s'assurer que je serais performant le moment venu ? J'espérais bien que ce n'était pas ça. J'en aurais été vexé. Ce n'était pas de stimulants que j'avais besoin. C'était l'inverse. Je me consumais de désir, et j'avais besoin d'un défouloir pour ne pas simplement exploser. Sinon, j'allais vraiment commencer à faire des conneries. Et il y avait assez de mon frère dans l'équation.

Chapitre 5.

En parlant de mon frère, je retourne le voir dès que possible pour lui expliquer discrètement le plan en cours. Difficile de parler sans être surveillés, mais nous avions notre langage, pour arriver à communiquer sans être espionnés.

De message codé en message codé, le prisonnier comprit peu à peu que je lui demandais de continuer sa comédie encore quelques jours. Il commençait déjà à devenir dingue. On l'avait logé en cellule avec un type qui parlait tout seul et qui se cognait la tête contre le mur. Personne ne voulait lui dire pourquoi il était là. Il en était terrifié. Les interrogatoires avaient cessé et on ne le sortait presque plus de cette boîte.

Je lui promis de faire le plus vite possible pour en terminer avec mes contrats, et pouvoir le libérer. Mais il n'avait aucune patience pour mes promesses. Il me traita de traître et me dit que, si je ne le sortais pas la semaine prochaine, il balançait tout. Quitte à rester en cage, autant que je vienne lui tenir compagnie. Et moi au moins, j'avais quelque chose à perdre. Ça me motiverait. Je le laissai dire, je voyais bien qu'il avait besoin de s'énerver un bon coup, c'était encore un adolescent. Mais j'aurais bien voulu que notre conversation prenne une tournure un peu plus... fraternelle. En sortant, j'avais envie de casser des têtes.

Ça tombait bien, j'avais des contrats à effectuer.

Je me mis en besogne aussitôt, faisant le tour des adresses de ma liste avec mon fusil de sniper dans un étui à violoncelle. Je ne prenais pas

le temps de dormir, ni de manger. J'alignais les coups de grâce comme un ouvrier serre des boulons à la chaîne. Ce n'était pas du beau travail, mais c'était du travail propre et rapide.

Je savais que de toute façon, personne n'allait me reprocher ma présence sur les lieux ; la police elle-même garantirait que je ne pouvais pas y être.

Le coeur n'y était plus. Je me sentais complètement détaché de ce métier. Je n'avais qu'une envie : me retirer dans une maison tranquille avec Anna, et la protéger de ce monde cruel. Elle pensait qu'elle voulait y régner, mais elle ne savait pas ce que ça représentait. J'allais diriger un clan puissant et même moi, je n'y voyais plus d'intérêt.

Après avoir abattu ma dernière cible, je rentrai chez moi pour prendre une douche. Je me sentais sale et épuisé. Un peu revigoré, je me servis à boire et j'appelai Annalisa.

"C'est bon. C'est fait."

Elle fit semblant de ne pas savoir de quoi je parlais, mais je lui fis vite comprendre que je n'avais pas envie de jouer.

"Tu transmets à maître Malfi, ou je le fais ?"

"Je vais m'en occuper. C'est bien, Enzo. Tu as fait du bon travail. La famille t'est reconnaissant," dit-elle noblement. C'était un peu comique, tristement comique, quand on savait qu'elle était la dernière représentante de sa famille. Enfin, je savais ce qu'elle voulait dire.

"Autre chose ?"

"Eh bien, notre mariage."

Le mot me fit presque tiquer. On aurait dit qu'elle me payait parce que

mon rapport de travail était satisfaisant. J'avais le vague à l'âme, mais j'étais à son service après tout, y compris pour ça.

"Tu veux me donner une date ?"

J'avais parlé un peu sèchement. Elle dut se rendre compte que j'étais à bout de nerfs.

"En tout cas, je te donne ton congé jusqu'à mardi. Tu viendras me chercher et on ira acheter tout le nécessaire. Nos costumes, nos alliances... Tu vois."

"Pas trop, mais tu me diras. A mardi, alors."

Je ne doutais pas que May saurait amplement réchauffer son lit en attendant nos retrouvailles. Je ne m'en faisais pas pour elle. Moi, de mon côté, j'allais me distraire de son jeu permanent du chat et de la souris. Dormir mon dimanche, et boire mon lundi. Le bar m'attendait. Et si Massimo m'avait porté malheur, concernant la fille déguisée en infirmière... Il allait me le payer.

Je lançai un film et m'avachis sur mon canapé avec une pizza, plongé dans mes pensées. J'essayais toujours d'imaginer à quoi allait ressembler ma vie maintenant. En tant que chef, on me demanderait de prendre des décisions. Je ne m'en sentais pas capable. Mais c'était un mauvais moment à passer ; je n'avais pas été aussi épuisé depuis bien longtemps, et puis, mon frère me faisait la gueule alors que je faisais mon possible pour le tirer d'affaire.

C'était sa faute s'il était en prison. Je me le répétais, agacé. J'aurais dû le lui dire en face. Cette phrase allait me rester en tête. Pourvu qu'elle ne me coupe pas l'envie quand je serais devant cette femme incroyable

au bar. Si elle voulait un coup d'un soir, je comptais bien l'honorer. J'étais assez remonté contre Anna pour me permettre ça.

Chapitre 6.

Lundi soir arriva, et je me mis sur mon trente et un pour aller au bar.

Mon trente et un n'est pas celui de James Bond, ne rêvez pas. C'était plutôt un mélange de tout ce qui se trouvait au sommet des piles de vêtements, assorti ensemble parce que tous mes vêtements sont dans les mêmes teintes : grises. Quelques articles blancs, ou noirs, pour égayer un peu. Autant dire que ma garde robe de tueur n'allait pas faire un massacre ce soir, mais ça m'était égal, je n'y allais pas vraiment pour draguer.

Surtout pour regarder, et plus si affinité. Encore une fois, si quelqu'un se jetait dans mes bras, je n'allais pas me défendre très assidûment. Emotionnellement, je me sentais vide. Drôle de phrase pour un type aussi peu émotif que moi, mais il faut croire que tout le monde a ses limites, et j'étais arrivé à la mienne.

Je me laissai tomber dans un siège près de la scène. Dès que j'étais entré, un flot de musique pop et de ce parfum caractéristique des cocktails sucrés m'avait sauté au visage. J'étais mal à l'aise, pas du tout dans mon élément, et je n'osais pas imaginer de quoi ces lumières colorées me donnaient l'air, mais bon, j'étais ici, j'allais y rester et voir ce qui se passait.

Cette femme qui dansait pour les consommateurs, je l'avais aperçue une fois ou deux, et je lui avais inventé toute une petite vie. Un goût pour les bad boys, bien sûr. Un enfant déjà ado, qui faisait des siennes à l'école, mais sans méchanceté. Un job ennuyeux, caissière dans un grand magasin. Et cet amour du spectacle, des acclamations, qui la

faisait grimper sur scène et travailler son déhanché pour le plaisir des habitués du bar. Maxuella Caramello. Un nom de scène, bien sûr. Personne ne s'appelle réellement comme ça. Dommage. La vie serait plus marrante.

Mais j'avais beau attendre, pas de spectacle ce soir.

Je pris à parti le serveur qui me donnait ma consommation, et je lui demandai si l'infirmière était là ce soir ; il me fit une réponse énigmatique.

"Vous ne pouvez pas être là le même soir qu'elle, monsieur."

"Pourquoi pas ? C'est pas moi avec une perruque."

Je bus mon verre d'une traite, agacé, attendant qu'il cesse de se payer ma tête.

Je devais avoir l'air assez misérable, car il me fit une réponse un peu plus sérieuse. Non, elle ne viendrait pas ce soir. Elle était bien là tous les lundis soirs, habituellement, mais pas aujourd'hui, je n'avais pas de chance. Eh bien, je n'allais pas rester, si je n'avais aucune chance de la croiser. Ce foutu Massimo m'avait bel et bien porté la poisse.

Je me sentais énervé, un peu ivre et crevé, et je n'avais qu'une envie, lui faire payer. Il n'y était pour rien, franchement il était le seul qui était resté correct avec moi pendant toute cette période, mais c'est précisément pour ça que ça allait tomber sur lui. Les amis, c'est à ça que ça sert, pas vrai ? Et je lui avais servi de punching ball une fois ou deux, depuis qu'il avait quitté la maison familiale avec pertes et fracas.

C'est quand même con de réaliser que je m'entendais mieux avec ce type, avec qui je n'avais aucun lien de sang, qu'avec mon propre frère.

Comme quoi la vie, parfois, ça n'avait pas de sens. Je sortis du bar avec un dernier regard en arrière, maussade comme un gamin puni, et je m'engouffrai dans l'omre des rues.

Direction le garage.

Arrivé sur place, je sonnai comme un abruti, essayant de réveiller toute la maisonnée. Il n'y avait que Massimo de toute façon, je savais bien que lui n'était pas du genre à ramener une fille chez lui pour la nuit. Il vint m'ouvrir en bâillant. Il était rentré de chez sa tante assez tôt pour m'accompagner au bar, il aurait pu faire les deux. C'était la première fois que je me rendais compte de ça ! L'excuse qu'il me donnait pour ne pas venir avec moi ne tenait pas debout.

Ah ? Alors il avait peut être une double vie, ce petit cachottier. Toute ma colère fut remplacée en un instant par de la curiosité. Il avait peut être une copine et qui sait, des enfants ? Et il ne voulait pas que je le sache, parce qu'avant d'être son meilleur pote, j'étais son collègue, le tueur du gang, le type qui le ferait disparaître lui et ses proches si j'en recevais les ordres.

"Qu'est-ce que tu veux ?" marmonna-t-il en me laissant entrer.

"Un verre."

"Tu as déjà eu un verre," remarqua-t-il en me reniflant tandis que je passais devant lui. Mais il referma la porte et me suivit. Arrivés à son bureau, il me tendit une flasque de whisky que je portai à mes lèvres avec un soupir de soulagement.

"J'en ai pas eu assez. Maxie n'était pas là ce soir."

"Qui ?" Il s'appuya contre son bureau et croisa les bras, en m'observant

comme si j'avais perdu la boule. Il ne pouvait pas savoir, c'est vrai.

"C'est comme ça que j'appelle la nana qui danse au bar, en infirmière, tu sais ? Je voulais la voir ce soir et elle n'était pas là. Je peux bien te le dire... C'est à elle que je pense quand je me branle, pour éviter de penser à Anna."

"Hou, tu trompes ta fiancée en pensée, c'est pas bien," répliqua Massimo en tendant la main pour attraper la flasque. Un sourire immense s'était étalé en travers de son visage. "Pourquoi tu ne veux pas penser à elle ?"

"Parce que ce n'est pas respectueux."

Il resta un moment ahuri, le goulot de la flasque entre ses lèvres, louchant dessus en essayant vainement de suivre mon raisonnement ; puis il avoua honnêtement :

"Ton fonctionnement m'échappe, Enzo. Tu as une fiancée, mais tu te branles en pensant à une deuxième nana, pour ne pas manquer de respect à la première. Mais la deuxième, ça ne lui manque pas de respect alors ? Ou c'est le genre de femme qui n'en a pas besoin ? C'est là que je suis largué. Ou alors, parfois tu te paluches en pensant à une troisième femme, pour témoigner ton respect à la deuxième ? Non, je déconne. Mais je veux dire... Encore une fois, mets-toi simplement avec la deuxième nana. Tu peux la sauter ET la respecter."

"Tu as les idées trop simples," dis-je en reprenant la flasque, malgré une légère résistance de sa part, "c'est toute cette science qui t'aplatit le cerveau."

Il éclata de rire et me regarda boire, les yeux fixés sur ma glotte qui

montait et descendait avec les gorgées de liquide. On avait l'air fin, tous les deux, à picoler au milieu de la nuit en parlant de nos fantasmes. D'ailleurs, une question me vint à l'esprit.

"Et les tiens, de fantasmes ? Hein Massi, tu n'en parles jamais."

"Peut-être parce qu'ils seraient trop effrayants pour toi."

Il me décocha un clin d'oeil, et je préférai ne pas lui poser la question. J'aimais encore mieux parler des miens ; et à ce que j'avais remarqué, ça ne le dérangeait pas de m'écouter pendant des heures, alors... Aucun scrupule à avoir. Mais il y avait quand même des jours où je me demandais ce qui se passait dans sa caboche.

"Avec Anna, mes fantasmes sont un peu effrayant," dis-je d'une voix sombre. "Je me suis trompé, elle n'est pas du tout comme je l'imaginais, et je dois avouer que ça m'excite. C'est comme si tout à coup, j'avais le droit de me laisser aller à toutes les fantaisies et tous les excès. Elle est plus forte que je ne la voyais. Je ne risque pas de la briser, tu vois ?"

"Mouais..."

Il haussa les épaules. Il n'avait jamais vraiment eu d'opinion sur Anna. C'était la fille du boss et voilà tout. Je ne pouvais pas lui en vouloir ! Ma vie aurait été infiniment plus simple si j'avais pu l'imiter, et garder la tête froide.

"Je la vois demain," dis-je soudain en me redressant. "Demain matin, je passe la chercher à la villa. Faut que je me passe la tête sous l'eau."

"Tu veux dire aujourd'hui matin, techniquement."

Je lançai une oeillade menaçante à Massimo ; il ne m'aidait pas, avec

ses précisions sans pitié.

"Tu la vois pourquoi ?" reprit-il plus doucement en me suivant à la salle de bain. "Tiens, mets ta tête sous le robinet, Chevalier de la Table Ronde."

"Hein ?"

"Oh rien, une vieille chanson."

Il se mit à fredonner tandis que je me passais la tête sous le jet froid, essayant de récupérer un minimum de ma dignité. Puis il me tapa sur l'épaule :

"Dors dans mon bureau. Ça ne sera pas la première fois. Les employés ont l'habitude. Alors ? Tu la vois pour quoi ?"

Je me redressai pour m'ébrouer, et me jetai un regard dépité dans la vitre. Je n'avais pas l'air en forme, vraiment pas. "J'ai une sale gueule."

"Mais non. Allez, raconte."

Sa main se raffermit sur mon épaule quand il me sentit chanceler légèrement, et je réalisai tout à coup que ce type, ce garagiste à moitié bourré qui souriait niaisement dans son marcel taché, allait être mon témoin. Il ne saurait pas en être autrement. Et quelque part, ça me ressemblait. Cette vie était bien la mienne. Je l'imaginais très bien, tout endimanché et toujours souriant comme un con à côté de l'autel, prêt à prononcer un discours larmoyant devant une salle pleine de bandits. Et le vieux Fiorentini qui se retournerait dans sa tombe comme un nounours dans un sèche-linge, à quelques pas de là, dans le petit cimetière de l'église...

"On va faire les courses pour le mariage. Il ne va sans doute rien se

passer, alors ne ricane pas. Elle va faire son shopping et je vais porter ses sacs, voilà toute l'étendue de l'érotisme à prévoir," dis-je amèrement. Comme je me trompais...

Chapitre 7.

Annalisa Fiorentini, dans toute sa gloire, m'attendait devant sa villa retournée par les recherches policières ; elle avait refusé de s'en éloigner, c'était son territoire et sa place était là. Elle portait toujours du noir, mais avec un médaillon doré qui lui donnait l'air d'une grande dame d'autrefois. Il me fallut un instant pour la reconnaître. On aurait dit une actrice de Hollywood au sommet de sa gloire.

Elle monta dans ma voiture et regarda la banquette arrière.

"Tiens, on te voit rarement sans Massimo, ces derniers temps. Tu l'as caché dans le coffre ?"

"Je peux me débrouiller sans lui," dis-je d'un ton neutre, en démarrant en direction des beaux quartiers et des boutiques de luxe.

"J'espère bien. Je n'aimerais pas que tu le ramènes dans notre lit."

"Tu y ramèneras bien May."

Elle eut un petit sourire qui en disait long ; et elle en resta là. Je pensais qu'elle allait se contenter, encore aujourd'hui, de faire miroiter ses charmes sous mon nez et de s'amuser de ma frustration ; mais sitôt les bras chargés d'articles à essayer, elle m'entraîna en direction des cabines, au fond de la galerie. Tout était si bourgeois ici que je me sentais mal à l'aise, comme un fauve dans un magasin de cristal et de porcelaine.

Je ne réfléchis même pas quand elle me fit entrer avec elle dans la cabine spacieuse, à peine fermée d'un rideau, et qu'elle commença à me coller ses vêtements dans les mains. Puis je réalisai qu'elle se

déshabillait. Là, dans cet endroit public, presque collée contre moi. Son parfum enivrant me montait à la tête, et ce fut pire quand elle commença à me parler de notre mariage.

"C'est un peu intimidant, d'épouser un homme qu'on connaît à peine," babillait-elle en essayant ses bijoux, torse nu face au mince miroir. Je voyais ses petits seins rebondis remuer délicatement à chacun de ses mouvements, mettant en valeur la perle ou le rubis qui venait pendre entre leurs deux globes de lait.

"Intimidant, pourquoi ? Je suis au service de ta famille depuis plus de quinze ans. J'ai presque toujours été là, aussi loin que tu te souviennes, en tout cas."

"Arrête de me rappeler notre différence d'âge," sourit-elle en me lançant un sourire désarmant par dessus son épaule, déclenchant un éclair foudroyant à travers mon érection déjà douloureuse. "Je ne me marie pas avec un âge, je me marie avec un homme. Mais tu n'es pas inquiet, toi ? Pour le sexe, par exemple."

Je me mordis la lèvre. Elle me rendait fou. Entendre ce mot dans sa bouche, ça me donnait déjà envie de la plaquer contre ce foutu miroir à lui écraser ces jolis petits seins, en la ravageant silencieusement, une main serrée sur sa bouche pour la faire taire. J'en avais les reins qui se tordaient, et je ne pouvais rien faire. Je ne voulais rien faire, en vérité.

Mais elle insistait, cruellement, impitoyablement, retournant le fer dans la plaie. Anna était une princesse, et elle avait toujours ce qu'elle voulait.

"On ne sait pas comment on va se faire du bien, tous les deux."

"Oh, moi j'en ai une petite idée," dis-je entre mes dents serrées. "Je suis un peu plus expérimenté que toi. Je peux t'en apprendre, dans ce domaine."

"Mais j'y compte bien," s'écria-t-elle, comme une petite curieuse qu'elle était. "Ce n'est pas de ça que je parle : et si on n'aime pas les mêmes choses ? Il y a des tas de façons de coucher ensemble, et mes goûts ne seront pas forcément les tiens."

Je savais que je n'aurais pas dû poser la question, juste hausser les épaules et faire semblant de ne pas m'y intéresser. Mais j'étais en feu. Elle était là, juste devant moi, si près de mes mains rugueuses qui tremblaient de ne pas pouvoir la saisir... Et elle me mettait des images terribles en tête.

"Comment ça ?"

"Eh bien... Toi, je ne sais pas ce que tu aimes, mais moi..."

Elle continuait à se déshabiller. Oh seigneur : elle était entièrement nue, belle comme une fée, exactement comme je l'avais imaginée. Elle se tourna face au miroir et à nouveau, ses seins apparurent dans le reflet. Sa main caressait son fessier immaculé.

"J'aime bien me caresser sous la douche, par exemple. Je suis très sensible. Juste l'eau sur mes zones érogènes, ça me fait tellement de bien..."

Elle mimiait le mouvement de promener une pomme de douche tout contre ses charmes secrets, et j'en avais l'eau à la bouche.

"J'aime bien quand l'eau est très chaude, et qu'elle appuie directement sur le petit trou... presque jusqu'à me brûler, jusqu'à me faire mal...

J'ai demandé à May de me donner une fessée, pour voir, mais elle n'a pas voulu. Je suis sûre que j'aimerais ça. Alors si tu veux... me pénétrer par là, je pense que ça me plairait. Mais tu n'es pas obligé. Si tu trouves que c'est mal ou que ça ne se fait pas, je ne vais pas te donner des ordres..."

Elle s'était écartée les fesses, et jouait avec son délicat anus rosé en y pressant le bout de deux doigts gracieux, massant la chair douce. J'étais totalement fasciné et je bandais comme jamais. Le sang battait à mes tempes. J'avais l'impression que j'étais à deux doigts de me transformer en taureau furieux.

"Oh, je pense que j'aimerais ça aussi," dis-je d'une voix sourde.

"Tu veux essayer maintenant ?" Elle se cambrait pour mieux me laisser voir ce qu'elle faisait, un pied rehaussé sur le banc pour ouvrir ses cuisses. "J'ai pris une capote au cas où. Tu as l'air d'en avoir très envie..."

Sa voix avait pris un timbre si séducteur que, soudain, je ne la reconnaissais plus. Elle était toujours aussi gamine, mais il y avait dans ses charmes hésitants et timides tous les feux de l'enfer, et je me sentais presque honteux de me laisser hypnotiser.

"Maintenant ?..."

"Oui. Tu peux me prendre comme ça. Je garderai ma virginité pour le mariage. Toutes les filles du pensionnat l'ont déjà fait. Enfin... sauf May, bien sûr, elle n'aime pas les hommes."

Je l'arrêtai en la saisissant solidement par le poignet. Je ne voulais pas que ça se passe comme ça. Si on se mariait, on aurait notre nuit de

noces et je voulais lui faire découvrir le sexe à cette occasion, de la manière traditionnelle.

Mais tandis que j'étais un vieil homme dans un corps d'âge mûr, elle restait une gamine d'à peine vingt ans, et elle avait une toute autre vision du sexe que moi. Dans son esprit, ce n'était pas une cérémonie sacrée, mais un jeu entre amis, à pratiquer joyeusement et sans modération, sans soucis et sans conséquences.

Et elle était déterminée à me montrer exactement ce qu'elle aimait. Je n'aurais qu'à obéir. Si je la voulais vraiment, alors je n'avais qu'à faire l'effort qui m'était réclamé. Et je commençais presque à me demander si je la voulais vraiment.

Celle que j'avais voulu était une femme imaginaire ; la réelle Anna était bien plus complexe, bien plus intéressante aussi, mais... un peu trop fantasque à mon goût. Et voilà qu'elle profitait de mon étreinte pour s'agenouiller devant moi, mutine, le regard plein de défi.

Je lui lâchai le poignet en la maudissant.

Enfin, je ne pouvais pas me détourner d'elle non plus. J'avais déjà trahi ma loyauté par deux fois, coup sur coup : en retournant mon arme contre mon boss, et en laissant mon propre frère en cellule. Massimo aurait dit, jamais deux sans trois. Drôle d'idée de penser à lui dans un moment pareil, mais tandis que la bouche d'Anna commençait à explorer mon sexe pulsant, je l'imaginais, rieur et moqueur, en train de nous regarder.

Il se serait bien marré, le salaud, en me voyait si perdu et si confus.

Mes yeux se fermèrent.

La petite langue d'Anna jouait avec mes sens, balayant de haut en bas mon membre gonflé. Elle découvrait mon goût et ma fermeté avec amusement, et elle touchait sans se gêner. Je sentis soudain ses petits doigts qui galopaient au long de ma cuisse et venaient se refermer sur mes bourses. Elle palpait, caressait, serrait un peu, tandis que sa bouche descendait de plus en plus bas en m'englobant autant que possible.

Bien sûr, elle ne pouvait pas me prendre en bouche tout entier, mais elle essayait. Et je devais me contenir pour ne pas gémir de plaisir et de honte. Je me laissais faire par cette petite femme têtue, et je courais le risque d'être exposé en public... et cette sensation d'interdit, comme toujours, était ce qui m'excitait le plus.

Mon coeur pulsait directement dans ma queue, et elle le sentait s'emballer. Elle répondait en faisant monter et descendre sa bouche de plus en plus vite. Soudain, elle me lâcha en me masturbant rapidement, le temps de se relever.

"Je veux que tu me prennes," dit-elle d'une voix empressée, en me tournant le dos, attirant mon érection contre ses fesses. "Tu sens comme c'est doux et chaud ? Tu as envie d'être en moi, toi aussi, pas vrai ? Je peux le sentir. C'est un tambour qui bat dans tes veines. Viens battre la charge dans mon corps, et marque-moi comme un vrai mari saurait le faire."

Elle me défiait sans arrêt. Eh bien, elle allait le regretter. - Pas trop, j'espérais. - Je me mis en position, en plaçant sur mon sexe la capote qu'elle m'avait collé dans la main avec autorité. J'en avais les doigts qui tremblaient, et je faillis la lâcher.

Mais nous étions allés trop loin maintenant, et j'allais céder à son caprice. Plus rien ne pouvait nous faire revenir en arrière, pas même si une vendeuse avait ouvert le rideau à ce moment pour nous demander ce qui se passait.

Mon pantalon tomba sur mes chevilles, et mes mains empoignèrent les hanches fines d'Anna. Elle était à moi. Rien qu'à moi.

Epilogue

Quand je commençai à la sodomiser, Anna eut un frémissement comme si je la déchirais en deux, et tous les éclats du soleil illuminèrent mes sens. Je ne m'arrêtais plus d'aller et venir comme si ma vie en dépendait, et pourtant je retenais mes mouvements au maximum. Il fallait la ménager. Il fallait qu'on reste à peu près silencieux. C'était tellement doux ici, tellement confidentiel... J'avais presque l'impression de la baiser dans un confessionnal.

Je m'étais trompé. Notre première fois n'avait pas à être idyllique et romantique. Au contraire, elle était parfaite ainsi, sordide, volée à la sauvette, presque publique. Elle réunissait tous les interdits : je sautais la fille de mon boss après l'avoir assassiné. Je lui mettais ma queue à un endroit auquel je n'aurais jamais dû toucher. Je désacralisais un haut lieu de mode et de culture bourgeoise, sous le nez de ses habituels occupants. Et tout ça, après avoir accompli un véritable massacre sur les ordres de cette petite terreur en herbe.

Je la ramenai contre moi pour la serrer entre mes bras. C'était la copine parfaite pour un tueur, finalement. Mais je n'avais plus le sentiment d'être un tueur, je ne demandais qu'à devenir un mari aimant et protecteur, un type bien. On s'était croisés. On se ratait, même en s'étreignant avec autant de force qu'en ce moment.

Je la serrais si fort que je l'étouffais presque, en me plantant dans son corps avec une rage grandissante, et pourtant j'avais l'impression qu'elle m'échapperait toujours. Elle ne m'aimait pas, elle avait besoin de moi mais pour les mauvaises raisons. Au pire, elle s'habituerait à

ma présence avec le temps, elle s'attacherait à moi comme à un bon chien fidèle.

Je sentais les veines de ma verge se gonfler ; j'étais serré, comprimé et poussé à bout, je me démenais de plus en plus vite et elle geignait sans pouvoir se retenir. Je lui fermai la bouche d'une main, en lui tordant un sein de l'autre. J'adorais sentir ces petits appels rauques lui échapper, et les éteindre dans le même temps. Je déployais toute ma puissance. Au moins, elle ne pourrait pas dire que je ne m'étais pas donné à fond.

J'avais tant rêvé de ce moment... Mais il n'était pas du tout ce que j'avais imaginé. C'était le versant sombre du sexe, plus érotique encore que toutes les fantaisies à l'eau de rose que je m'étais figuré, et je me demandais comment j'avais pu espérer autre chose.

Ivre de plaisir, je lui appliquai encore un bon coup de reins et elle couina désespérément contre ma main, tremblante comme une feuille. Elle allait jouir. Je lui masturbai l'entrejambe rapidement jusqu'à ce que la mouille explose contre mes doigts, et je me laissai aller à mon tour. La capote se remplit en quelques giclées rapides. Je haletais contre son épaule, les yeux fermés de toutes mes forces, les mollets chancelants. On avait fait ça debout. On était un peu cinglés. Cette fille était cinglée de se livrer à un type comme moi...

Mais elle était radieuse. Elle se tourna vers moi et, tirant une petite langue malicieuse, m'essuya les mains avec une lingette et contempla mon membre gonflé, à peine visible dans la capote pleine de sperme.

Tout à coup, je pensai à quelque chose. Cette fille était si extraordinaire, si différente de toutes les autres... Peut-être était-elle

aussi différente des autres chefs de la mafia. Et en particulier, de son père. J'avais plaidé auprès du vieil homme, à plusieurs occasions, pour qu'il me laisse prendre ma retraite après toutes ces années de bons et loyaux services.

Et il avait toujours refusé froidement, en me laissant entendre que si je ne travaillais plus pour son gang, il me considérerait comme un témoin gênant, un homme à abattre.

J'hésitai au moment d'en parler à Anna. Je sentais qu'elle était pire que son père par certains côtés, avec son rire malicieux et cet air insouciant, comme si tout ce qu'elle faisait n'avait pas d'importance. Elle pourrait m'abattre elle même, sans perdre son sourire, si le besoin s'en faisait sentir.

Tandis que je la regardais du coin de l'oeil, elle parut soudain deviner ce que j'avais en tête. Elle me fixa avec attention, remit sa robe et me déclara soudain :

"Tu seras libre, quand tu auras accompli ta mission. Epouse-moi, ramène-moi le meurtrier de mon père, et tu pourras planter des géraniums toute ta vie si ça t'amuse."

Je m'en doutais. Eh bien, je n'allais pas avoir le choix. Soit il faudrait que je trouve quelqu'un pour porter le chapeau à ma place. Soit je lui dirais la vérité. Qu'est-ce que j'avais à perdre de toute façon ? Je n'étais pas si attaché que ça à cette vie. Sinon je n'aurais pas fait un métier aussi dangereux. C'est ce que ma mère m'avait reproché.

"Très bien, boss," dis-je en ramassant les sacs, et je la raccompagnai à la caisse.

Elle paya tout rubis sur l'ongle, avec cet air fier et naïf des gamines qui dépensent leur propre fric pour la première fois. Elle était tellement mignonne... à croquer, comme on dit. Et j'avais encore la trique en feu au souvenir de sa chair délicate, refermée comme un étau sur mon érection.

Quand je raconterais ça à Massimo. Je l'avais eue, enfin. La femme que je voulais plus que tout au monde, celle pour laquelle j'avais fait les pires conneries, et elle n'était jamais qu'un joli petit cul comme les autres, bien agréable mais sans plus. Si j'avais su, j'aurais peut-être laissé le vieux en vie, ou j'aurais attendu d'avoir de meilleures raisons pour le buter. Là, c'était... Ridicule. C'était le mot que je cherchais. Je me sentais ridicule et le rire perpétuel de Massimo me semblait soudain justifié ; peut-être que depuis le début, il se payait ma tête.

Si j'avais pensé être un jour le sitcom de quelqu'un.

Anna s'arrêta sur le seuil et réfléchit. Elle avait tout, sauf la robe de mariée. Eh oui, la tenue de la parfaite petite épouse s'étendait à bien davantage. Elle se tourna vers moi et me toisa avec une sorte de méfiance blasée.

"Tu n'y connais rien en robe de mariée, toi, pas vrai ?"

"Comment tu as deviné ?" Je lui adressai une petite grimace. "Mais si je te vois dedans, je pourrai te dire si tu me plais ou pas. A priori, la réponse est oui."

Elle leva les yeux au ciel. "C'est bien ce que je craignais. Je pourrais m'habiller d'un sac à patates, de toute façon tu es là pour m'enlever mes vêtements, pas pour les admirer. Bon, il va falloir que je me débrouille toute seule."

Je terminai de ranger ses achats dans le coffre de ma voiture, et je remarquai avec une certaine mauvaise humeur : "Seule avec la fortune de papa et des vendeuses prêtes à te conseiller. Ça devrait aller, je pense."

"Mon père est mort," répliqua-t-elle sèchement. "Ce n'est pas parce que je ne montre pas mon chagrin que tu dois t'en moquer !"

Je me remis au volant, maussade. Mais j'en avais assez de me laisser traiter de haut. Dès que la route nous eut rendu une certaine intimité, je me permis de remarquer :

"Ton père attendait tes vingt ans pour te vendre au plus offrant à l'un de ses vieux potes mafieux. Je ne suis pas sûr que tu aies bien compris ce que ça représente. Souviens-toi que ta mère n'a pas pu tenir le coup plus de trois ans, à ce régime."

Elle me toisa avec agacement. Elle ne s'attendait pas à ce que je réplique, surtout après la petite prestation torride qu'elle venait de m'offrir dans les cabines d'essayage.

"Non, je ne me souviens pas. Trois ans, c'est trop jeune. J'ai grandi sans ma mère. C'est tout ce que je retiens. Si c'était tellement insupportable, comme vie, pourquoi est-ce qu'elle ne m'a pas emmenée avec elle ?"

Je me mordis les lèvres. J'imaginais tout à fait le vieux Fiorentini faire buter sa femme pour rester seul avec sa fille, petit ange malléable et future monnaie d'échange. La façon malsaine dont il avait préservé sa précieuse virginité me donnait une sale impression de lui, mais je n'osais pas me montrer trop précis. Je ne voulais pas la choquer.

"C'est pas la question. Ce que je veux dire, c'est que ton père avait de sales secrets, et je regrette que tu aies accepté de prendre sa suite."

"Tu aurais voulu hériter tout seul ? Monsieur le petit prodige aux mains sanglantes ?"

Elle était en rivalité avec moi. Les hommes du gang m'avaient choisi, et ça la vexait. Je n'en revenais pas. Elle qui avait tout, et moi qui traînais cette vie de merde comme un fardeau. J'avais envie de lui coller des claques. Mais je restai calme : elle avait perdu son père, elle lui restait attachée malgré tout, et elle voulait faire ses courses de mariage... Bon, très bien. J'allais en faire selon ses désirs. Je me concentrai sur la route. Mais je me répétais que, si elle réagissait ainsi, il n'y avait aucune chance pour qu'elle prenne l'annonce de ma culpabilité avec la moindre indulgence. Je ne serais plus qu'un traître à ses yeux... Comme je l'étais déjà aux yeux de mon frère. Je ne savais vraiment plus comment m'en sortir.

"Là !" dit-elle soudain en pointant une boutique de mariage, toute rancune évanouie. Je garai la voiture, et elle courut admirer, à la vitre, une robe sublime aux longs voiles blancs. Elle en avait les yeux brillants. Comme elle était jolie...

Pendant un instant, tous mes questionnements disparurent, et il ne resta plus que la fascination que j'éprouvais pour elle, la beauté de son corps, la clarté de ses yeux, la fierté d'avoir été choisi pour lui faire découvrir les charmes masculins... et celle de savoir qu'elle s'offrirait à moi, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Cette formule n'avait jamais sonné aussi solennellement.

Anna me prit par la main, et m'entraîna toute pimpante pour

interroger la vendeuse, qui se fit une joie de la renseigner. J'écoutais sans écouter. Est-ce que ce mariage aurait seulement lieu ? Ou est-ce qu'on jouait tous une sinistre comédie… Tous sur une scène, comme ces tréteaux criards dans le bar, tous en train de se trémousser dans le vide, comme cette mystérieuse danseuse en tenue d'infirmière. Bon sang, je devenais un philosophe. Il était temps de mettre un terme à toute cette mascarade, avant que je perde la boule pour de bon.

Analia Noir

Mafia Love

Tome 3

Découvrez comment recevoir gratuitement deux livres par mois d'Analia Noir directement dans votre boîte mail ! C'est facile, rendez-vous à la toute fin de cet ebook ;)

Elle m'a donné un ultimatum : retrouver le meurtrier de son père. D'ici là, je resterai le tueur au service de son gang. Après, je deviendrai quelque chose de plus. Son mari, et un homme honnête, libre de vivre la vie qu'il a toujours désirée, celle d'un protecteur aimant à ses côtés. Il n'y a qu'un problème.

Le meurtrier de son père, c'est moi. Je l'ai fait pour la sauver. J'ai essayé de lui expliquer qu'il n'était pas l'homme qu'elle croyait, mais rien à faire : c'est encore une gamine au coeur blessé. Elle n'écoutera pas.

Je pourrais lui mentir, bien sûr... Faire peser ma faute sur un autre. Mais est-ce que je pourrais vraiment mentir à la femme de ma vie ?

Chapitre 1.

Les choses se précisent, un peu trop vite pour moi soudain. Annalisa Fiorentini pose devant moi dans sa robe de mariée, habillée avec un soin tendre et patient par May, qui sera témoin de nos noces. J'ai insisté pour ne pas la voir avant le mariage, elle a insisté pour que je la voie, elle a gagné. Je lui passe tout, et pour une bonne raison : il y a entre nous un profond malentendu.

Il faut qu'elle apprenne la vérité. Mais moi-même, je ne suis pas certain de tout.

J'ai deux semaines avant le mariage, je vais les mettre à profit pour faire le tour de la question. Je ne veux pas m'engager dans une relation où il reste autant de zones d'ombre. Je vais me mettre sur la piste de la mère d'Anna, cette femme qui a disparu un beau jour et n'a donné que des nouvelles très froides, tous les six mois. Je vais en avoir le coeur net : est-elle encore vivante, ou ces cartes postales sont-elles la façon qu'a trouvé le vieux Fiorentini d'endormir la méfiance de sa fille ? En effet, celle ci en veut toujours à sa mère, et c'est pourquoi elle ne veut rien savoir de ce qu'elle est devenue.

Si c'est une stratégie, elle a parfaitement fonctionné. Mais je me fais peut-être des idées, et si c'est le cas, ce serait ridicule de ma part de parler de choses que je ne connais pas. Prétendre que la mère d'Anna a été assassinée sur ordre de son père, alors que ce n'est pas le cas, ce serait une sérieuse offense, qu'elle ne me pardonnerait pas.

Je remontai la piste des cartes postales. J'avais un peu peur de ce que j'allais trouver, j'avoue. Au fond, personne dans le gang n'avait jamais

eu d'informations à ce sujet.

Je me rendis donc à la poste où arrivaient les cartes, et je m'introduisis parmi les employés ; c'était le bon moment, l'anniversaire d'Annalisa approchait, et sa mère envoyait toujours une carte à cette occasion, juste une carte générique avec un petit gâteau et des bougies qui brillent, un mot rapide qui disait "bon anniversaire" sans plus, et une signature qui disait "maman". N'importe qui aurait pu envoyer une telle carte, et j'avais été glacé quand j'en avais vu la collection ; Anna les gardait un peu par dépit, pour ne pas oublier à quel point elle en voulait à sa mère pour ces années d'indifférence, peut-être pour les lui jeter au visage si elle revenait dans sa vie.

Je parvins à déterminer l'origine de la carte, qui ne portait pas d'adresse d'expéditeur, et je remontai à la source sans grande difficulté. Quand on est tueur, on apprend l'art de la traque. Aucune précaution n'avait été prise. Personne ne se doutait que quelqu'un essaierait un jour de suivre cette piste. J'arrivai à destination : une petite ville de la côte, et je me dis que j'avais peut être fait fausse route. J'allais tomber sur l'ancienne femme de Fiorentini, devenue aussi vieille et acariâtre que feu son ex-époux, avec sa petite vie, sans doute sa nouvelle petite famille, ou sa solitude de vieille dame paisible.

Bref. Elle me donnerait une claque au pire, et j'en aurais eu le coeur net. Mais il fallait que j'aille jusqu'au bout. C'était important, pour Anna.

Je voulais qu'elle garde de la mémoire de son père le souvenir le plus exact possible, sans se faire aucune illusion, et qu'elle suive ses traces

en connaissance de cause, si vraiment c'est ce qu'elle choisissait de faire. Et j'espérais toujours, contre toute attente, que j'allais pouvoir la convaincre de renoncer à cette vie de luxe et de crime.

Quand j'eus repéré l'origine exacte des envois, une adresse dans un quartier paumé de la petite ville, je rentrai à la maison. Je reviendrais demain. J'avais rendez-vous à la villa d'Anna ce soir, et il ne fallait pas qu'elle se doute de mon enquête. Elle non plus, elle n'aurait pas apprécié et elle m'aurait mis des bâtons dans les roues.

A part mon pote Massimo, j'avais l'impression de me battre avec tout le monde, en ce moment ; avec la femme de ma vie, avec mon frère que j'avais juré de protéger... Il était sorti de cellule maintenant, et il me faisait tellement la gueule de l'avoir fait attendre qu'il ne m'avait même pas envoyé de message pour me dire comment il allait.

J'avais l'impression de traîner un peu trop avec des jeunes. On ne se comprenait pas. Ils étaient trop impatients, trop sanguins, trop émotifs ; et moi trop calme et pragmatique, trop stratégique. Trop vieux jeu aussi. Enfin...

Demain, j'aurais une information importante à donner à Anna. Si sa mère était morte ou vivante.

Chapitre 2.

Je retournais toutes ces pensées dans ma tête quand je me présentai à son domicile, prêt à prétendre que j'avais enquêté toute la journée sur l'assassinat de son père, et que pour le moment je tournais un peu en rond. Au point où j'en étais, un petit mensonge ne me damnerait pas.

Mais en voyant la maison pleine de préparatifs de fête, quelque chose me dit que le temps n'était pas aux conversations de travail. Les deux jeunes filles, Anna et sa demoiselle d'honneur, à vrai dire sa petite amie du pensionnat, accrochaient des lanternes de papier et des guirlandes de fleurs en origamis un peu partout aux fenêtres.

Je les suivis des yeux quelques secondes avant d'annoncer ma présence. May sursauta en entendant ma grosse voix, et faillit tomber de son escabeau.

Anna me sourit gentiment : "Le mariage a été avancé à une date assez rapide."

Je restai comme un imbécile. Ah oui... Le mariage. Je ne me sentais pas prêt du tout, mais apparemment, ces demoiselles avaient babillé en mon absence, et se réjouissaient de tout organiser. Ça tombait très bien, je ne savais absolument pas comment on organisait un mariage. Peut être parce que je suis tueur de profession, mais mes amis ne m'avaient pas tellement invité aux leurs. Il faut croire que, quand on est tueur, comme quand on est thanatopracteur ou employé de morgue, on traîne l'odeur de la mort partout avec soi.

Elles avaient repris leur activité. J'avais l'impression d'être un gros

bourdon maladroit qui regarde s'activer deux petites abeilles pleines de grâce et d'énergie. Je m'approchai pour me rendre utile, en tenant le tabouret, par exemple.

"Je vais être très claire : le programme de la nuit de noces sera précis et sans discussion possible," reprit Anna.

"Eh bien, il ne peut pas se passer tant de choses différentes pendant une nuit de noces," dis-je avec un sourire hésitant. "Le programme se fait pour ainsi dire de lui-même."

"Pas exactement."

Elle me fixa droit dans les yeux, du haut de son piédestal. May était retournée préparer des origamis pour la série suivante. Elle faisait mine de ne pas participer à notre conversation. Mais je savais très bien que la timide apprentie bonne soeur était la raison de cette nuit de noces particulière. Si Anna me délaissait, ce serait forcément pour elle.

"Nous serons bel et bien mari et femme ?" dis-je prudemment. C'était toujours bizarre de parler de sexe avec ce petit bout de femme d'à peine vingt ans.

"Certes. Et nous aurons un rapport sexuel pour marquer le coup. Un seul, et ensuite, mon cher mari me fera la grâce de redescendre auprès de nos invités."

Elle décocha une oeillade amoureuse à May, et je compris que le reste de la nuit de noces allait se passer entre filles. Bon, très bien, j'avais fini par m'habituer à leur manière de faire ; j'aurais juste voulu être invité. Mais si Anna était intéressée par ce que j'avais à lui offrir, May en revanche n'avait aucune envie de se retrouver dans un lit avec un

homme.

"Ils ne vont pas trouver ça bizarre ?" tentai-je tout de même, par acquis de conscience.

"Tu seras officiellement le chef du gang, mon cher fiancé," dit Anna avec un rire insouciant, "tu pourras agir comme bon te semblera. Personne n'osera rien te dire, crois-moi ! Tu imagines si quelqu'un était venu faire une remarque à mon père le jour de son mariage ?"

Je fis la grimace. Je n'aimais vraiment pas l'entendre se comparer au vieux Fiorentini. Mais je me gardai bien de protester. Pour le moment c'était elle, le chef, et il fallait que je me plie à ses conditions, d'autant que je voulais la rendre heureuse.

Je les laissai donc à leurs préparatifs, radieuses comme si c'étaient leurs destinées qu'elles allaient lier devant Dieu pour l'éternité. Et je retournai à mon enquête.

Le lendemain, je me rendis donc à cette adresse d'où les cartes étaient envoyées. En tournant le bout de la rue, je me dis que ça allait être le moment de vérité... Mais pas de maison. Au numéro indiqué, il n'y avait qu'un terrain vague. Je sentis mon coeur s'arrêter de battre.

Je cherchai aux environs, mais les voisins me confirmèrent que personne n'avait jamais logé ici, même dans une roulotte. C'était une décharge publique. En revanche, j'appris une sale histoire qui courait dans le quartier. Dix ans plus tôt, on avait découvert un corps de femme enroulé de sacs poubelle, fourré dans un des gros bidons d'essence vides qui traînaient à côté d'une carcasse de voiture. Il ne restait plus qu'un squelette et quelques rares cheveux, et malgré le portrait robot établi laborieusement par la police, elle était restée

anonyme. Elle ne correspondait à aucun profil de disparition. Ce devait être une vagabonde, oubliée de tous, une femme sans histoire et sans nom.

D'ailleurs, elle pouvait être là depuis au moins dix ans.

La sympathie des gens du quartier ne faisait que mettre encore davantage en valeur la cruauté avec laquelle Fiorentini avait mené sa barque.

C'était une sale blague de sa part, de faire envoyer les cartes précisément depuis cet endroit. Je pouvais presque l'entendre ricaner dans sa tombe.

Enfin, pas forcément. Il était dans l'au delà à présent, où son ex femme l'attendait, et je souhaitais qu'elle lui fasse payer au centuple cette longue blague sinistre qu'il avait joué à leur fille pendant toutes ces années, pour ternir sa mémoire. En tout cas, je n'allais pas me gêner pour ternir la sienne. Il fallait qu'Anna sache la vérité.

Comme moi, elle en serait choquée, mais pas surprise ; elle avait une assez bonne connaissance des activités de son père pour savoir que cette mascarade morbide était dans les habitudes de la maison, et j'espérais que cela lui donnerait un électrochoc salutaire.

Il fallait qu'elle se détache de tout ça. Un jour, elle aurait mon âge et elle regretterait de ne pas l'avoir fait plus tôt, quand elle avait encore un semblant d'âme et de conscience à sauver. Je ne savais toujours pas si j'allais lui dire que j'avais abattu le vieux, ou si j'allais mettre cette faute sur le dos d'un autre ; je me rendis au garage de Massimo pour lui demander conseil.

Il aurait la tête plus claire que moi. J'avais trop de soucis en ce moment pour réfléchir comme il faut. Lui, c'était assez magique, il n'avait jamais de soucis, rien qu'il considère grave en tout cas. Je commençais à me douter qu'il cachait tout cela dans sa fameuse double vie, mais je n'allais pas enquêter sur ça en plus du reste.

J'avais besoin qu'au moins un versant de ma vie reste calme et agréable.

En arrivant à la porte, je vis que tout était ouvert, et un gros camion de déménagement chargeait avec mille précautions une voiture magnifique, rutilante, dont le garagiste avait évidemment pris un soin immense. On pouvait dire que son affaire au moins fonctionnait bien. J'étais content pour lui. Qu'au moins un de nous deux arrive où il voulait en être dans la vie... Et c'était celui qui le méritait le plus.

Parfois, quand je regardais Massimo s'occuper de ses affaires, je réalisais à quel point j'étais content de l'avoir connu. Le jour où je passerais l'arme à gauche, il serait peut-être mon seul souvenir vraiment positif, du début à la fin.

Je n'avais pas eu l'occasion de fonder une famille ; sa mère était sortie avec moi quelques temps, puis m'avait largué ; il était déjà grand, et j'avais continué à m'occuper de lui, mais plutôt comme un frère que comme un père. J'avais déjà mon petit frère à gérer et Massimo était beaucoup plus simple. Il avait presque mon âge, déjà, et il était plus raisonnable, plus original aussi, le genre de gars qu'on peut juste regarder agir.

C'était le cas en ce moment. Je le regardais comme j'aurais regardé un reportage insolite à la télé, et malgré la journée horrible que j'avais

eue, malgré le mariage frustrant qui m'attendait, je me rendis compte soudain que j'avais un sourire jusqu'aux oreilles.

Il se rendit compte tout à coup que j'étais là, et il me regarda avec un petit rire, étonné de me voir apparaître tout à coup dans son champ de vision tel Batman.

Je lui fis un petit signe et il me rejoignit, sa tâche sacrée enfin terminée. Il allait recevoir beaucoup d'argent quand cette belle bagnole serait arrivée à destination. Il était rayonnant.

"On peut discuter ?" dis-je de ma voix... disons, moins rayonnante.

"Oui, bien sûr." Il avait compris que c'était du sérieux, et me fit passer dans son bureau. De toute façon, avec un type comme moi, c'était généralement une question de vie ou de mort. Parfois, je me demandais sérieusement comment il faisait pour me supporter.

Chapitre 3.

Une fois posé dans le bureau, adossé au mur près de la fenêtre, je me sentis toujours aussi traqué ; ça n'avait rien à voir avec la compagnie du moment et l'agencement des lieux. Je me passai la main dans les cheveux et je regardai mon vieux complice, espérant qu'il allait me suggérer une solution simple, comme il savait si bien le faire parfois.

"C'est Anna," dis-je simplement.

"C'est toujours Anna," répliqua-t-il avec philosophie, en s'asseyant d'un bond sur le bord de son bureau. "Qu'est-ce qu'il y a encore cette fois ?"

"Il faut que je lui annonce... tu sais."

"Ah oui. Que tu as tué son père pour devenir le chef du gang à sa place, et te la taper. Il est possible qu'elle soit moins intéressée par la vie maritale après ça. Et tu vas sûrement te faire buter, aussi. Je préférerais que tu lui mentes."

Je hochai la tête. C'était évidemment le plus sûr. Mais...

"J'ai fait tout ça pour elle. Parce que je voulais qu'elle soit libre. Elle ne sera jamais libre si elle vit dans un mensonge."

Il croisa les bras, balançant ses pieds comme s'il se relaxait au bord d'une chute d'eau.

"Et tu as besoin qu'elle sache que c'était toi ? Il y a d'autres vérités que tu peux lui apprendre. Fais juste une entorse pour celle-là."

"Si je l'aime, je ne peux lui mentir sur rien," dis-je franchement. "Je ne suis pas entièrement sûr de l'aimer. Je l'ai fantasmée pendant des années et maintenant que je peux l'avoir, elle n'est pas du tout comme

dans mes rêves, alors je crois que je vais profiter un peu de ce mariage et ensuite, la laisser tranquille. Elle a déjà quelqu'un qui la rend heureuse, de toute façon."

"Tant que le gang l'accepte," précisa Massimo, un peu sombre.

C'est vrai que les gars pouvaient parfois être un peu cons, sur ce genre de sujets. Enfin, c'était la religion aussi. Deux filles ensemble, ça les gênerait, si ils comprenaient ce qui se passait. Mais à leurs yeux, elles étaient juste copines.

J'allais sûrement mettre Anna enceinte, et May resterait avec elle comme une gentille tante un peu entretenue, pour l'aider à s'occuper des enfants, les petits princes dont elle serait la régente. Non, personne n'y verrait que du feu. Ils avaient des oeillères trop épaisses pour ça.

"Si elles sont assez malines pour ne pas se faire surprendre au lit, ça devrait aller."

"Bon alors... Ne mets pas ta vie en danger pour une femme qui n'est pas la femme de ta vie."

J'étais soulagé de cette opinion ; une fois de plus, on était sur la même longueur d'ondes. Au moins je n'étais pas complètement taré puisqu'il arrivait aux mêmes conclusions que moi, et qu'elles ne semblaient pas le choquer.

C'est alors que je le vis s'illuminer. Un trait de génie lui était soudain venu en tête, pour me sortir de la panade.

"Approche toi."

Il se pencha à mon oreille, et chuchota sa solution. Et je dus bien

admettre que ce n'était pas une idée trop mauvaise. Ça tenait la route. Je pris mon courage à deux mains et j'appelai Anna.

"Je sais qui c'est. Mais pour le ramener devant toi et lui faire vivre la pire journée de sa vie, ça va être compliqué," dis-je dans un souffle.

Elle était déçue, bien sûr. Mais elle était surtout impatiente de savoir qui était le coupable. Alors, je lui nommai l'un des gangsters rivaux que j'avais abattus sur son ordre la semaine précédente. D'une pierre deux coups. Ça lui apprendrait à régner de manière moins sanglante : quand on fait tuer quelqu'un, on ne sait jamais quand on pourrait en avoir besoin à l'avenir. Et après une hésitation, j'ajoutai :

"J'ai découvert autre chose à son sujet. Il a travaillé pour ton père il y a une vingtaine d'années. Il a exécuté des contrats... tu vois, comme moi, avant que j'arrive. Et l'un de ces contrats..."

Je retins mon souffle. La révélation la plus dure n'arrivait pas à franchir mes lèvres. Anna garda le silence, et soudain, elle raccrocha. Elle avait compris.

Pendant quelques jours, je n'eus plus de nouvelles de sa part. Je savais ce qu'elle allait faire : elle allait en parler longuement avec May, et quand elle reparaîtrait devant nous, elle se serait composé un visage indifférent, léger et rieur, celui qui convenait à une jeune fille richissime à laquelle le monde était offert en pâture. Elle ne laisserait pas voir ses faiblesses. Mais tout au fond, elle garderait cette information bien présente dans son esprit.

Et je savais qu'elle l'aiderait à prendre les bonnes décisions, le moment venu. J'avais accompli ma mission en ce qui me concernait, et aussi en ce qui la concernait, même si nous n'avions pas les mêmes versions.

Et j'allais recevoir ma récompense. Très vite, la date du mariage approcha. Je n'avais rien à faire, que mettre les affaires qu'elle m'avait assignées, et être présent au début de la cérémonie. Madame s'était occupée de tout. Ça lui avait changé les idées, sans doute. Je me demandais à quel point ça pouvait changer sa vie, de se dire que sa mère, dont elle s'était toujours sentie abandonnée, en réalité était innocente et l'aimait sans doute ; et surtout, que son père qui l'avait tyrannisée, séquestrée dans un pensionnat, et s'apprêtait à la vendre à l'un de ses vieux collègues pour qu'elle lui serve d'esclave sexuelle toute sa vie, n'était pas le gentil dans cette histoire.

Sûrement pas un modèle à suivre, en tout cas. Elle devait se sentir mieux, d'une certaine façon. Le monde était redevenu logique et, d'une certaine façon, moral. C'est l'impression que j'eus en la revoyant, le jour venu. Ça et l'impression de me retrouver face à la plus belle femme que j'avais vue de ma vie.

Les discours furent solennels, et je me sentis peu à peu investi de la gravité de ce moment, si bien qu'à l'instant de signer mon nom auprès de celui d'Anna, ma main ne trembla pas.

La phrase fatidique retentit.

"Je vous déclare mari et femme."

Je n'en revenais pas. C'était une phrase que je n'aurais jamais cru entendre prononcer. J'avais si peu de chance avec les femmes... Et celle-ci était tellement loin de moi, à tous les niveaux ! Une jeune femme sublime à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession, riche et admirée, qui allait pouvoir faire de sa vie tout ce qu'elle voudrait...

Je regardai Massimo signer le registre à son tour, et je me dis que je devrais lui parler de tout ça plus tard. Mais quand Anna ne risquerait pas de nous écouter. J'en aurais l'occasion, après tout… puisque j'allais me faire virer de la chambre nuptiale après quelques galipettes.

Chapitre 4.

De fait, le mariage fut un moment merveilleux. Excitant à plus d'un titre. Je savais que la jeune ingénue échappée du couvent était chaude comme la braise, mais je n'aurais pas imaginé qu'elle allait me faire vivre tout un dîner de jeux érotiques, au nez et à la barbe de la mafia réunie. Elle était déchaînée. Ce jour marquait officiellement sa libération.

Il était tard, Anna avait voulu que la fête suivant la célébration se fasse au coucher du soleil. Les invités étaient pour moitié des mafieux et pour moitié des proches qui n'avaient pas idée de leurs activités.

En somme, l'ambiance du vin d'honneur était innocente, puis les ignorants se retirèrent. Les mafieux devinrent peu à peu majoritaires, et des activités plus louches se mirent en place. Anna n'était pas en reste, pour mon plus grand bonheur.

Elle n'arrêtait pas de me taquiner sous la table. La nappe nous cachait aux invités, et je frissonnais d'envie tandis qu'elle me caressait le haut des cuisses, tout en plaisantant avec sa voisine. J'avais envie de la prendre là, sur la table, devant tout le monde. J'aurais pu le faire, après tout. J'étais le chef à présent.

Sa main remonta jusqu'à mon entrejambe gonflé, et s'empara de la barre de chair centrale pour me masturber à travers mon pantalon de costume, comme si elle avait fait ça toute sa vie.

Je ne savais pas si c'était le champagne qui lui faisait de l'effet ou quoi... Je sentais la folie s'emparer de moi. Il y avait beaucoup de

musique et de rires, heureusement, des clameurs, des chansons, personne ne m'entendit gronder de désir en plaquant ma main sur celle d'Anna.

J'aurais dû la repousser pour qu'elle arrête, mais je ne voulais pas.

Au contraire, j'ouvris ma braguette et elle tira avec impatience ma queue hors de son cocon de tissu. Je poussai un soupir de soulagement : c'était merveilleux. Ses doigts fins et satinés pressaient mon érection avec envie, elle allait et venait rapidement puis s'arrêtait et me regardait avec malice, elle me poussait à bout. J'allais jouir sous cette table.

Alors que la pièce montée était apportée, une construction pharaonique, je vis Massimo sourire comme un imbécile et, à la seconde avant que ça se déclenche, je me dis : je sais ce qui va se passer. Il était trop tard pour lui dire de laisser tomber. Il arborait un air fier et donna un signal ; la musique s'arrêta sur une note triomphale, et le sommet du gâteau s'ouvrit.

Non, pitié. Pas maintenant. Anna s'immobilisa, sa main resserrée sur ma queue qui pulsait d'une chaleur sourde. J'avais envie de remuer mes hanches pour baiser son poing de toutes mes forces, je sentais l'éjaculation prête à partir, mais j'aurais été trop flagrant.

Tout le monde nous regardait, nous et ce putain de gâteau, et ce qui allait s'en échapper.

Une danseuse en sortit et commença à se trémousser. Une vraie danseuse de charme, avec une tenue affriolante qui dévoilait ses cuisses presque jusqu'à l'entrejambe, et une crinière de cheveux rouges pleine de bijoux de toutes sortes. Une vraie boule à facettes.

C'était un cadeau pour moi, et aussi pour Anna puisqu'elle aimait les femmes ; la danseuse était très déshabillée, et tous les convives éclatèrent de rire. Mais ils ne savaient pas qu'Anna pouvait éventuellement être émoustillée. Ils imaginaient qu'elle était humiliée. Et en les regardant rire, elle sentit qu'elle devait rétablir son autorité.

"Virez-moi ça," dit-elle en claquant des doigts, désignant la femme. Je sentais l'ambiance de la fête se dégrader ; et j'avais vraiment besoin qu'on quitte les lieux, pour poursuivre notre rapport dans des conditions plus agréables. Je décidai de réagir.

"C'est moi le chef maintenant, non ?" dis-je en lui souriant largement. "C'est ce que tu avais dit. Je trouve qu'on peut leur laisser ça, et nous, on va se retirer."

Je lui mordillai le lobe de l'oreille, dans un geste de familiarité comme je ne m'en étais pas permis jusque là ; et elle me regarda d'un air de doute, tandis que je remballais mon engin dans mon pantalon avec effort, prêt à me lever.

"Tu as eu ce que tu voulais, tu crois que tu es le maître maintenant ?" demanda-t-elle d'une voix à peine audible, en me foudroyant du regard. "Je voudrais juste que tu honores ta part du contrat. Après ça, j'honorerai la mienne," dis-je en montrant May.

Mon argument était un peu sournois, voire cruel, mais pragmatique comme toujours : son innocente copine était dans un repaire de grands méchants loups, autant qu'ils aient la danseuse en pâture en notre absence. "Tu ne vas pas la laisser seule dans cette pièce pleine de messieurs mal intentionnés, ce ne serait pas gentil. Il vaut mieux que leur attention reste focalisée sur madame."

Je désignai la danseuse en lui envoyant un baiser. Elle, ça ne la dérangeait pas du tout de se faire siffler par toute la joyeuse assistance, au contraire.

Anna m'observait avec étonnement. Elle m'avait toujours vu obéissant et dévoué, et je ne l'intéressais clairement pas dans cet état d'esprit. Mais cette nouvelle attitude que je montrais à présent, libre et malicieux, aurait pu lui offrir une certaine complicité, un répondant dont elle avait besoin pour s'attacher à moi.

"Bien, allons-y. Je ne tiens pas à ce que tu me montres davantage d'insolence devant tout le monde, ce serait indécent," dit-elle en se levant.

Mais quelque chose me disait qu'elle allait se montrer particulièrement indécente quand nous serions à l'abri des regards.

Notre suite nuptiale se trouvait juste à l'étage de la salle où était célébrée la fête, une grande salle d'hôtel que nous avions réservée pour la soirée. Nous avions aussi loué tout un étage de chambres magnifiques, pour nous mêmes et nos invités de marque ; sur le moment, j'avais trouvé cette dépense un peu extrême, mais maintenant, je devais bien admettre que c'était pratique.

Je la regardais marcher devant moi en se déhanchant dans cette robe de princesse, et j'avais du mal à contrôler mes instincts.

A moi... peut-être juste pour une heure, peut-être même moins. Mais elle allait être à moi, toute entière. Enfin. Elle pour qui j'avais mis en marche tout ce plan destructeur, au péril de ma vie et de tout le gang.

En ce moment, je ne pensais plus à ma dispute avec mon frère, aux

meurtres que j'avais commis, ou aux conneries de Massimo. Tout prenait sens et tout semblait utile. Mes doutes s'étaient envolés, mon cerveau trop tourmenté s'était mis en pause, et mon corps prenait la relève. Juste ce dont j'avais besoin. Dans l'ascenseur, je la saisis pour la mettre à genoux devant moi et lui prendre la bouche avec force, puis elle m'entraîna dans la chambre sans un mot.

Pas le temps de se déshabiller. Je lui arracherais ses vêtements, et les miens, directement sur nos corps soudés, quand on se serait greffés l'un dans l'autre comme deux pièces de puzzle qui se retrouvent après une longue séparation.

Je m'agenouillai directement sur le tapis en rouvrant ma braguette, assis sur mes talons comme un bon soumis. Elle retroussa ses jupons de mousseline immaculée, m'enfourcha en jetant sa petite culotte bordée de perles, et se jucha sur mon membre puissant. Elle mouillait comme une chienne en chaleur. Le dîner avait été un long préliminaire pour elle aussi. Son petit conduit étroit, vierge et désireux, enveloppa tout à coup mon gland. C'était une sensation incomparable, mais... c'était un peu étrange. Pendant une seconde, je me sentis à nouveau comme un imposteur, quelqu'un qui ne devrait pas être ici.

Je me laissai aller, appuyé en arrière d'une main, l'autre arrimée à la taille fine de la jeune femme qui s'empalait lentement, en couinant dans l'assouvissement brutal de sa défloration. Elle échappait à ce cocon de pureté artificielle où on l'avait enfermée toute sa vie, elle se déhanchait comme pour nager vers une île au trésor.

Son visage déformé par le plaisir me surplomba soudain de sa beauté

ivre, ses cheveux défaits tombèrent comme un rideau autour de nos deux visages, et elle m'embrassa intensément, en murmurant d'une voix brisée : "Merci, Enzo. Merci pour tout. Tu m'aimais vraiment. Tu m'as tout donné... Pardon de ne pas t'aimer en retour."

"C'est pas grave," dis-je d'un ton rauque et haché, en commençant à répondre à ses coups de bassin.

Et je me sentis réconcilié avec ce qui m'arrivait. Oui, j'allais la prendre encore et encore, chaque fois qu'elle m'en donnerait le signal, j'allais la mettre enceinte, j'allais lui prêter mon nom pour qu'elle s'impose à ce gang de machos, j'allais la rendre heureuse. J'allais lui offrir exactement la vie dont elle avait rêvé. Elle ne m'aimait pas, mais j'allais faire ça pour elle.

Elle ressentirait au moins pour moi cet attachement tendre et reconnaissant qui brillait dans ses beaux yeux en ce moment, alors que son corps dansait sur le mien, faisant coulisser mon membre dur dans ses profondeurs brûlantes. C'était la seule plénitude à laquelle je pouvais aspirer, eh bien j'en profiterais jusqu'à la lie.

Elle était à cheval sur moi, souple et agitée de mouvements vifs. Ses hanches reposaient directement sur les miennes et j'étais enfoncé totalement dans son corps mince. Je me demandais comment elle faisait pour prendre tout ça en elle, j'avais l'impression de la déchirer. Mais c'était une cérémonie, un rituel autant qu'une union charnelle. Elle me chevauchait vers la victoire, peu importait que ce soit confortable ou non.

Soudain, elle s'inclina en arrière, son visage se renversa dans une grimace involontaire, et je crus que je lui avait fait mal. Mais c'était le

plaisir qui la submergeait, trop fort pour ses sens, et crispait chacun de ses muscles, comme un impact violent auquel elle n'était pas préparée. Elle geignit et soupira, ses mouvements plus lents, savourant ce moment de jouissance interminable, et je posai la main sur son sexe pour la stimuler encore davantage.

C'était un si beau spectacle que je me laissai happer dans ce moment. Mon érection fit un bond et se durcit, heurtant les parois de son corps en déversant un flot de semence. Je poussai un cri sourd, en m'accrochant des deux mains à ses hanches pour la plaquer contre moi. Je ne m'arrêtais plus d'éjaculer dans son corps. C'était trop bon... C'était le moment que j'attendais depuis notre rencontre, deux ans plus tôt.

Tout mon corps se tendait vers le sien, comme celui d'un nageur qui atteint la ligne d'arrivée. Puis je me détendis en même temps qu'elle, et dans un mouvement qui me toucha, elle se blottit dans mes bras, sans me laisser me retirer. Peu à peu, mon sexe reprit de lui-même ses dimensions habituelles, et sortit d'elle lentement, trempé de nos sucs mêlés.

"C'était parfait," dit-elle en reprenant son air de petite princesse. Elle se releva, chancelante, et alla s'effondrer dans le lit. Je sentais que j'avais fait mon job. Il fallait que je la laisse, maintenant. Je rajustai mes vêtements. J'avais des vertiges, j'étais épuisé. Mais ça allait. Tout était consommé, comme on dit à la messe.

Alors que je quittais la chambre, je croisai May, toujours délicate et furtive comme une ombre, qui s'y glissait en échangeant avec moi un petit sourire coupable.

"Amusez-vous bien, les filles," dis-je en disparaissant. Sans rancune.

Chapitre 5.

Comme prévu, j'allai retrouver mon témoin, qui s'était posé au bar de l'hôtel. Je le trouvai à moitié déguisé avec des accessoires prêtés par la danseuse, qui picolait à côté de lui. Il me la présenta comme une copine à lui, Rosa Zucker.

"Ne mets pas ça," dis-je en décrochant la tiare posée de travers sur ses cheveux chaotiques. "Tu as l'air de... je ne sais pas quoi."

Il éclata de rire et me l'accrocha sur le crâne. "Ne sois pas jaloux. Alors, c'était comment ?"

"Hé, rends-moi ma tiare," protesta la fameuse Rosa en tendant la main. J'aperçus une légère pilosité qui apparaissait sur son bras quelque peu osseux, ainsi que sur sa mâchoire abondamment maquillée. Sa voix aussi était un peu inattendue.

Je réalisai soudain que cet idiot de Massimo nous avait ramené une drag queen.

Je la toisai d'un oeil incrédule ; elle n'avait pas l'air de se rendre compte que les gars du gang allaient la tabasser si ils s'en rendaient compte. Elle était saoule, elle ne pouvait pas réfléchir, la pauvre. Mais Massimo aurait dû la prévenir !

"Faut qu'elle parte," dis-je à voix basse à mon témoin vautré sur le bar. "Ho, tu m'entends ? On court à la catastrophe, là. Tu sais où elle habite ?"

"Hein ? Tu veux la raccompagner pour un gros câlin ?" gloussa Massimo.

"Je ne plaisante pas. Les gars vont la démolir si ils comprennent. Allez, dis-lui de filer. Je lui donne son pourboire si c'est ça qu'elle attend."

Massimo se redressa à moitié, me regarda avec un air de réfléchir profondément, puis hocha la tête, un peu dégrisé par le sérieux de mon expression. Je soupirai de soulagement en le voyant discuter à voix basse avec l'artiste. La catastrophe que j'avais entrevue allait être évitée de justesse, si elle quittait les lieux sans se faire remarquer. Surtout que les gars l'avaient acclamée et draguée pendant tout son numéro. Si ils réalisaient qu'ils avaient été floués sur la marchandise, j'en connaissais deux ou trois qui étaient fichus de tomber dans une colère noire.

Massimo et moi quittâmes le bar avec elle pour l'escorter jusqu'à la sortie, pour nous assurer qu'elle monte dans un taxi et quitte le périmètre sans accrocs. Je m'adossai au mur, les yeux fermés, un peu épuisé. L'épaule de Massimo s'appuya contre la mienne, et il resta là un moment sans rien dire, ahuri, laissant l'air frais chasser l'influence de l'alcool.

J'étais marié. Bon Dieu, si j'avais cru que ça m'arriverait un jour. Et pourtant, ça ne changeait rien, j'étais toujours en vadrouille, sous les étoiles, mon vieux pote à mes côtés, et avec cette sale impression de ne pas vraiment avoir un toit bien à moi quelque part dans cette ville.

"Faut que je t'explique quelque chose," dit soudain Massimo.

"A propos de cette Rosa ?" J'appréhendais un peu ce qu'il allait me dire. Il hocha la tête d'un air coupable, et je lui tapotai l'épaule, cherchant à me montrer rassurant.

"Tu as toujours été un gars bizarre. Un peu plus ou un peu moins...

Fais juste attention que les autres ne le sachent pas, c'est tout. On ne peut pas leur faire confiance. Mais moi, je ne vais pas t'en vouloir pour ça. On a les copines qu'on peut. Tu vois la mienne," dis-je en faisant la moue, indiquant d'un signe du pouce les étages au dessus de nous.

Il se tut un long moment à nouveau. Il ne regardait pas l'hôtel, mais les étoiles. Je me dis qu'il avait laissé tomber sa grande explication à coeur ouvert. Mais il revint à la charge au bout de quelques minutes, en me donnant un coup de coude.

"C'est pas ma copine. C'est juste UNE copine."

"Je te dis que dans tous les cas, c'est pas grave."

"Non mais... Laisse moi finir, Enzo," s'énerva-t-il un peu. "C'est déjà assez difficile comme ça ! Tu sais, cette danseuse du bar, celle qui vient tous les lundis et que tu n'arrives pas à croiser..."

Je préférais me taire cette fois, le laissant terminer. Quoi, il allait me dire qu'elle aussi était un mec ? Au fond je m'en fichais. Je ne la connaissais même pas. Il me fixa de côté, l'air penaud, comme s'il s'attendait à ce que je le cogne.

"C'est moi," dit-il finalement. "Quand je dis que je vais passer la soirée avec ma vieille tante, ben... c'est de Rosa que je parle. C'est mon instructrice de danse. C'est une sorte de vieille tante, enfin, pour rire quoi... Tu m'en veux ?"

Je restai le regard dans le vide, la bouche ouverte, incapable de parler. Alors ça, c'était la meilleure. Mais maintenant qu'il le disait, je pouvais l'imaginer. Il était beau gosse et avait encore un peu ses joues de Léonardo di Caprio de quand il était tout jeune.

Avec un peu de maquillage, et une tenue appropriée, et un déhanché suggestif...

"Mais les nichons ?"

C'est tout ce que j'avais trouvé à dire. Je n'étais pas fier de moi, mais bon, avec des déclarations pareilles, il ne devait pas s'attendre à des débordements de lyrisme.

"C'est des faux. Ça s'achète. Ça se colle," expliqua-t-il maladroitement en mimant le geste. Je le regardai faire une seconde, puis j'éclatai de rire malgré moi et après une seconde d'hésitation, il suivit, soulagé de constater que je ne m'énervais pas.

"Du coup, c'est quoi, une sorte de hobby ?" dis-je en m'essuyant les yeux, dès que j'arrivai à me calmer. "Comme du théâtre ou..."

"C'est un peu plus que ça. Je ne me serais pas brouillé avec ma mère pour un bête hobby. En fait, j'aimerais bien vivre comme ça tout le temps, mais j'ai jamais osé," avoua-t-il, l'air triste tout à coup. "Je me suis toujours dit que tu ne voudrais plus me parler."

"T'es un peu con," dis-je en lui donnant une tape derrière la tête. "Allez, on retourne au bar ? Il commence à faire froid ici."

J'estimais que le sujet était clos, mais alors que j'allais repasser la porte à tambour de l'hôtel, je sentis une main me retenir par le bras. Massimo me fixait, en attente, l'air de dire que je n'avais pas compris l'étendue du problème. Honnêtement, je crois que j'avais compris, mais mon cerveau restait un peu en retard sur la bataille en cours. J'allais avoir besoin de temps pour digérer tout ça. Le fait que je venais de passer le mois le plus épuisant de ma vie n'aidait pas.

"Tu veux bien m'appeler Maxie, quand on n'est que tous les deux ? Et... me parler au féminin ? Juste pour voir comment je me sens quand quelqu'un fait ça."

"Eh ben, demande à ta Rosa," marmonnai-je en regardant sa main serrée sur mon poignet.

"Mais pour elle, c'est juste un hobby. Elle ne comprend pas à quel point c'est important pour moi. Le reste de la semaine, elle s'appelle Alfred Stanner et elle s'en fout. Moi, j'ai envie d'essayer, et si tu veux bien faire ça pour moi..."

Il avait l'air suppliant, mais je songeai soudain que sa mère m'aurait tué, si elle avait su que je lui passais un caprice pareil, surtout dans un gang comme le nôtre.

Je fronçai les sourcils et me dégageai brutalement. Soudain, je n'avais plus vraiment envie de rester ici. Je repartis en direction de ma voiture, les mains dans les poches.

J'avais l'impression que j'allais maintenant me brouiller avec la dernière personne du coin avec qui je m'entendais bien. Je montai dans la voiture, mais je restai assis là, sans démarrer.

Ça n'aurait pas dû se passer comme ça. J'aurais dû passer la nuit avec ma jeune femme, à lui faire découvrir le sexe sous toutes les coutures. J'aurais dû me séparer de mon pote en lui disant merci d'avoir été mon témoin.

Mon frère aurait dû être là. Ma mère aurait dû être là. Le père d'Anna aurait dû être là. Bon sang, j'en avais vraiment marre d'être un tueur.

Chapitre 6.

La portière de la voiture finit par s'ouvrir, du côté passager. J'aperçus du coin de l'oeil la silhouette gauche de Massimo qui se laissait tomber sur le siège voisin du mien. Il détacha sa cravate, puis son col, me regarda du coin de l'oeil... Je m'en voulais, je lui en voulais, j'en voulais au monde entier. Je ne savais pas quoi faire. Du coup, je regardais fixement devant moi, les mains serrées sur le volant, comme si j'étais occupé à conduire.

"Enzo... Ne me fais pas la gueule. Je voulais être franche avec toi, c'est tout. Y a longtemps que je me motivais pour t'en parler."

Je sursautai presque.

"Eh ben vu ce qui se passe en ce moment dans ma vie, tu aurais pu te passer d'être franc ! Et puis ne dis pas franche ! Ça fait bizarre ! Les autres vont t'entendre, et on va se faire buter !"

Il éclata de rire tout à coup, un rire léger. Je m'attendais à ce qu'il me chante la chanson de la reine des neiges d'une seconde à l'autre. Libérée, délivrée... Eh ben, pas moi. Donc j'aurais apprécié qu'il ne se moque pas trop, y compris en exhibant sa propre bonne humeur.

"Enzo, c'est toi qui gueules. On est dans ta voiture. Personne ne risque de nous entendre, si tu n'attires pas l'attention."

Je lui jetai une oeillade menaçante, et il se ratatina dans son siège.

"Ah ouais, ça va être ma faute ?"

J'étais prêt à exploser. Tout me revenait en tête à la fois. Les espoirs que j'avais envers Anna, et qui avaient été brisés les uns après les

autres. Les buts que je m'étais fixés et qui s'étaient effondrés sous mes yeux, sans que je puisse rien faire. Ma mère qui me disait de veiller sur mon frère, et qui ne recommandait rien à mon frère, vis à vis de moi. C'était toujours à moi de porter tout le monde, et quand tout le monde tournait mal, invariablement, c'était à moi de porter la faute. Non ! Je ne voulais pas que ça recommence. Pas avec Massimo.

"Pourquoi tu me fais ça à moi ? J'ai pas assez de problèmes comme ça ?"

Il semblait s'être replié sur lui même pour prendre le moins de place possible, mais il répliqua tout de même, d'une voix à peine audible :

"Je ne te fais rien. Je fais des choses pour moi. Tu restes avec moi ou non. Ça ne changera rien, je le ferai de toute façon."

Je devinais maintenant que son rire avait été un rire nerveux, pour tenter de détendre l'atmosphère, et ça n'avait pas très bien fonctionné. Maintenant, il craquait. Chacun son tour, je suppose. Il se mit à parler à toute vitesse, sans prendre le temps de respirer :

"Toi, tu es toujours en train de me raconter tes histoires. Tu as toujours des soucis, des problèmes, des gens qui t'ont traité comme de la merde, des choses qui ne vont pas. Je t'écoute et je ne me plains jamais. Il y a des années que j'ai ces idées en tête, et je ne t'en avais jamais parlé. Et là, pour une fois que je le fais... Monsieur n'est pas prêt. Eh bien, je vais te dire, tu n'aurais jamais été prêt de toute façon. Tu as toujours trop de soucis pour penser à moi !"

"C'est pas vrai. Je me suis souvent demandé si tu avais une double vie. Au moins maintenant, je sais."

Il continua d'un ton morne, en laissant retomber ses mains sur ses genoux :

"Je suis la seule personne qui a été cool avec toi. Tu m'as confié les trucs les plus personnels, tu m'as raconté tes rêves. Je te connais mieux que personne, et tout ce que je connais me fait rire. J'ai pas dit que tu me faisais marrer : j'ai dit que tu me faisais rire."

Il se tut.

Elle se tut.

Bon Dieu, je n'y arriverais jamais. Ma cervelle était déjà en train de faire des noeuds avant cette nouvelle. Alors maintenant... Mais je sentais que c'était de ma responsabilité. Ça, ça me concernait, davantage que toutes ces histoires de gang, de hiérarchie, de vendettas et autres conneries. Anna pouvait aller se faire voir, mais Massimo, je ne pouvais pas le laisser tomber.

La laisser tomber.

"Ecoute. Je vais avoir besoin de temps. On est ok là dessus? Tu ne peux pas me demander d'être au top tout de suite. Je ne connaisrien à ces trucs, il faut que je me renseigne, que je te pose des questions... et puis, ben, je vais dire des conneries ! De temps en temps, ça va m'échapper, tu vois ? J'ai pris mes habitudes..."

Il fondit en larmes d'un seul coup, et se jeta dans mes bras. Je le rattrapai maladroitement.

"Alors tu veux bien ?" dit-il en balbutiant. Je lui tapotai le dos, gêné :

"Oui, je vais essayer. Tu as raison, je te dois bien ça, et de toute façon je veux savoir ce qui t'arrive, maintenant que tu t'engages dans une

aventure pareille."

"Je te promets de ne plus te brusquer," dit-il en se reculant, s'essuyant le nez.

Je lui tendis un kleenex.

"Tiens, une grande dame ne se mouche pas dans sa manche, figure-toi."

Son sourire illumina son visage. C'était pour déconner, mais je me doutais que ça lui faisait plaisir ; allons, ça ne serait pas trop difficile, cette histoire. Il fallait juste s'assurer que le gang ne l'apprenne jamais. Sinon, on serait des hommes à abattre, Massimo et moi. Enfin... des gens à abattre. Bref, je me comprends.

"On en parle à Anna ?"

"Non."

L'envie de tout partager avec Anna m'avait franchement passé. Je préférais de loin ne prendre aucun risque. Mon mariage avec elle durerait ce qu'il durerait... Sans doute pas longtemps. Elle aurait autre chose à penser, et désormais, moi aussi.

Epilogue

Finalement, mon mariage avait duré trois ans. Ou plutôt, trois ans avaient passé depuis la cérémonie ; on n'avait pas vraiment divorcé, j'étais simplement parti vivre ailleurs, au bout d'un an et demi, et May m'avait définitivement remplacé dans le lit conjugal.

Je leur souhaitais beaucoup de bonheur. Je ne savais pas ce qui leur arrivait depuis le temps, mais comme on dit, pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

Maxie et moi, on tenait son garage ensemble. Un nouveau garage, sur la côte. On l'avait ouvert pour repartir du bon pied, loin du gang et de toutes ces conneries. Ça me faisait du bien, le travail manuel. J'arrivais enfin à dormir sans repenser à tous ces pauvres diables que j'avais tenu au bout du canon de mon arme.

Il faut dire que je me fatiguais beaucoup au cours de la journée. Et Maxie ne me laissait pas me morfondre une seconde.

C'était beaucoup plus facile de l'appeler "elle" maintenant. C'était une vraie métamorphose. Elle avait commencé dès qu'on était arrivés à se parler franchement, et depuis, ça n'avait fait que s'accentuer. Je ne savais pas très bien comment décrire ça, c'était au delà du maquillage et de la comédie de princesse évanescente, qui de toute façon n'était pas utile pour faire tourner un garage. C'était juste quelque chose dans le regard, dans le sourire, une façon d'accentuer les phrases, mais bref, Maxie avait osé montrer le bout de son nez.

Massimo n'était plus qu'un souvenir. C'était lui qui avait l'air d'une

comédie, un moment bizarre de notre passé en commun. Je n'arrivais pas à croire que j'avais assisté à ça pendant toutes ses années sans me douter que ce n'était qu'une façade.

Un matin, je regardais le journal quand je remarquai une image connue.

C'était Anna. Mais elle n'avait pas l'air dans son assiette. Je me tournai vers Maxie, qui avait le nez dans ses céréales et mangeait bruyamment, comme tous les matins. Ses yeux se levèrent vers moi, interrogateurs, et je lui montrai les titres.

"Oh, merde."

May avait été enlevée.

La police hésitait entre deux pistes : sa famille qui avait voulu la replacer dans un environnement religieux un peu plus clos, ou des ravisseurs motivés par l'argent, qui allaient demander une rançon. La piste d'une disparition volontaire était écartée, celle d'une mauvaise rencontre due au hasard aussi : May était très protégée, dans sa vie de tous les jours. Anna avait mis toutes les chances de son côté pour que son amie ne lui soit jamais prise, du moins c'est ce qu'elle croyait.

Et soudain, elle en était privée. Si elle avait encore besoin d'une preuve pour constater que les eaux troubles où elle naviguait étaient néfastes pour la santé, maintenant elle l'avait. J'espérais franchement que cette fois, ce serait suffisant pour lui faire changer avis.

Mais je n'allais pas rester sans rien faire.

"On va aller l'aider, hein ?" demanda Maxie avec résignation, en reculant sa chaise pour se lever de table. Je hochai la tête et je lui

décochai un sourire :

"Tu me connais trop bien."

Elle prit ses seins, désormais bien réels, dans ses mains, et les remua en éclatant de rire :

"Je ne te suffis plus, c'est ça ?"

Son humour était resté au même niveau, malheureusement. Il y avait bien des choses qui ne changeaient jamais. Je lui lançai à distance un coup de torchon qui claqua dans l'air.

"Va t'habiller, au lieu de dire des conneries. On a de la route à faire."

"Je peux y aller en femme ?"

Cette fois, il y avait une note anxieuse dans sa voix. Je la dévisageai avec intensité, détaillant sa voix claire, ses yeux aux longs cils rehaussés d'une pointe de crayon, ses sourcils épilés, son nez refait, sa bouche pulpeuse – ouais, on peut dire que Maxie y avait mis le paquet, elle était devenue une vraie folle de shopping esthétique pendant quelques mois ; elle s'était calmée depuis, et j'en étais soulagé. Je n'avais pas quitté une jeune de vingt ans pour cohabiter avec une ado dans un corps de grande perche rigolarde.

Mais bref. Mon verdict tomba rapidement.

"Ouais. Ils sont trop cons pour te reconnaître. Et de toute façon, je veux t'avoir avec moi. Si je te disais de te remettre en gars, tu ne viendrais pas, alors..."

Elle imita ma voix et rétorqua du tac au tac : "Tu me connais trop bien."

Quelques minutes plus tard, nous étions dans la voiture, notre CD

préféré dans le lecteur. Direction la ville de nos origines, pour de nouvelles aventures. Au fond, j'avais hâte de revoir Anna, et le petit. Je l'avais à peine connu, mais quand elle m'écrivait, ou m'envoyait des photos de lui, elle m'assurait qu'il avait mes yeux.

Ma mère aurait été fière.

Fin

Découvrez dans les prochaines pages une autre romance de Analia Noir….

Analia Noir

Porter L'enfant du Milliardaire

Tome 1

Découvrez comment recevoir gratuitement deux livres par mois d'Analia Noir directement dans votre boîte mail ! C'est facile, rendez-vous à la toute fin de cet ebook ;)

C'est l'homme dont j'ai toujours rêvé. Et celui qui m'est le plus interdit. Nous n'avions passé qu'une nuit ensemble. Mais jamais je ne pourrais être avec Edward Antoni.

Je lui ai offert ma virginité de jeune fille à 19 ans, mais cela ne pourrait jamais lui suffire. Je ne suis qu'une jeune serveuse timide, et lui est un riche héritier, un homme d'affaires de la jet set.

Et pourtant, nos chemins se recroisent, encore.

Je suis bien trop jeune pour lui, mais j'ai trop envie de lui. Une erreur en entraîne une autre, et maintenant, je suis toute à lui. Corps et âme.

Et lorsque j'ai su que je portais son enfant, j'ai compris que les ennuis ne faisaient que commencer...

Chapitre 1

Dahlia

Le Sugar & Joy, un club privé du centre de Miami, était un repaire de rappeurs et de starlettes en manque de reconnaissance ; ils arrivaient dans des bolides étincelants qui prouvaient la beauté et l'intelligence de leurs héritages familiaux, et ils venaient se trémousser sur la piste au retour de South Beach, bronzés à la perfection, parfumés par le sel et le sable chaud.

C'étaient des fêtards sans complexes, de ceux qui avaient un yacht, et qui passaient l'été dans les Antilles en chemise ouverte sur leur chaîne en or et leur slip de bain trop coloré. L'hiver à Ibiza, en écoutant les DJ les plus célèbres et en collectionnant les rencontres de célébrités intoxiquées.

Autant dire qu'on ne pouvait pas proposer à une clientèle aussi capricieuse un simple bar avec piste de danse ; des suites à deux mille dollars la nuit les attendaient dans les étages. Une piscine intérieure aux eaux éternellement limpides leur tendait les bras au milieu de la salle principale, et les people n'étaient pas absents, ce qui permettait de les croiser en toute sympathie dans ce « petit espace intime. »

C'était un peu le thème général du club : partout, des activités aussi sportives que festives étaient proposées à la clientèle résolument jeune. Mais une gigantesque mezzanine régnait sur les hauteurs les plus recherchées, et là, des tables tranquilles derrière des barrières dorées permettaient aux plus privilégiés de regarder les autres s'amuser, sans lever le petit doigt.

Les tables, c'était la partie la plus haut de gamme dans cet établissement. Les pourboires dans cette zone pouvaient aisément me payer une petite voiture, mais pas question de faire des bêtises avec cet argent : pour vivre dans ce quartier et être sur le pied de guerre jour et nuit, disponible pour la clientèle, j'avais intérêt à mettre mon argent de côté.

Le jour où j'ai rencontré ce petit groupe d'habitués, où j'allais faire la connaissance d'Edward, j'étais de service en salle depuis quelques mois et Sid commençait à penser que j'étais capable de monter en grade ; je l'entendis m'appeler et je me précipitai, juchée sur les hauts talons que j'avais appris à porter en arrivant ici.

Je me disais déjà que j'allais devoir effectuer une mission compliquée.

Sidonny, qui me supervisait depuis que j'avais été engagée à l'essai, était non-binaire – au masculin un jour, au féminin le lendemain, avec la tenue correspondante pour aider son entourage à s'y retrouver – et son rôle spécifique au Sugar était de prendre de soin des clients qui avaient un profil comparable, pour leur assurer un « safe space », où leurs exigences particulières seraient respectées à la lettre par le personnel. Je craignais donc de me retrouver face à un tel public, et de commettre un grave impair.

Je n'étais pas très instruite, je sortais à peine d'une formation en hôtellerie, et quoique prestigieuse, elle ne me préparait pas à tout ce que je pouvais rencontrer sur le terrain.

« T'en fais pas, » dit Sid en me voyant pâlir, « tu vas avoir affaire à une tablée de beaufs tout ce qu'il y a de plus classiques. Aucune précaution à prendre… sauf éviter les mains baladeuses. Enfin, à

moins que ce soit ton truc. »

Oh, mais je devrais peut-être vous en dire davantage sur la personne que je suis, et le parcours qui m'a amenée à travailler dans ce bar...

Mon rêve serait d'ouvrir une petite auberge familiale loin de Miami. Pas juste dans la campagne… à vrai dire, je n'aime pas tellement la Floride et ses excès. Je ne suis pas née ici. J'y ai été adoptée, mais je viens de La Nouvelle Orléans. C'est en Louisiane que j'aimerais finir mes jours, au rythme du grand fleuve qui a bercé mon enfance, dans un petit établissement paisible que j'aurais fondé et que je tiendrais avec les miens, sans stress et sans pression.

Juste le plaisir de veiller sur une petite clientèle choisie, et d'en prendre soin, tout en prenant soin de nous. Un petit voisinage charmant, modeste mais chaleureux, un quartier pittoresque, des bals de temps en temps, un peu de tourisme peut-être pour mettre de la couleur… et rien de plus.

Ce n'est qu'un rêve pour le moment, bien sûr. Mais je mets réellement tout mon argent de côté pour me le permettre un jour. Ce que je gagne ici aura bien plus de valeur là-bas. La vie n'y sera pas chère, dans mon petit paradis, quand je le trouverai.

Ce n'est pas ma famille d'accueil qui pourra m'aider là-dedans : je me suis mise d'accord avec eux à quatorze ans, ils me soutenaient dans ma formation en hôtellerie et restauration, et ensuite je ne leur demandais plus rien. Ils ont beaucoup investi dans mon succès et maintenant je ne veux plus leur réclamer un centime. C'est une question de fierté pour moi.

Et puis, ce sont de braves gens qui ne roulent pas sur l'or ; tous deux

sont pasteurs dans la banlieue de Miami, ils ont leurs œuvres de charité à alimenter, leurs autres enfants adoptifs… Maintenant que je suis adulte, je refuse d'être un poids pour eux.

Même si ils sont officiellement mes parents, même si j'ai changé de nom et de prénom en arrivant chez eux, pour laisser définitivement le passé derrière moi, je préfère ne compter que sur moi-même désormais. Je suis plus à l'aise avec ça.

D'ailleurs, maintenant que j'y pense, si je n'avais pas changé de nom, jamais on ne m'aurait engagée dans un bar aussi chic que le Sugar. Il aurait suffi d'une petite recherche sur internet pour découvrir pourquoi j'avais échoué dans une nouvelle famille : je suis la seule rescapée d'une grosse affaire criminelle qui a fait les titres des journaux il y a dix ans, et ce genre de réputation n'est pas bon pour attirer la clientèle.

La clientèle convenable, en tout cas.

Moi non plus, je ne voulais pas porter malheur partout où j'irais. C'était un peu superstitieux, mais je me disais que les gens qui prononceraient mon ancien nom ne seraient pas à l'abri de cette ombre qui a plané sur nous. Et les gens de la justice, qui m'ont aidée à ce moment-là, étaient d'accord avec moi, alors je me dis que ce n'était pas une si mauvaise solution.

En tout cas, je n'ai aucune envie de replonger dans un monde de crime ; et même si je suis émerveillée par les archanges de la jet-set qui illuminent notre bar quand ils descendent parmi les mortels… je garde à l'esprit qu'il y a, parmi eux, quelques anges déchus.

Chapitre 2

Edward

Si je suis là ce soir, c'est avant tout pour les affaires.

Il y a quelques années maintenant que je me retrouve avec mes amis au Sugar & Joy, pour discuter de choses sérieuses en ayant l'air de nous amuser. Les gens comme nous ne s'amusent jamais vraiment, nous avons toujours une idée derrière la tête. C'est épuisant, mais c'est la performance dans laquelle nous avons grandi.

Ma fortune repose sur le tourisme. Autant dire qu'à Miami, je ne manque pas de travail. Mais les ramifications de mes réseaux étendent leurs tentacules dans le monde entier. En ce moment, le retour aux sources est à la mode, « les ancêtres sont notre avenir », comme disent les slogans de mes publicistes. Je ne sais pas si je suis très à l'aise avec cette nostalgie tribale, moi qui n'ai aucun attachement affectif pour la plupart des membres de ma glorieuse famille. Les repas dominicaux glacés et tendus m'ont appris que tout ça n'était qu'une sinistre mascarade. Mais j'écoute toujours mes conseillers. Ils ont étudié le marché, après tout.

Ces gens autour de moi ne sont pas mes conseillers. Ce sont mes égaux. Mes alliés dans d'autres domaines d'affaires, et nous avons besoin les uns des autres. A nous tous, nous formons un empire indestructible. Par exemple, Hannibal Kozievitch est un ponte de l'agro-alimentaire qui fournit mes hôtels, je suis son principal client et lui, mon principal fournisseur. Il rit haut et clair, en apparence complètement saoul, au bout de la table. En temps ordinaire, ces

personnes ouvertes et extraverties me crispent, mais dans son cas, je sais qu'il fait semblant.

Il en est de même pour les autres convives qui m'entourent : Price est mon avocat, et celui sur qui nous nous réglons pour être au top des tendances, dans notre style vestimentaire. En ce moment, il arbore une cravate rose en satin piquée d'une épingle à diamant. On peut être sûrs que dans deux jours, toute la jet set de Miami suivra son exemple. Malgré sa barbiche grisonnante, son carnet d'adresse est plein de noms de femmes, ce n'est pas pour rien.

Ayden est politicien, Gary est banquier, inutile de dire pourquoi je m'en entoure ; et Ling, le dernier arrivé dans notre groupe, est professeur de comportement animalier à la faculté, mais surtout c'est lui qui fournit le yacht sublime sur lequel nous tenons nos réunions les plus privées. Il faut bien qu'un homme qui étudie les dauphins puisse s'éloigner un peu des côtes… et en tout confort, histoire de pouvoir rédiger ses articles, n'est-ce pas. C'est donc une tablée pleine de grands noms qui m'entoure, et la petite serveuse parfaitement inconnue qui circule entre nous pourrait faire partie des meubles, tant elle tranche avec nos têtes couronnées.

Pourtant, ce n'est pas le cas.

Chaque fois que mon regard se pose sur elle, il y reste accroché. J'ai l'impression de l'avoir déjà vue, mais je n'arrive pas à déterminer où. Elle n'est jamais venue faire le service par ici, c'est la première fois, j'en suis certain ; et puis, elle est toute jeune, au point que je me demande si elle est majeure. Non, c'est une nouvelle élue au monde très fermé de nos conversations privées, même si je suis bien certain

qu'elle n'y comprend rien.

Enfin. Pendant le repas, je l'étudie tout de même. Oui, car nous dînons ici, en regardant avec un amusement distrait la plèbe qui danse en contrebas.

C'est drôle, elle me rappelle surtout quelque chose quand elle est complètement de face, ou complètement de profil. Ce qui me fait naturellement penser à ces photos qu'on prend lors des arrestations, vous savez, la criminelle qui pose devant la toise au poste de police, et tient son numéro de détention entre ses mains.

Est-ce que j'aurais vu cette fille dans le journal ou aux informations ? Non, le Sugar n'aurait jamais engagé une fille de mauvaise vie qui risquerait de ternir sa réputation. Le personnel ici, et surtout dans cette zone de luxe, est trié sur le volet. Et puis, j'ai l'impression que je la connais depuis toujours, depuis des décennies… Or, il y a seulement deux ans, cette fille était une gamine. A moins qu'elle ait traversé les années sans changer de visage.

Criminelle ET vampire. La serveuse idéale pour retenir mon attention. Je me mets à surveiller ce que je dis en sa présence, craignant presque qu'elle soit là pour nous espionner. Bien sûr, je prends tout ça avec humour, mais tout de même… Elle m'intrigue.

Elle s'appelle Dahlia Morguns, me dit-elle. Ça ne me dit strictement rien. Enfin, si, il y a un pasteur de la côte qui s'appelle… Cesar Morguns, je crois, et qui fait du bruit régulièrement pour lever des fonds dans divers buts humanitaires. Les victimes des ouragans, des choses comme ça. Je dois dire que j'ai rarement porté intérêt à ces nobles causes, je donne un peu sur conseil de mon responsable des

relations publiques, enfin, mon comptable donne, et c'est lui qui calcule combien il faut donner pour obtenir les exemptions d'impôts correspondantes.

Bah ! J'ai le temps de résoudre le mystère de Dahlia, elle ne va pas disparaître. Je demanderai à Sid, notre maître de salle, de nous l'envoyer chaque fois que nous venons dîner ici, et peu à peu tout s'élucidera. Les gens ne restent pas des mystères pour moi bien longtemps. J'adore traquer leurs secrets, capturer leurs pensées comme les naturalistes d'autrefois capturaient des oiseaux inconnus pour les étudier, et puis… arrive le jour où ils n'ont plus rien à me cacher, et où je les connais tout à fait ; et alors, nous n'avons plus rien à nous dire.

Je ne suis pas pressé que ce jour arrive avec Dahlia.

Gary se rend bien compte que je suis distrait ; il me connaît bien, nous avons fait les grandes écoles ensemble. De tout le groupe, lui et mon avocat sont ceux qui en savent le plus sur moi. Mais en ce qui me concerne, je me suis toujours arrangé pour garder un peu de mon mystère. Pas question qu'on me décortique comme je décortique les autres. C'est une question d'ego. Bref, Gary rappelle mon attention sur le sujet en cours : qui inviter pour égayer le gala d'ouverture de mon nouveau complexe hôtelier, à Saint Barthélémy.

Les Antilles sont un endroit très recherché par les clientèles huppées du monde entier, et notamment les stars de Hollywood, dont la présence ramène invariablement tous les autres. Il faut plaire à ces stars et tout le reste suivra. Là-dessus, je suis entièrement d'accord avec lui. Je lui raconte donc ce qui fait fureur en ce moment parmi ces

gens : le « pow wow techno ».

Il est dubitatif. C'est toujours la même dynamique avec eux : Price me lèche les bottes, comme une sangsue qu'il est ; Ling et Hannibal discutent de leurs loisirs, joyeux comme des bons vivants qu'ils sont ; le seul à me tenir tête, c'est mon banquier et ancien camarade d'études. Nous avons un peu la relation de deux frères trop proches en âge, qui veulent toujours avoir le dessus l'un sur l'autre, même amicalement. Ça aussi, c'est notre éducation qui nous l'ordonne.

« L'autre jour, j'étais à Los Angeles avec Leonardo Di Caprio et quelques amis, et ils m'ont raconté une performance ethnique à laquelle ils ont assisté. Eh bien, ils étaient à fond. »

« Ethnique ? »

« Oui, tu sais. Un danseur traditionnel qui sautillait en agitant ses plumes, mais sur de la musique électro, du coup ça faisait boîte de nuit et c'était assez électrique. Surtout que le gars savait chauffer son public. C'est lui qu'il nous faut. »

« Donne moi son nom, » marmonne Gary en ouvrant son téléphone, prêt à exécuter une recherche avec cette sévérité austère qui le caractérise. Dommage, avec ses magnifiques cheveux blonds et son bronzage typique de South Beach, il pourrait être un beau gosse solaire, un Apollon. Mais ce pli agressif qui tord son visage en permanence lui donne des années de plus. Ce type va passer à côté de sa vie.

Enfin, je ne vais pas critiquer, je ne vaux guère mieux. Je cultive une certaine douceur diplomatique et je suis plus souriant, c'est tout… Mais j'ai plutôt le physique du beau ténébreux. Rien de solaire chez

moi, et même mon sourire peut apparaître un peu sournois.

« Je ne sais plus. Un truc avec « Roots », évidemment. Enfin bref. Le voilà qui demande à l'assistance de virer les chaises et de former un cercle. Il saute dans le cercle et danse au milieu des gens. Il virevolte. Un ou deux spectateurs se risquent à le rejoindre et se déchaînent sur le rythme. Le DJ monte le son, et tout le monde se met à sauter en cadence. Certains se prennent les mains et ça forme une spirale qui tourne dans le cercle… »

« Très mignon, » ricane Gary. « Très cour de récré de maternelle. »

« Faudrait que tu essaies, » dis-je en montrant la salle où les jeunes dansent et se trémoussent, « il y a une énergie tribale particulière quand on danse. Quand on fait partie du spectacle tout à coup, ça change complètement la perspective. On ne consomme plus, on est acteur, on devient l'artiste et l'œuvre d'art… »

A cet instant, je m'interromps. Je viens de réaliser que Dahlia m'écoute, ou plutôt, qu'elle boit mes paroles. Je me demande bien ce que j'ai dit pour capter à ce point son attention. Mais j'ai peut-être simplement élargi ses horizons de petite serveuse en bas âge, ignorante du monde. Je pourrais me moquer, mais impossible : elle m'attendrit. Elle me plaît.

Allons, il faut que je sois raisonnable. Elle est trop jeune, clairement, et puis je ne la connais même pas, et puis… j'ai du travail. Avec un effort, je me concentre sur les arguments de Gary, et j'essaie de me détacher de la présence de Dahlia qui circule autour de nous, remplissant nos verres, veillant à notre bien être, discrète et douce comme une petite souris.

Je sens que je m'habitue déjà à sa présence.

Chapitre 3

Dahlia

Et c’est ainsi que j’ai pris le pli de servir à cette table d’habitués.

Plus que tous, Edward m’avait tapé dans l’œil. Dès que je l’entendais parler, j’adorais le timbre de sa voix, et l’intelligence spirituelle de ses réparties. Et puis, il y avait chez lui une certaine douceur que les autres n’avaient pas. Tous montraient quelque chose d’agressif ; que ce soit dans leur façon de s’exposer, comme les plus fêtards du groupe, ou de me draguer ouvertement, comme l’avocat Price, ou juste de s’affirmer dans le débat, comme le banquier toujours assis à droite d’Edward. Ils étaient envahissants et tapageurs, et vite fatigants.

Edward, j’aurais pu l’écouter parler toute la soirée.

Non pas qu’il n’était pas viril, ou dominateur à sa façon. C’était un mélange d’impressions que je n’avais jamais vu chez personne. Il semblait capable d’une violence inouïe, je la sentais couver dans son regard noir quand les autres arrivaient à l’excéder réellement, mais il la tenait toujours en laisse, comme une bête fauve bien dressée qui se couche sous la table, soumise à son maître. Et je trouvais ce contrôle incroyablement sexy.

Je crois que j’étais juste étonnée de rencontrer une personne qui ne ressemblait à aucune autre de ma connaissance. Il m’avait séduite, tout simplement. J’étais une jeune fille de dix-neuf ans qui n’avait jamais connu l’amour, et cet homme était mon premier flirt, ou plutôt mon premier crush, car je n’espérais ni n’attendais rien de sa part en

retour.

J’en aurais été la première surprise, et même gênée. Diriger sur lui une admiration secrète me convenait parfaitement, et c’était parfait pour notre situation. Lui inaccessible et sublime, moi cachée dans l’ombre à le contempler. Et plus je le fréquentais, lui et ses amis, plus je les connaissais tous, et plus je réalisais à quel point il était un joyau parmi les fausses perles. Les autres auraient pu m’éblouir, quand je ne savais rien d’eux, mais à force de les fréquenter, je réalisais que ce n’étaient que des beaufs bien habillés, comme disait Sid.

Avec le temps, des mois à servir à leur table, nous étions devenus presque des amis, Edward et moi ; il avait remarqué ma sympathie, bien sûr – je n’aurais pas cherché à cacher un sentiment aussi pur à un esprit aussi subtil – et elle ne le dérangeait pas, au contraire. Je pouvais bien me permettre d’être charmée, puisqu’il était inaccessible.

Il en était peut-être un peu surpris, étant donné que ses camarades me faisaient des propositions directes parfois, que je rejetais sans hésitation ; mais il ne voyait pas d’inconvénient à la situation telle qu’elle était, et j’en étais ravie.

S’il m’avait ordonné de m’en tenir à mon rôle de serveuse au sens strict, ou s’il avait demandé à Sid d’envoyer quelqu’un d’autre à leur table, je n’aurais pas pu y faire grand-chose. Et je ne l’aurais jamais revu, car dans nos vies courantes, nous ne risquions pas de nous croiser. C’est pourquoi nous jouons ce petit jeu. Il y a quelque chose d’irréel dans notre entente.

Nous développons une sorte de complicité et peu à peu, nous en apprenons plus l’un sur l’autre. Il me passionne, sa vie semble avoir

été fascinante. De mon côté, je prends garde à ne pas lui en révéler trop. En fait, on dirait que je me déshabille devant lui, en gardant les choses les plus intimes soigneusement cachées pour le faire saliver… Je me sens toute chose en pensant à ça. Il me met de drôles d'idées en tête.

Alors que mon anniversaire des vingt ans approche, je me sens éclore peu à peu à des envies de femme, que je n'avais jamais élaborées auparavant. Des intuitions qui me font monter le rouge aux joues, quand je vois Edward rajuster le bord de son pantalon par moments, l'air de rien. Des rêves qui me tourmentent et dont je me réveille en nage, toute confuse et le cœur battant la chamade. Et surtout, une inconscience absurde qui se saisit de moi quand il s'en va. Je pourrais presque le suivre dans sa Bentley…

Ce ne serait vraiment pas raisonnable. Mais je sens qu'il ne me faudrait qu'une petite impulsion pour me jeter dans la gueule du loup.

Heureusement, il ne tente rien. Il se contente de me fixer de son regard noir et intense comme une tasse de café. Je bois ce regard avec fascination, et il sourit. Un sourire qui achève de me faire fondre. Jusqu'à ce qu'un soir…

Je ne sais pas ce qui est différent aujourd'hui. Je suis un peu fatiguée, il a un costume plus joli que d'habitude, il a l'air solitaire et en quête de compagnie, la musique au club était particulièrement romantique… Ce soir là, je le suis. Il ne dit rien quand je monte dans sa voiture, il arbore juste ce petit sourire adorable pour lequel je ferais n'importe quoi. Et dès que le chauffeur démarre, je viens me blottir dans ses bras en fermant les yeux. Ce soir, quelque chose d'extraordinaire va

arriver, un moment merveilleux dans ma vie que j’espérais calme et sans histoires…

Chapitre 4

Edward

C’est une nuit incroyable que je viens de passer avec Dahlia Morguns, la petite serveuse métisse du Sugar & Joy, cette fée du logis aux incroyables cheveux tressés de blond et aux grands yeux d’un vert océan, dont les tenues à la fois strictes et sexy du club ne font que la mettre en valeur au milieu de ses collègues.

Je me doutais qu’elle serait délicieuse, mais à ce point là ! Elle m’a fait voir le septième ciel plus d’une fois entre le crépuscule et l’aube. Nous avons aussi bavardé, bu un verre, échangé au sujet de nos passions et de nos rêves, et plus nous avons progressé dans l’intimité de notre relation, plus nous nous avérons étrangement compatibles. Dire qu’elle n’a rien à voir avec moi, ni moi avec elle, et pourtant… J’ai l’impression d’avoir rencontré l’âme sœur. C’est idiot, n’est-ce pas ? À mon âge, je ne devrais plus penser en ces termes…

Mais c’est plus fort que moi. Même sans ce moment de folie à deux, elle me fascinait déjà, alors maintenant… Je me suis bien renseigné à son sujet, mais elle a l’air d’être apparue de nulle part il y a dix ans, comme par magie. Un véritable mystère, fait pour capter mon attention malgré moi... Avant ça, je ne retrouve pas trace d’elle, et je suis de plus en plus intrigué. J’ai trouvé sa date de naissance, mais ça ne m’apprendra rien sur son passé secret. Je sais juste qu’elle va bientôt avoir vingt ans.

Ce soir, quand je contacte les autres pour leur fixer rendez-vous comme d’habitude, je lance une idée qui me tourne en tête depuis un

moment.

« Vous savez, la serveuse qui s'occupe de nous au Sugar & Joy ? »

« Oui, la petite Diana ? » demande Ling, toujours aussi distrait quand il ne s'agit pas de dauphins.

« Dahlia, » corrige sèchement Gary.

« C'est ça. Très mignonne, » confirme Hannibal, comme il parlerait d'une pâtisserie. Je me hâte d'intervenir avant que d'autres ajoutent des bêtises, j'aimerais qu'ils prennent mon idée au sérieux.

« Plutôt qu'un simple pourboire, je me disais qu'on pouvait se cotiser pour lui faire un vrai cadeau, pour son anniversaire des vingt ans. »

Étonnés, ils m'écoutent. Mais je devine qu'ils ne comprennent pas ce qui motive ma générosité. Et comme toujours, Gary traîne la patte à la perspective de dépenser plus que nécessaire. Nous avons largement les fonds pour payer à cette jeune fille un an dans une faculté prestigieuse, si elle voulait de nous comme sugar daddies… ce serait amusant, étant donné le nom de l'établissement où nous l'avons rencontrée. Mais je crois que nous pouvons faire mieux que ça.

Soudain, Gary m'interrompt : il vient de recevoir un autre message. Un vieux camarade de classe à nous, justement, qui va passer au Sugar & Joy pour nous voir et discuter du bon vieux temps. Immédiatement, l'anniversaire de la serveuse est oublié. Mais moi aussi, je pense à autre chose tout à coup : je ne pensais pas entendre ce nom…

Tout à coup, l'envie de passer au club et de revoir Dahlia ne m'attire plus autant, même si elle serait sans doute étonnée que je l'évite après la nuit que nous avons passée. Mais le bâtiment est devant moi, mon

chauffeur m'y dépose comme d'habitude, et j'aperçois Ayden qui me fait signe sur le parking. La mort dans l'âme, je le rejoins et je le suis à l'intérieur. Si je me désistais maintenant, ça se remarquerait. Il faut que je trouve un prétexte solide pour leur fausser compagnie. Mon cerveau tourne à toute vitesse… Celui qui vient nous voir, c'est Clive, un fantôme surgi de mon passé, et je ne suis pas prêt à le rencontrer. Contrairement à Gary, je ne l'ai pas fréquenté que sur les bancs de l'école, sous son meilleur jour…

Et alors que nous traversons la salle, où la danse bat déjà son plein, je vois du coin de l'œil que notre nouvel invité entre à son tour. D'une seconde à l'autre, il va m'apercevoir.

« Attends, » dis-je rapidement à Ayden, « je vais aux toilettes avant qu'il nous rejoigne. »

Il me lâche le bras et je m'éclipse dans un coin sombre de la salle, le plus vite possible. J'aperçois le symbole des toilettes et je réfléchis que c'est le seul endroit où je pourrai m'enfermer pour réfléchir à l'abri des regards. Aussitôt dit, aussitôt fait, je m'y précipite et je m'enferme dans une cabine en fermant les yeux.

Il faut que je résiste à la faiblesse qui s'empare de moi. Je sens que je suis au bord de la baisse de tension. Et personne ne viendra m'aider.

Chapitre 5

Dahlia

J’étais en train de ramener un plateau de verres vides en cuisine, quand je vis passer Edward, l’air mortifié et presque malade. Il prenait appui sur les chaises et les murs pour se déplacer, comme si il craignait de s’effondrer, et je ne l’avais jamais vu aussi pâle. Il avait peut-être bu un verre de trop ? Ça ne lui ressemblait pas, mais je devais m’en assurer.

Alors que je le suivais, circulant subtilement entre les fêtards, j’entendis claquer la voix de Sidonny qui me rappelait. Je me figeai. Il ne fallait surtout pas que je lui déplaise, ma carrière en dépendait, mais mon instinct réclamait que je rejoigne Edward pour que je m’assure qu’il allait bien. J’étais tiraillée entre deux options.

« Monsieur Antoni ne se sent pas bien, » dis-je d’une petite voix. « J’allais juste vérifier si. Enfin, si il n’avait pas besoin de quelque chose. »

« Là-dedans ? Tu es là pour bosser, pas pour draguer, » dit Sid en me rejoignant. C’était le regard intraitable des mauvais jours. J’allais passer un sale quart d’heure si je n’avais pas une très bonne raison à lui présenter. Je réfléchis à toute vitesse.

« Écoute, Sid, c’est sérieux. »

Je lui avais dit que j’étais adoptée, mais pas ce qui était arrivé à mes parents ; c’était le moment de mentir. Je me composait un petit air anxieux.

« J’ai vu ma mère mourir d’une crise cardiaque, sous mes yeux, quand

j’avais neuf ans. Quand je vois les mêmes signes sur quelqu’un, je ne peux pas rester sans rien faire. »

« Oh, merde ! Une crise cardiaque ? » Sid se gratta la tête : un client renommé, mort dans les toilettes du Sugar & Joy, ça ferait une drôle de publicité. « Tu crois ? »

« Je ne sais pas, ça peut être n’importe quoi. Un petit malaise, une nausée normale de fin de soirée… je vais juste m’en assurer et je reviens, d’accord ? »

« D’accord, file. »

Je sentis la pression de sa sévérité s’envoler comme un poids de mes épaules, et je repris ma marche en direction des cabines. J’avais vu dans laquelle il s’était enfermé. Je m’approchai à petits pas, en réfléchissant à la manière dont j’allais m’annoncer… et si vous vous posiez la question, non, je n’étais pas gênée du tout par le mensonge que je venais de prononcer. S’il y avait bien une morte à laquelle je n’étais pas gênée de manquer de respect, c’était celle là. Un jour, je vous raconterai peut être pourquoi.

« Monsieur Antoni ? »

« Appelle-moi Edward, » dit la voix venue de l’intérieur de la cabine, rocailleuse et fatiguée.

« Je n’oserai jamais. »

« Au point où on en est… »

Je souris. « Personne ici ne le sait. »

« Très bien, miss Morguns, » répliqua-t-il avec un sourire dans sa voix lui aussi. Ah ! j’aimais mieux l’entendre comme ça. « Vous avez vu ce gentleman à l’oeil de pirate qui est entré dans la salle, juste avant que

je quitte la table ? »

« Oui, » dis-je aussitôt. Il m’avait fait une forte impression.

« Vous avez l’œil. Eh bien, c’est lui le problème. »

« Comment ça ? »

« C’est un ancien ennemi à moi. Et je me doute que, si il vient ici, ce n’est pas par hasard. Je ne suis pas pressé de le croiser, disons-le simplement comme ça. Si vous pouviez détourner son attention, le temps que je quitte le Sugar… »

J’étais un peu gênée d’accepter cette offre.

D’un côté, je ne demandais qu’à l’aider. C’est moi qui le lui avais réclamé, et j’étais honorée qu’il accepte cette offre. Mais d’un autre côté, un ennemi à lui, c’était un peu effrayant. Et je ne voulais pas me mettre en porte-à-faux avec un autre client important, en lui jouant un tour de Jarnac ; c’était contraire à mes obligations… Et même à mon éthique.

Qui sait ce qui était en jeu ? Et si c’était une question de vie ou de mort ? Nous n’étions pas dupes, nous savions bien que la mafia fréquentait notre club, mais l’essentiel était de ne jamais mettre nos doigts dans l’engrenage. Ils étaient libres de s’entre tuer devant la porte, tant que notre établissement ne risquait rien.

« Dahlia ? Tu es encore là ? »

Il y avait de la détresse dans la voix d’Edward.

Il comptait sur moi.

Je me mordillai la lèvre ; je n’allais pas pouvoir lui refuser cette faveur. J’espérais juste que je n’aurais pas à le regretter… Je pris mon courage à deux mains et je confirmai : « Je suis là, et je vais l’occuper.

Je ne sais pas encore comment, alors soyez prudent, ne vous montrez pas tout de suite. Et… Bonne chance, monsieur Antoni. »

Il entrouvrit la porte de la cabine. Il était pâle comme un linge et avait le front mouillé de sueur. Si je ne l'avais pas cru sur parole, j'aurais conclu que c'était une dose de drogue dure qui l'avait mis dans cet état. Mais je le croyais.

« Dahlia, vous êtes un ange. Un véritable trésor. »

« Je... » Mes joues rougirent et je me sentis perdre pied. J'avais envie de le serrer dans mes bras, mais c'était un client, c'était inapproprié. Ce n'était même pas mon amant, nous avions eu une petite aventure sans lendemain et nous étions en termes très amicaux pour le rapport hiérarchique qui était le nôtre, mais c'était tout. Je devais rester sage.

Mais il était tellement adorable… Et tellement vulnérable, en ce moment ! Il avait ouvert la porte, il m'autorisait à le voir dans cet état. Rien ne l'y obligeait.

Je me rapprochai et je donnai un baiser sur sa joue, hésitante, mais à peu près sûre que ce serait bien reçu. Je ne m'attendais pas à ce qu'il m'enlace et me plante un baiser directement sur les lèvres en retour, à m'en faire tourner la tête.

« Ned, » dis-je dans un souffle.

Il m'avait proposé de l'appeler ainsi pendant l'amour, la nuit précédente.

Il trouvait son prénom trop aristocratique, trop distrayant. Il voulait que nous partagions une vraie familiarité, et cela m'avait infiniment touchée. Pendant quelques heures merveilleuses, il n'y avait eu aucune barrière entre nous. Il nous avait suffi de les oublier.

« Vous êtes parfaite, Dahlia, » dit-il en me regardant dans les yeux ; et j'eus l'impression qu'il s'apprêtait à me dire autre chose, mais il garda finalement le silence. Le moment n'était pas venu pour nous deux. Mais j'avais le cœur qui battait à tout rompre, car pour la première fois de ma vie, j'avais presque le sentiment qu'un jour, ce moment viendrait.

Chapitre 6

Edward

Il fallait absolument que j'évite Clive. Quand je sortis de la cabine, je regardai partout autour de moi comme une bête traquée. J'avais l'impression d'être ridicule. Mais je me rappelais la façon dont Dahlia m'avait regardé… et soudain, je me sentais infiniment mieux. Son sourire était comme un baume sur mon âme.

Du bout de la salle, je l'aperçus au milieu de la piste, et je ressentis une certaine admiration pour Dahlia en constatant qu'elle dansait avec lui.

Elle était aussi audacieuse qu'une espionne chevronnée ; et face à un homme tel que Clive, aussi intimidant, j'avais du mal à imaginer comment elle mobilisait le courage nécessaire. J'étais donc une si puissante motivation ? C'était flatteur de se dire ça. Et je me demandais de quoi ils parlaient, tous les deux, en décrivant leurs cercles sur la piste de danse.

Clive avait toujours été un bon danseur. Je le revoyais aux bals étudiants, sa stature droite et impérieuse surplombant sa cavalière éperdue, ses deux yeux bien en place et étincelants de l'excitation de la chasse. Il avait toujours été terrifiant, et les femmes avaient toujours succombé à ce charme malsain, qui les faisait frissonner de toutes les façons à la fois. Le charme d'un prince des ténèbres.

Je le regardais des soirées entières, approcher sa proie, lui tourner autour, la séduire peu à peu, tournoyer avec elle, puis l'entraîner dans

les buissons du parc… comme une panthère entraîne un agneau. C'était un étrange passe temps, mais je n'arrivais pas à en détacher les yeux, comme si un accident mortel s'était déroulé devant moi. Enfin ! Aujourd'hui, je ne pouvais pas me permettre de rester fasciné.

Il n'allait pas séduire Dahlia, et surtout, c'est moi qui étais la proie. Mais contrairement à toutes ces filles qu'il avait eues dans son collimateur, il me cherchait pour passer un moment un peu moins sympathique, à moins que je me sois fortement trompé sur son compte ; et contrairement à elles, j'avais une alliée qui me protégeait.

J'allais pouvoir sortir discrètement. Je décrivis un grand arc de cercle, en évitant de regarder dans la direction de la piste, pour ne pas attirer l'attention. J'étais presque arrivé à la sortie, et j'avais les vestiaires devant moi, quand je sentis tout à coup une main peser sur mon épaule. Je n'eus pas besoin de regarder derrière moi pour savoir qu'il s'agissait de Clive.

Sa poigne était reconnaissable entre mille. Il avait des mains d'acier.

« Je me doutais que cette jolie fille venait de ta part ! » s'exclama-t-il avec bonne humeur. « C'est rare qu'elles viennent se jeter dans mes bras de cette façon. »

Il se retourna vers Dahlia qui le regardait, intriguée, cherchant à comprendre pourquoi on se saluait de manière si joviale, alors qu'elle nous pensait ennemis. Et il ajouta :

« Très bien, le cadeau. Parfaitement choisi. Tout à fait de mon goût. Tu te souviens de mes habitudes, depuis toutes ces années ? Ça, c'est ce qu e j'appelle un vrai ami. »

Pour ma plus grande horreur, son regard déshabilla Dahlia et sa main lui frôla le bras, la faisant instantanément reculer et pâlir.

Tant qu'ils dansaient, elle avait flirté ouvertement avec lui, sans que ça la gêne ; mais maintenant, avec les mots qu'il prononçait, tout ça devenait beaucoup trop sérieux, trop proche de ce que ses collègues lui avaient déjà raconté, sans doute. Les hommes riches et puissants qui venaient s'encanailler ici, séduisaient les petites serveuses naïves et se les échangeaient comme de bonnes bouteilles, à consommer sans modération.

J'étais pris de court, je ne savais pas comment réagir.

Il croyait réellement qu'elle était un cadeau pour lui ? Et à voir le regard choqué que me lançait Dahlia, elle le croyait elle aussi. Mais je ne pouvais pas agir autrement que cordialement envers Clive, et je ne pouvais pas lui expliquer pourquoi, pas devant lui.

Si elle savait que c'était à elle que j'aurais voulu offrir un cadeau ce soir… Mais j'étais bien sûr que les autres avaient oublié ce que je leur avais proposé. Elle n'était rien à leurs yeux. Même aux yeux de Clive, elle n'était rien, un simple petit amuse-gueule, une distraction sur le chemin de la vraie conversation, celle qui aurait lieu à l'écart du bas peuple, entre hommes de l'élite. Et je préférais conserver cette illusion, dans un sens.

Je préférais être le seul qui la voyait vraiment pour ce qu'elle était. J'aurais voulu l'enlever et l'emmener très loin de cet endroit, si brillant mais si mal fréquenté. Loin d'ici, loin de Miami, là où moi aussi je pourrais me refaire une virginité. Un beau rêve. Et Clive n'y avait pas sa place. Mais une petite voix sournoise me disait :

« Si tu veux vraiment atteindre ce rêve, il faut d'abord affronter Clive, et tu ne le feras jamais. Tu n'en auras jamais le courage. »

Je lui fis signe de me suivre à la table où les autres nous attendaient, et je glissai un petit regard d'excuse en direction de Dahlia. C'est vrai, je manquais de courage face à lui, et c'est tout ce que je pouvais faire pour le moment.

Chapitre 7

Dahlia

Alors que je m'apprêtais à prendre congé des deux hommes, en toute discrétion, mon rôle de petite serveuse timide enfin retrouvé, je sentis l'ami d'Edward qui me saisissait par le bras. J'étais tellement blessée du vilain tour qu'il venait de me jouer, que je le lâchai à peine du regard pour accorder mon attention au borgne.

« Promis, je vous retrouve à la fin de votre service. Je n'aimerais pas que vous vous soyez donné du mal pour rien. Ned ? C'est à quelle heure ? »

« A vingt-trois heures, » lâcha Edward.

Il mentait. C'était à minuit et il le savait. Mais je ne relevai pas ce détail : j'étais trop vexée de m'apercevoir que ce surnom qu'il lui donnait était celui qu'Edward m'avait autorisée à utiliser, comme si c'était quelque chose de spécial entre lui et moi. Tu parles ! Ses plus proches amis l'appelaient comme ça.

J'étais déçue. Je ne pensais pas que mon Edward me ferait un coup pareil. C'était humiliant, tout le monde me regardait passer en riant à présent, et puis, je pensais sincèrement qu'il tenait à moi plus que ça. Je regrettais l'escapade que je lui avais accordée l'autre soir dans sa voiture… Il ne me méritait pas, j'aurais dû m'en douter.

Je me retranchai dans la cuisine, pour me remettre un peu de mon choc.

Aussitôt, les images de notre moment de folie me remontèrent à

l'esprit. J'avais été très loin avec lui, beaucoup plus loin que je ne l'aurais imaginé.

Nous avions déjà commencé à nous embrasser dans la voiture, et j'avais ressenti quelque chose de très prenant quand nos langues s'étaient touchées, de l'électricité qui circulait dans tout son corps, et qui passait dans le mien. Ça n'avait pas de sens d'un point de vue scientifique, mais j'adorais et je le savourais sans en éprouver la moindre gêne.

J'avais déjà eu un petit ami et nous nous étions embrassés, nous avions eu les mains un peu baladeuses comme Edward les avait en ce moment, mais c'était tout. Nous n'étions pas allés plus loin, et à vrai dire, c'était plutôt un ami avec bénéfices qu'une grande passion à proprement parler. Nous étions bien trop jeunes tous les deux pour construire quelque chose de sérieux, et nous le savions. Finalement, ça s'était terminé en queue de poisson.

Mais nous avions beaucoup plaisanté sur d'éventuelles pratiques que nous pourrions tester, et le peu de culture que j'avais dans ce domaine était le résultat de ces bavardages entre adolescents quelque peu échauffés. Par réflexe, je recommençai à discuter de ces questions avec Edward, pour faire mine d'être très au fait des questions de sexe. Il était amusé et quand je parlai de menottes, il s'égaya d'un grand sourire.

Il avait plus de trente ans au bas mot, clairement, mais il s'amusait de mes propos comme un gamin de lycée qui rencontre un autre esprit libre. Et cette réaction spontanée me le rendait infiniment sympathique. Si il avait cherché à jouer le grand séducteur irrésistible

dans un moment pareil, j'aurais perdu tous mes moyens ; un peu d'humour en revanche allait me faire du bien. Je renchéris donc en demandant :

« Si d'aventure des menottes étaient utilisées cette nuit… Tu préférerais que ce soit sur toi ou sur moi ? »

« Sur moi, » répondit-il sans hésiter. « J'en ai, je ne dis pas ça à la légère. C'est très agréable de se retrouver immobilisé et à la merci d'une charmante invitée ! »

Pendant tout le reste du trajet, il me fit rire avec ce genre de remarques, et en arrivant, je ne résistai pas à l'envie de le prendre au mot. Les lieux étaient spacieux et totalement inhabités, décorés avec un goût très masculin et plaisant, et nous allions en tirer tous les avantages possibles.

Quelques minutes et un cognac plus tard, il était attaché sur la chaise de bureau de sa chambre, un petit air supérieur sur le visage, mais il était clair qu'il jouait ; la clé entre les dents, il avait l'air de tout sauf d'un homme en contrôle de sa situation. Et pour moi, c'était merveilleusement rassurant. J'étais un peu intimidée, parce que je faisais la fière mais je n'avais en réalité aucune idée de ce que je faisais ; mais j'étais surtout curieuse de voir ce qu'il allait penser de moi, et quel plaisir il allait en retirer.

Le plaisir de la nouveauté était certainement un début.

Je me demandais surtout si il allait deviner que j'étais vierge. Je savais tout de même quelques petites choses au sujet du sexe, et par exemple, que certains hommes tiraient une forme de fierté à la pensée d'avoir volé la pureté d'une femme. Pourtant, ils étaient réticents à lui

faire l'amour quand elle avait ses règles. Voilà bien une chose que je ne comprenais pas. N'y avait-il pas du sang dans les deux cas ? Pas trop de sang, je l'espérais vraiment. Je n'avais aucune envie de tomber dans les pommes dans ce logement inconnu.

« Bien, maintenant, » dis-je en agitant la clé, « voyons si tu gagnes ta liberté. »

« Comment ça ? »

« Si j'arrive à jouir sans que tu aies lâché la clé, » dis-je en la lui glissant entre les dents, « tu pourras faire de moi tout ce que tu voudras. Sinon… Je te laisse imaginer, » ajoutai-je en reculant d'un pas. Je portais ma tenue du Sugar & Joy, une petite jupe noire sous laquelle se cachait une petite culotte blanche déjà bien mouillée.

Je la retirai sans toucher à ma jupe, à mes chaussettes ou à mes sandalettes à talons. Je l'agitai devant son visage, et il ferma les yeux sous la caresse. Mais il ne lâcha pas la clé pour autant.

L'exercice allait être intéressant.

Chapitre 8

Dahlia

Je me reculai pour le contempler, et, toute affolée de désir et d'hésitation, j'ouvris son pantalon en retenant mon souffle. Dès que j'y plongeai la main, je sentis le membre au dessous qui se débattait pour se dresser. Je l'excitais vraiment, c'était incroyablement flatteur. Je lui plantai un baiser sur les lèvres pour cacher mon trouble, tandis que je sortais son sexe de sa prison de tissu. Puis j'osai enfin baisser les yeux, et même m'agenouiller pour jouer avec.

Il était superbe, et délicieux sous la langue, mais je n'osai pas tenter une gorge profonde ; j'en avais entendu parler, mais je n'avais jamais tenté. Et d'autres envies me tourmentaient. Je m'assis sur ses genoux en relevant ma jupe, pour que son sexe frotte contre mes points les plus intimes. Ma fente reposait contre la douceur chaude de ses bourses, et j'éprouvais une extase indicible à chaque petit mouvement des hanches, alors que sa longue queue dure montait et descendait contre mon clitoris, en une pression délicieuse.

« Dahlia… » murmura Edward d'une voix perdue.

Je m'étais déjà masturbée, bien sûr, et j'avais parfois utilisé des objets phalliques en m'y frottant ainsi pour me stimuler, dans mes moments d'intimité. Mais c'était la première fois que je touchais à un membre masculin, et j'adorais ce contact satiné et dur à la fois. Toutes les qualités possibles, même contradictoires, réunies en un seul objet de fascination ; je me demandais si mon partenaire ressentait le même intérêt envers mes parties génitales, que je trouvais moins

intéressantes. Mais c’était sans doute parce que j’y étais habituée.

Je me risquai à faire rouler mes hanches contre lui, en pressant le gland dur contre ma peau, avant de me redresser un peu. J’étais décidée à sauter le pas et à le faire glisser en moi. C’est pour ça que j’étais venue. Je n’allais pas renoncer maintenant. Le bout épais commença à se frayer un chemin lentement entre mes chairs, et je me mordis la lèvre en gémissant. Il allait me déchirer… je l’appréhendais, mais j’étais prête.

Je m’abaissai et je revins lui voler ses lèvres, comme pour y trouver refuge. Et l’union se fit, naturelle et douce, un mélange de nos deux corps, plutôt qu’une pénétration du sien dans le mien, dans un cri étouffé de nos deux bouches. La clé resta bien en place. J’y prêtai à peine attention et ma tête se renversa en arrière, tandis que nos mouvements à tous les deux augmentaient en amplitude. Il s’était laissé glisser en avant, à peine assis sur le bord de la chaise, pour me permettre de m’empaler plus efficacement, et me répondre de petits mouvements du bassin…

Je n’aurais jamais imaginé que j’aimais autant le sexe. Mais cette nouvelle découverte était mêlée à l’attraction irrésistible que je ressentais pour lui. Difficile à dire ce qui me séduisait, l’activité physique, ou la personne avec qui je la pratiquais.

Enfin, un vertige soudain m’emporta, et je me raidis sans pouvoir reculer l’échéance du plaisir ; je sentis mes parois intérieures se crisper sur le membre d’Edward, et un petit cri m’échappa. J’avais touché au nirvana, impossible de le cacher. Il répondit d’un soupir, quelque part entre satisfaction et frustration, car il était encore loin de céder, et

j'allais cesser de me démener sur lui. Mais il était heureux de m'avoir emmenée aussi haut.

Je reportai mon regard sur lui : la clé brillait toujours entre ses dents. Naturellement, j'avais craqué, et pas lui. Son expérience avait parlé…

Il était donc temps d'accomplir mon gage.

Il ne prit même pas la peine de se déshabiller davantage, ni de m'emmener sur le lit, pourtant à quelques mètres de nous. Aucun appui ne lui était nécessaire. Il se contenta de me saisir par derrière et de reprendre possession de moi, avec une fougue si brûlante que je sentais tout mon corps s'embraser à chaque coup de reins. Il me faisait presque mal, mais… étrangement, je ne voulais pas qu'il s'arrête. J'aurais voulu qu'il continue pour l'éternité.

J'avais du mal à prononcer son prénom, tant mon souffle était haletant.

« Appelle-moi Ned, » dit-il gentiment en me caressant la joue. « Pas de manières entre nous, n'est-ce pas ? Nous avons dépassé ce stade. »

Je lui souris et m'accrochai à ses bras. « Ned. C'est beaucoup mieux. » Je me sentais heureuse et privilégiée… J'avais l'impression de faire mes premiers pas dans un nouveau monde, et je ne parlais pas seulement du monde de la sensualité.

Il m'inclina doucement en avant et je pris appui sur le lit, à deux mains et un genou. Mon dernier pied restait à terre entre les siens, tandis qu'il me pétrissait les fesses en savourant la vision de mon corps. Sa main se glissa sous mon ventre et détacha la jupe, qui glissa et me laissa les jambes nues, offertes à sa contemplation.

Il me retourna soudain et m'ouvrit les cuisses en se couchant au dessus

de moi, et j'enroulai mes jambes autour de sa taille. Je le serrais montre moi de toutes mes forces, je voulais qu'il se fonde en moi à nouveau, et j'étais encore trop timide pour le réclamer en termes clairs. Je saisis son visage entre mes mains pour le regarder, mais mes yeux se fermèrent d'eux mêmes quand il recommença à me faire l'amour, avec une vigueur inépuisable qui me soulevait presque du lit à chaque coup de reins.

Cette fois, il m'accompagna dans l'orgasme et se serra lui aussi contre moi, comme si il partageait mon besoin de fusionner totalement. Nos corps se pressèrent désespérément l'un contre l'autre, et son plaisir se déversa en moi. Je ne réalisais pas que nous avions été imprudents, et que son précieux sperme qui jaillissait dans les profondeurs de mon ventre s'apprêtait à me mettre enceinte ; tout ce que je savais, c'est que je l'adorais, que j'exultais, et que je défaillais de bien être. Je criai son prénom, ou plutôt le surnom qu'il m'avait autorisée à employer, et je retombai sur l'oreiller complètement vidée de mes forces.

Au bout d'une minute de repos, à flotter sur mon petit nuage, je me tournai vers Edward pour le contempler.

Il était magnifique. Le plaisir l'avait littéralement transfiguré. J'avais l'impression de voir un autre homme devant moi, un bel homme heureux et sans histoires, celui qu'il aurait pu être dans une autre vie… Et quand je passai à côté de la chaise pour me rendre à la salle de bain, tapotant au passage la paire de menottes qui émit un petit cliquetis tintant, il me décocha un clin d'œil qui le rajeunissait de dix ans.

Je revois encore son regard satisfait, l'expression de bonheur intense

sur son doux visage, et la beauté de son sourire, comme un paysage dont on ne peut plus détacher les yeux. Je revois la paix sur son expression alors qu'il s'endormait en toute confiance auprès de moi… Et je lui avais rendu cette confiance.

Et maintenant, voilà qu'il me trahissait pour le plaisir douteux d'un de ses camarades de débauches. J'avais du mal à y croire. Mais il en était ainsi. J'aurais dû le voir venir… je n'avais été qu'une petite sotte, mais maintenant, on ne m'y reprendrait plus.

En regardant autour de moi dans la cuisine du club, et en voyant les autres serveuses qui virevoltaient de tous les côtés, je me rappelai quelle était ma condition.

Je me contenterais de faire le service, et de mettre de l'argent de côté, pour quitter un jour Miami et ne plus y remettre les pieds. Ma résolution était plus ferme que jamais.

Chapitre 9

Edward

Le défaut de Clive Redgrave, c’est qu’à chaque rencontre, il ne pouvait pas s’empêcher de me rappeler le « bon vieux temps ».

Je n’avais pas ce problème avec Gary ; on parlait de l’avenir, de nos projets, de ce qu’on voulait construire, et de l’argent qu’on voulait y mettre. J’étais parfaitement à l’aise avec tout ça, j’avais l’impression de jouer ma vie aux échecs.

Quand je repensais à ce dont j’étais parti, j’avais l’impression que ma vie était vouée à l’échec. Et ça, Clive le savait. Il trouvait un plaisir sadique à me torturer avec ces vieilles histoires. Et pourtant, en le voyant face à moi, comme toujours je ne trouvai pas la force de chercher à lui échapper ; le pire aurait été qu’il se moque de moi. Je le suivis donc, comme un automate. Il m’avait toujours transformé en automate. C’était son pouvoir et il le savait. Je jouais son jeu, même si je n’en avais aucune envie.

Tout a commencé dans cette grande école où j’ai aussi rencontré Gary. Clive était l’un des rares génies qui, comme moi, suivaient conjointement un master de droit, d’économie et de science politique. Nous n’avions pas de temps à perdre, et pourtant nous étions toujours partants pour un challenge intellectuel ; la fatigue que nous endurions en classe n’était jamais qu’un jeu parmi d’autres, et nous étions donc dans le même état d’esprit en sortant de classe. Toujours à fond, toujours prêts à relever tous les défis.

C'est à cet âge que j'ai appris à ne jamais me reposer, quitte à prendre toutes les substances à ma disposition pour forcer mon corps à tenir le coup. Et Clive n'était pas le dernier à me les fournir en cas de besoin. Il avait un an de plus que moi, et un certain ascendant. Et ses deux yeux, à l'époque… et pour cause.

Dès mon arrivée, et surtout dès que je me suis distingué en classe, j'ai subi des pressions pour intégrer la fraternité étudiante à laquelle Clive était inscrit. Je crois que le groupe était curieux de me voir jeté dans l'arène, face au fauve dominant, pour voir ce que je valais vraiment. Tous les prétextes étaient bons pour m'y inciter ; et personne ne comprenait que je n'en aie pas envie. Le mot « fraternité » en soi était suspect à mes yeux.

Et puis, les activités principales dans cette joyeuse association étudiante n'étaient pas d'innocentes activités sportives. La tradition voulait qu'on se batte en duel. C'était une ancienne tradition venue d'Europe, et ces jeunes Américains qui créaient une nouvelle aristocratie entre eux aimaient à se comparer aux héros du passé.

Et un jour, j'ai cédé à la pression. J'ai rejoint leur cercle, et naturellement la première épreuve qui me fut proposée fut d'affronter le champion local en duel. J'avais fait de l'escrime, je n'étais pas complètement pris au dépourvu, mais même ma virtuosité me faisait peur. Je ne voulais pas lui faire de mal, je trouvais cette tradition absurde.

Nous allions nous battre avec des armes réelles, non émoussées, celles qui ornaient les blasons de la grande bibliothèque, et au fond du parc ; si je perforais par mégarde une artère importante, il ne nous serait pas

possible de le transporter à l'infirmerie à temps. Et nous avions tous signé un serment de ne jamais dévoiler la clairière où avaient lieu ces réunions secrètes. Bref, c'était la recette d'un désastre.

Bref, inutile d'insister sur cette histoire sordide. Il ne m'a pas ménagé, et j'ai été obligé de sortir le grand jeu. Lui qui était décidé à prouver qu'il restait le chef incontesté, s'est retrouvé avec un œil crevé. Je le revois encore dans mes cauchemars… Je n'étais qu'un gamin de l'âge de Dahlia, à l'époque, et un gamin ignorant, avec ça.

J'avais été élevé dans une tour d'ivoire et je n'avais jamais assisté à un tel spectacle de sang versé et de souffrance abjecte.

J'étais terrorisé, presque autant que lui.

Et il avait l'air d'un spectre, trébuchant au milieu de la clairière, une main plaquée sur son visage noir de sang et grimaçant, l'autre toujours serrée sur la garde de son épée, qu'il agitait dans un sifflement de cobra furieux à travers les airs, en grands moulinets pour tenter de m'atteindre. Il était fou de colère et les autres n'osaient pas s'approcher pour le désarmer. Ses hululements de douleur étaient aussi cauchemardesques que les plaintes d'un spectre dans les bois. Finalement, il est tombé à genoux, à moitié évanoui, et tout s'est arrêté.

Je pensais qu'il allait porter plainte contre moi, que j'allais finir en prison. Je n'avais que cette perspective à l'esprit, tandis que j'aidais à le transporter rapidement hors de cet endroit terrible ; j'allais être la honte de ma famille, moi qu'on avait envoyé ici pour que je brille au firmament des plus grands succès. J'avais la mort dans l'âme.

Mais étrangement, il ne s'est rien passé. Cet épisode dramatique n'a eu

aucune conséquence. Clive ne m'en a même pas voulu. C'est ce qui était peut être le pire : il estimait que toute cette affaire était parfaitement normale. Autant vous dire que je n'ai plus jamais participé à aucun duel. C'était il y a plus de quinze ans maintenant, et j'ai sans doute perdu toutes mes capacités ; et franchement, c'est tant mieux.

Je préfère encore passer pour un lâche que de revivre à nouveau des moments aussi tragiques. Je me suis concentré sur mes capacités stratégiques, j'ai doublé la fortune de mes ancêtres, et je paye des gens pour faire à ma place tout ce que je n'ai pas envie de faire : c'est bien mieux ainsi. Et c'est dit : jamais je n'aurai d'héritiers à mon tour, des enfants innocents qui seraient condamnés au même parcours par le prestige de leur condition.

Voilà tout ce que je ressassais en mon for intérieur, en suivant Clive Redgrave à la table de billard où les autres nous attendaient. Une table rien que pour nous, bien sûr. Plus que jamais, nous avions des choses personnelles à nous dire.

Même mon amie Dahlia n'était plus la bienvenue… Jamais je n'aurais voulu que son innocence charmante soit souillée par une pareille compagnie. J'attendrais d'avoir un créneau pour lui dire un mot, si je pouvais me contenir jusque là.

Chapitre 10

Dahlia

Comme tous les soirs, à l'heure du dîner, les hommes s'attablèrent pour manger au club et je fus envoyée à leur table pour les servir, mais j'avais l'esprit ailleurs. Je répondais à peine à leurs plaisanteries, et je n'avais plus du tout l'impression d'être en famille, comme auparavant. Je les voyais tous comme autant de pervers écervelés et trop riches pour réaliser les conséquences de leurs actes, des sociopathes auxquels je ne pouvais accorder aucune confiance.

J'avais sommeil. J'avais envie de rentrer chez moi. Je réfléchissais avant tout à ce que j'allais faire de l'argent que j'avais mis de côté. Alors que le dénommé Clive était sorti de table pour passer un coup de téléphone, Edward me retint.

« Dahlia, je suis désolé. »

« Vous avez d'autres projets louches pour moi et un de vos amis, monsieur Antoni ? » J'avais répliqué d'un ton un peu sec, mais c'était plus fort que moi. Il m'avait brisé le cœur. Enfin, je me l'étais brisé toute seule en me faisant de stupides illusions, mais il en avait été l'instrument, et je lui en voulais.

« Venez passer la nuit chez moi, pour ne plus penser à tout ça, » proposa-t-il.

« Vous croyez vraiment que je vais accepter ? »

J'étais ébahie par une pareille audace. Après l'affront qu'il m'avait fait, il osait réclamer ma compagnie pour la nuit ? Par moments, je me

demandait sérieusement si il me prenait pour une fille de mauvaise vie !

« Tant pis, » dit-il à voix haute, tandis que les autres convives tournaient eux aussi vers nous leurs regards étonnés ; « je comptais sur mes amis pour vous offrir un cadeau commun, en remerciement de vos bons et loyaux services, mais... »

« Ce n’est vraiment pas nécessaire, monsieur Antoni, » dis-je en reculant d’un pas, le plus froidement possible alors que j’étais bouleversée.

« Non, j’insiste. Je fêterai votre anniversaire tout seul. Je vous offrirai ce qu’il vous plaira. Faites-moi la grâce d’accepter. »

Gary à ses côtés gronda, en rajustant sa cravate : « Allons, Edward, c’est inutile d’insister. Tu vois bien que la demoiselle n’est pas intéressée. »

Je les vis échanger un regard qui contenait davantage de foudre que de bienveillance, mais je n’osai pas dire à voix haute que je préférais amplement me raccommoder avec Edward seul, que recevoir un cadeau commun du groupe. Je commençais à les connaître, ils auraient trouvé quelque chose de tape à l’œil, dont je n’aurais pas l’usage, ou pire : que je ne pourrais pas utiliser sans payer moi aussi des mille et des cents. De ce côté-là, ils étaient complètement inconscients. Mais je ne voulais pas leur manquer de respect.

« Pardon, monsieur Antoni... » dis-je d’une petite voix. « Votre ami, monsieur… Redgrave ? Qu’est-ce qu’il fait dans la vie, exactement ? »

Je lus dans son regard qu’il ne pouvait pas me donner la véritable

réponse. L'ambiance était vraiment étrange, et quand Clive revint, je m'éloignai aussitôt, consciente que l'échange était terminé. Mais j'espérais vraiment qu'Edward continuerait ses efforts… jusqu'à ce que je daigne lui répondre favorablement.

Je n'allais pas lui faciliter les choses, mais j'attendais cet effort de lui. S'il tenait vraiment à moi, il allait s'accrocher et se faire pardonner. Et alors, peut-être que je lui dirais à quoi je destinais l'argent que je mettais de côté… Pour ça, il faudrait que je lui fasse profondément confiance. Actuellement, je considérais que la vie qui grandissait dans mon ventre, même si je la lui devais, ne le regardait plus. Il devrait prouver qu'il en était digne.

Chapitre 11

Edward

Nous avions passé la nuit à discuter affaires. Mais l'ambiance était très différente de nos habitudes, une ambiance électrique et glacée à la fois. L'efficacité, dès que Clive Redgrave était parmi nous, avait l'air d'une question de vie ou de mort.

Il nous disciplinait par sa seule présence : Ling ne partait plus en digressions au sujet de ses bien-aimés dauphins, Hannibal ne riait plus à tue-tête à ses propres blagues… Ils ne s'en rendaient pas compte, mais les autres eux aussi étaient sous son pouvoir ; moi, je savais simplement pourquoi. Eux, ils subissaient cette force charismatique, et ne se posaient pas vraiment la question de son fonctionnement.

Clive nous avait amplement parlé de son projet, et je l'avais soutenu. Je ne pouvais pas faire autrement et il le savait.

Chaque fois qu'il me fixait de son œil unique, j'étais saisi de remords et de honte pour le mal que je lui avais fait, et je ne pouvais qu'acquiescer à tout ce qu'il proposait.

Et pourtant, plus que tous les autres, je ne doutais pas que ses intentions étaient sinistres. Nous avions tous trempé dans des arrangements plutôt louches, avec le temps. C'est la rançon du succès, on finit par se retrouver au lit avec des forces démoniaques imprévues. Mais lui, c'était un tout autre niveau, il recherchait ces situations, comme il avait recherché le duel qui lui avait coûté son œil, et à moi son âme.

Officiellement, Clive était devenu un grand journaliste politique, et écrivain de polar à ses heures perdues, une plume sophistiquée et acerbe qui tenait les lecteurs en haleine, et décrivait des scènes terribles avec une acuité redoutable.

Moi, je savais d'où lui venait son inspiration. Clive n'exerçait ces métiers de plume que pour avoir quelque chose à répondre quand on lui posait la question de son activité. La réalité de ses journées, et surtout de ses nuits, était bien plus sombre. Son appétit de violence n'avait fait que progresser, malgré sa blessure.

Je me doutais qu'il avait ce soir un contrat sur une tête dans cette salle, peut-être même parmi nous, et impossible de lui échapper. Impossible d'éviter de lui rendre service. Et je me doutais qu'un jour, je finirais sur sa liste. J'avoue que j'y étais résigné.

Nous étions tous des soldats de la finance, et ceux qui ne mourraient pas ruinés ou en prison allaient claquer d'un arrêt cardiaque, entre deux putes et une pyramide de coke, ou assassinés par un tueur malin ; nous vivions la vie à fond en attendant que ça se produise, inévitablement. C'était un peu vertigineux, pour moi, de savoir d'où viendrait le coup ; j'aurais préféré être aveugle et insouciant comme les autres, et m'étourdir de l'idée que cette jeunesse pleine de pouvoir saurait durer éternellement.

Parfois, je réfléchissais à changer complètement de vie, avant qu'il soit trop tard. C'était un fantasme irréaliste à l'horizon de mon esprit, et je n'y croyais pas du tout, mais c'était toujours un joli rêve avec lequel jouer. Changer de nom, disparaître sans laisser d'adresse, et repartir de zéro, très loin de Miami.

Depuis que je connaissais Dahlia, j'avais presque l'impression que le destin l'avait mise sur mon chemin pour me pousser dans cette direction irréaliste.

Elle était compréhensive, j'aurais pu parler d'un tel projet avec elle, et, de tout mon entourage, elle était la seule qui ne m'aurait pas ri au nez. Je crois même qu'elle m'aurait soutenu. Et elle aurait pu me conseiller.

C'était ce qu'elle avait fait, elle aussi. Je n'étais pas idiot, je savais très bien qu'elle avait changé de nom et de cadre de vie quand elle avait seulement neuf ans. A moins qu'elle mente sur son âge… Mais le reste des éléments que j'avais pu accumuler de sa part étaient concordants, même si ça ne faisait qu'épaissir le mystère.

C'était un vrai réconfort de penser à elle, et à cette disparition que je n'oserais jamais concrétiser, tandis que le reste du groupe bavardait de considérations haut perchées. Des centaines de vies d'employés étaient en jeu, le confort de centaines de touristes qui réserveraient bientôt leurs billets, mais je n'arrivais pas à y accorder d'importance. Je me sentais détaché de tout ça, quand je pensais à Dahlia et aux autres vies que j'aurais pu vivre, loin d'ici.

Avec elle ? Eh bien, pourquoi pas. Si on s'était croisés à d'autres âges, si notre relation avait été à peine différente. C'était imaginable, et je ne me sentais pas trop bête d'y penser. Au contraire, je regrettais de ne pas avoir adopté les bonnes directions dans la vie pour rendre cela possible.

Il était peut-être encore temps… Si elle ne m'en voulait pas trop.

C'est moi qui irais l'attendre après son service. Clive serait loin, et je

serais libre de dire tout ce que j’avais sur le cœur.

Chapitre 12

Dahlia

Il était minuit et demie quand je quittai le Sugar & Joy. Le parking était encore très animé, certains arrivaient seulement et se saluaient avant d'entrer, d'autres sortaient pour faire leur after ailleurs en ville ou sur la plage. J'étais trop fatiguée pour faire attention à toute cette animation. Je passai tout droit, quand je vis une voiture ralentir à côté de moi, et une portière s'ouvrir.

Ça n'aurait pas été la première fois que quelqu'un m'abordait à ma sortie, et j'avais appris à ne pas y faire attention, mais je reconnus alors la voiture d'Edward.

« Monte, » dit-il simplement, « il faut qu'on parle, je crois. »

« Oui, je crois aussi, » dis-je en m'efforçant de conserver un air sévère. Je le rejoignis, mais cette fois, pas question de me pendre à son cou.

Le chauffeur démarra et nous emporta, mais il se contentait de faire des tours autour du Sugar, et je me doutais qu'il se tenait prêt à me débarquer si l'échange tournait aux hostilités. Je ne savais pas si c'était pour me ménager, ou pour ménager Edward ; aussi, je me retins d'être touchée de cette attention.

« Je voudrais te parler de ce que je rêve de faire, » dit Edward tout à trac, en fixant ses mains posées sur ses genoux. « Il y a longtemps que j'y pense, et tu as pu constater que la présence de Clive m'a mis très mal à l'aise… Je ne suis pas moi même, quand il est là. Je voudrais lui échapper mais je ne peux pas lui tenir tête. J'aimerais partir et tout

recommencer à zéro, loin d'ici, sous un nouveau nom. »

Il se tut. Je le regardais avec hésitation ; je me demandais si il était vraiment sérieux. Moi, à l'époque où j'avais fait tout ça, j'étais une petite fille qui n'avait plus rien à perdre. Lui, c'était l'inverse, il était quelqu'un d'important, sur qui toutes sortes de gens comptaient. Il ferait un vide énorme si il disparaissait. Personne ne faisait ça sur un coup de tête. Non, c'était une stratégie pour me séduire, sans doute.

« Avec moi ? » dis-je d'un ton sarcastique.

« Pourquoi pas. Dahlia, je ne dis pas ça à la légère, c'est un engagement que je prends. Si tu veux de moi, partons tous les deux. Tu ne manqueras de rien, je te le promets. »

Je revoyais tout à coup cette douceur angélique qui m'avait fait basculer, et je sentais toute ma résolution s'effriter comme neige au soleil. Je songeai que j'avais, moi aussi, une annonce à lui faire, et que sa réaction déciderait de ma réponse. Si il était prêt à tout accepter avec moi, alors je prendrais le risque de me faire avoir… une fois encore.

« Ça tombe bien, » dis-je d'une traite, « parce que moi aussi j'avais quelque chose à te dire. Je suis enceinte de toi, Ned. »

Il fit un signe, et la voiture s'arrêta.

Je m'attendais à une réaction, quelque chose, n'importe quoi… mais non, rien. Il me montra la portière, et un peu choquée de son silence, je sortis. Il ferma la portière derrière moi et fit à nouveau signe au chauffeur, de démarrer cette fois. De tout ce temps, pas une fois il n'avait cherché à croiser mon regard. Je suivis des yeux la voiture qui

s'éloignait ; je n'arrivais pas à croire que c'était tout. Il allait s'arrêter, revenir…

Mais non, rien. Il se contenta de filer droit devant lui, et disparut au coin de la rue. Je restai immobile sur place, encore sous le choc. Eh bien, le test était réalisé, on peut le dire. J'étais enceinte de lui et il ne voulait pas en entendre parler.

La lueur bleutée de ses profonds yeux noirs me poursuivait, tandis que je me mettais en marche, retournant chez moi comme à travers un brouillard. Je n'oublierais jamais les yeux d'Edward ; mais Monsieur Antoni, le milliardaire qui n'avait absolument pas besoin de moi dans sa vie, ne m'adresserait sans doute plus jamais la parole.

Plus d'une fois en cours de route, j'eus l'impression qu'un regard bien réel me suivait, perçant comme un fer rouge contre ma nuque ; mais quand je regardais derrière moi, il n'y avait personne, et je me disais que j'étais en train de devenir folle sous l'effet du chagrin.

C'était bien pire que ça… mais je n'avais aucun moyen de voir venir la menace. Et quand je comprendrais, il serait trop tard.

A suivre dans le tome 2… disponible sur la page Amazon.fr de Analia Noir…

http://eepurl.com/b0YlgH

N'hésitez pas à me contacter sur analia.noir@gmail.com en cas de souci ;)